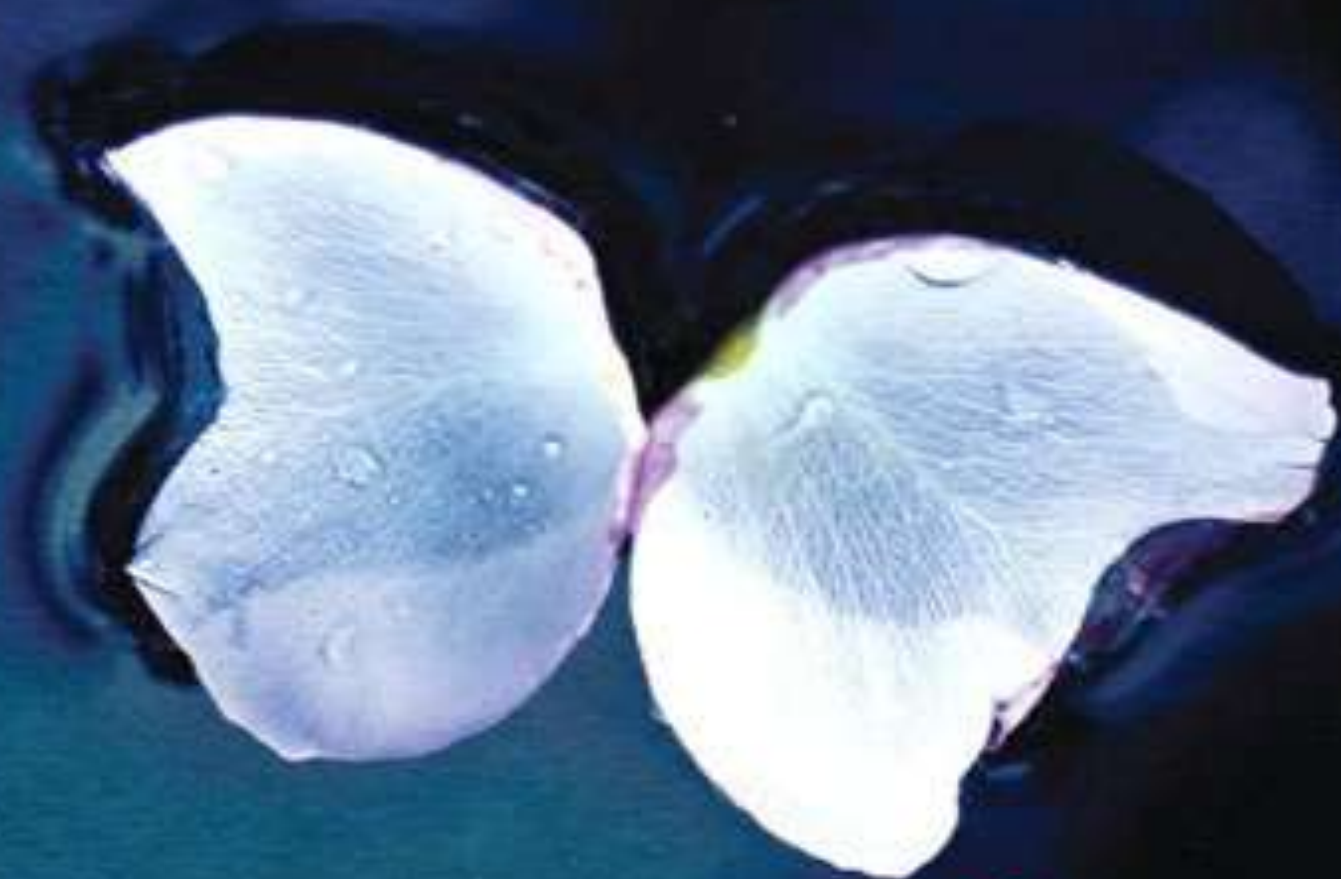


«AILES EST LE DÉBUT D'UNE SÉRIE FANTASTIQUE»
— Stephanie Meyer, auteure de la saga *Twilight*



Ailes

APRILYNNE PIKE

APRILYNNE PIKE

LAUREL - 1

Ailes



ADA

À Kenny – la méthode derrière ma folie

UN

LES CHAUSSURES DE LAUREL MARQUAIENT UN RYTHME JOYEUX QUI DÉFLIAIT SON HUMEUR SOMBRE. Alors qu'elle marchait dans les couloirs de l'école Del Norte, les gens la regardaient passer avec des yeux curieux.

Après avoir revérifié son horaire, Laurel trouva le laboratoire de biologie et se hâta de s'approprier une place près des fenêtres. Si elle devait demeurer à l'intérieur, elle voulait au moins voir dehors. Le reste de la classe entra lentement en file. Un garçon sourit dans sa direction en se dirigeant vers le devant de la salle de cours, et elle tenta de lui rendre son sourire de façon acceptable. Elle espéra qu'il ne pensait pas qu'il s'agissait d'une grimace.

Un homme grand et mince, monsieur James, se présenta et entama la distribution de manuels. Le début du livre semblait assez ordinaire – des classifications de plantes et d'animaux ; elle les connaissait – puis, il abordait l'anatomie humaine de base. Environ à la page quatre-vingt, le texte commençait à donner l'impression d'être écrit dans une langue étrangère. Laurel maugréa tout bas. Ce serait un long semestre.

Pendant que monsieur James faisait l'appel, Laurel reconnut quelques noms entendus dans ses deux premiers cours du matin, mais cela prendrait du temps avant qu'elle associe même la moitié d'entre eux aux visages qui l'entouraient. Elle se sentait perdue au milieu de la mer de gens inconnus.

Sa mère lui avait assuré que *tous* les élèves de première année éprouveraient la même chose – après tout, c'était leur premier jour au lycée aussi –, mais personne d'autre n'avait l'air perdu ni effrayé. Peut-être qu'on s'habitue à se sentir perdu et effrayé après des années passées à fréquenter l'école publique.

L'enseignement à domicile avait très bien fonctionné pour Laurel au cours des dix dernières années ; elle ne voyait aucune raison de changer cela. Toutefois, ses parents étaient décidés à

tout faire correctement pour leur seule enfant. À cinq ans, cela signifiait un enseignement à domicile dans une ville minuscule. Apparemment, maintenant qu'elle en avait quinze, cela signifiait l'école publique dans une ville légèrement moins minuscule.

La pièce devint silencieuse, et Laurel se mit subitement au garde-à-vous quand le professeur répéta son nom.

— Laurel Sewell ?

— Présente, répondit-elle rapidement.

Elle se tortilla pendant que monsieur James l'examinait par-dessus la monture de ses verres, puis passait au nom suivant.

Laurel relâcha la respiration qu'elle retenait et sortit son cahier en essayant d'attirer le moins d'attention possible.

Pendant que le professeur expliquait le programme du semestre, les yeux de Laurel s'égarèrent continuellement vers le garçon qui lui avait souri plus tôt. Elle dut réprimer un sourire quand elle remarqua qu'il lui lançait des regards discrets lui aussi.

Quand monsieur James les libéra pour le repas du midi, Laurel glissa son livre avec gratitude dans son sac.

— Hé.

Elle leva les yeux. C'était le garçon qui l'avait observée. Elle fut d'abord attirée par ses yeux. Ils étaient d'un bleu vif qui contrastait avec le ton olivâtre de sa peau. La couleur semblait déplacée, mais pas d'une mauvaise façon. Un peu exotique. Ses cheveux brun pâle, légèrement ondulés, étaient assez longs et glissaient sur son front en formant un arc gracieux.

— Tu es Laurel, n'est-ce pas ?

Sous les yeux, il y avait un sourire chaleureux mais désinvolte, découvrant des dents très droites. *Des broches, probablement*, pensa Laurel pendant que sa langue parcourait inconsciemment ses propres dents, aussi très droites. Heureusement pour elle, naturellement droites.

— Ouais.

Sa voix se coinça dans sa gorge, et elle toussa, se sentant stupide.

— Je suis David. David Lawson. Je... Je voulais te dire salut. Et bienvenue à Crescent City, je suppose.

Laurel s'efforça de lui adresser un petit sourire.

— Merci, dit-elle.

— Tu veux t'asseoir avec moi et mes amis pour le déjeuner ?

— Où ? demanda Laurel.

David lui lança d'un air étrange.

— Dans... la cafétéria ?

— Oh, dit-elle, déçue.

Il paraissait gentil, mais elle était fatiguée d'être cloîtrée à l'intérieur.

— En fait, je vais aller me trouver une place dehors.

Elle marqua une pause.

— Merci quand même.

— Dehors, ça me va. Tu veux de la compagnie ?

— Vraiment ?

— Bien sûr. J'ai mon repas dans mon sac à dos, alors je suis prêt. De plus, ajouta-t-il en soulevant son sac pour le déposer sur une épaule, tu ne devrais pas t'asseoir seule à ta première journée.

— Merci, dit-elle après une légère hésitation. J'aimerais cela.

Ils marchèrent ensemble vers la cour arrière et trouvèrent un endroit gazonné qui n'était pas trop humide. Laurel étendit son manteau sur le sol et s'assit dessus ; David garda le sien sur lui.

— Tu n'as pas froid ? demanda-t-il en jetant un regard sceptique sur son short en jean et son débardeur.

Elle glissa ses pieds hors de ses chaussures et enfonça ses orteils dans l'herbe épaisse.

— Je n'ai presque jamais froid ; du moins pas ici. Si nous allons quelque part où il y a de la neige, je suis malheureuse. Cette température, par contre, est idéale pour moi.

Elle sourit gauchement.

— Ma mère dit à la blague que je suis un animal à sang froid.

— Chanceuse. J'ai quitté Los Angeles il y a cinq ans pour venir ici et je ne me suis pas encore habitué au climat.

— Ce n'est pas si froid.

— D'accord, admit-il avec un grand sourire, mais pas si chaud non plus. Après notre première année sur place, j'ai examiné les archives météorologiques ; savais-tu qu'il n'y a que

quatorze degrés de différence entre la température moyenne de juillet et celle de décembre ? Alors *ça*, c'est de la perturbation.

Ils se turent pendant que David mangeait un sandwich et que Laurel jouait avec sa salade du bout de sa fourchette.

— Ma mère m'a emballé un petit gâteau supplémentaire, dit David en brisant le silence. Tu le veux ?

Il leva un joli petit gâteau avec un nappage bleu.

— Il est fait maison.

— Non, merci.

David posa des yeux sceptiques sur sa salade, puis les ramena sur le petit gâteau.

Laurel comprit à quoi songeait David et soupira. Pourquoi les gens sautaient-ils toujours à cette conclusion en premier lieu ? Elle n'était sûrement pas la seule personne au monde à tout simplement aimer les légumes. Laurel frappa doucement sa canette de Sprite avec un ongle.

— Ce n'est pas du léger.

— Je ne voulais pas dire...

— Je suis végétalienne, l'interrompit Laurel. Assez stricte, en fait.

— Oh, c'est vrai ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête, puis rit avec raideur.

— On ne peut pas manger trop de légumes, non ?

— J' imagine.

David s'éclaircit la gorge et demanda :

— Alors, quand as-tu déménagé ici ?

— En mai. J'ai beaucoup travaillé pour mon père. Il possède la librairie au centre-ville.

— Vraiment ? s'enquit David. *J'y* suis allé la semaine dernière. C'est une boutique formidable. Je ne me rappelle pas t'y avoir vue, par contre.

— C'est à cause de ma mère. Toute la semaine, elle m'a traînée dans les environs pour acheter mes fournitures scolaires. C'est la première année qu'elle ne m'enseigne pas à domicile, et elle est convaincue que je n'ai pas suffisamment de matériel.

— À domicile ?

— Ouais. Ils me forcent à fréquenter l'école publique cette armée.

Il fit un grand sourire.

— Et bien, je suis content qu'ils l'aient fait.

Il baissa les yeux vers son petit gâteau pendant quelques secondes avant de demander :

— Est-ce que ton ancienne ville te manque ?

— Parfois.

Elle sourit doucement.

— Mais c'est agréable ici. Mon vieux patelin, Orick, est minuscule. Du genre, population de cinq cents personnes.

— Ouah !

Il eut un petit rire.

— Los Angeles est juste un peu plus grande que cela.

Elle rit et s'étouffa avec sa boisson gazeuse.

David avait l'air sur le point de poser une autre question, mais la cloche sonna et, à défaut, il sourit.

— Pouvons-nous recommencer demain ?

Il hésita une seconde, puis ajouta :

— Avec mes amis, peut-être ?

La première réaction de Laurel fut de répondre non, mais elle avait pris plaisir à la compagnie de David. De plus, une autre raison pour laquelle sa mère avait insisté pour l'école publique cette année était qu'elle fréquente des gens.

— D'accord, dit-elle avant de perdre son courage. Ce sera amusant.

— Génial.

Il se leva et lui offrit sa main. Il la tira sur ses pieds et sourit de travers un instant.

— Bien, je te verrai... dans les environs, j'imagine.

Elle le regarda s'éloigner. Son manteau et son jean ample ressemblaient plus ou moins à ceux de tous les autres, mais il y avait une assurance dans sa démarche qui le démarquait de la foule. Laurel enviait cette démarche assurée.

Peut-être un jour.

*

* *

Laurel lança son sac à dos sur le comptoir et s'écroula sur un tabouret. Sa mère, Sarah, leva brièvement les yeux du pain qu'elle pétrissait.

— Comment était l'école ?

— C'était chiant.

Ses mains s'arrêtèrent.

— Ton langage Laurel.

— Ben, c'est vrai. Et il n'y a pas de meilleur mot pour la décrire.

— Tu dois lui donner un peu de temps, chérie.

— Tout le monde me fixe comme si j'étais un phénomène de cirque.

— Ils te fixent parce que tu es nouvelle.

— Je ne ressemble pas aux autres.

Sa mère lui adressa un grand sourire.

— Le voudrais-tu ?

Laurel leva les yeux au ciel, mais elle devait admettre que sa mère avait marqué un point. C'est vrai qu'elle avait étudié à la maison et avait ainsi été un peu protégée du monde extérieur, mais elle savait qu'elle ressemblait beaucoup aux adolescentes dans les magazines et à la télévision.

Et elle aimait cela.

L'adolescence avait été bonne pour elle. Sa peau blanche presque translucide n'avait pas souffert des effets de l'acné, et ses cheveux blonds n'avaient jamais été gras. Elle était une petite fille souple de quinze ans avec un visage ovale parfait et des yeux vert pâle. Elle avait toujours été mince, mais pas trop, et elle avait même développé quelques courbes au cours des dernières années. Ses membres étaient longs et élancés, et elle marchait avec la grâce d'une danseuse, sans jamais avoir suivi de leçon.

— Je voulais dire que je *m'habille* différemment.

— Tu pourrais te vêtir comme tout le monde si tu le voulais.

— Ouais ; sauf qu'ils portent tous de grosses chaussures et des jeans ajustés et, genre, trois chandails enfilés les uns par-dessus les autres.

— Et alors ?

— Je n'aime pas les vêtements serrés. Ils piquent et me gênent. Et, vraiment, qui pourrait *désirer* mettre des grosses chaussures ? Pouah !

— Alors porte ce qui te plaît. Si tes tenues suffisent à éloigner des amis potentiels, c'est qu'ils ne sont pas la sorte d'amis que tu veux.

Conseil maternel typique. Gentil, franc et complètement inutile.

— C'est bruyant là-bas.

Sa mère cessa de pétrir et repoussa sa frange de cheveux loin de son visage, laissant une trainée de farine sur son sourcil.

— Mon ange, tu ne peux franchement pas t'attendre à ce qu'une école entière soit aussi calme que nous deux, seules ensemble. Sois raisonnable.

— Je suis raisonnable. Je ne parle pas du bruit nécessaire ; ils courent partout comme des singes sauvages. Ils crient et rient et se lamentent à pleins poumons. *Et* ils s'embrassent sans retenue devant leurs casiers.

Sa mère posa ses mains sur ses hanches.

— Y a-t-il autre chose ?

— Oui. Les couloirs sont sombres.

— Ils ne sont pas sombres, dit sa mère sur un ton de léger reproche. J'ai visité toute l'école avec toi la semaine dernière, et les murs sont blancs.

— Mais il n'y a pas de fenêtres, uniquement ces affreux néons. Ils sont tellement artificiels et ils n'introduisent aucune lumière naturelle dans les couloirs. Ils sont juste... sombres. Orick me manque.

Sa mère commença à former la pâte en miches.

— Raconte-moi quelque chose de bien à propos de ta journée. Je suis sérieuse.

Laurel se dirigea nonchalamment vers le réfrigérateur.

— Non, déclara sa mère, levant une main pour l'arrêter. Quelque chose de bien d'abord.

— Hum... J'ai rencontré un gentil garçon, dit-elle, contournant le bras de sa mère et attrapant un soda. David... David je ne sais plus.

Ce fut le tour de sa mère de lever les yeux au ciel.

— Bien sûr. Nous emménageons dans une ville étrangère, et je t'inscris dans une toute nouvelle école, et la première personne à qui tu t'accroches est un garçon.

— Ce n'est pas comme ça.

— Je blague.

Laurel resta debout en silence, écoutant le claquement de la pâte à pain résonnant sur le plan de travail.

— Maman ?

— Ouais ?

Laurel prit une profonde inspiration.

— Est-ce que je dois vraiment continuer à la fréquenter ?

Sa mère se frotta les tempes.

— Laurel, nous en avons déjà discuté.

— Mais...

— Non. Nous n'allons pas nous disputer de nouveau pour cela.

Elle se pencha sur le plan de travail, son visage près de celui de Laurel.

— Je ne me sens plus qualifiée pour t'enseigner dorénavant. En vérité, j'aurais probablement dû t'inscrire à l'école quelques années avant le secondaire. Mais la route était tellement longue à partir d'Orick et ton père faisait déjà la navette et... en tout les cas. Il est temps.

— Mais tu pourrais commander l'un des programmes d'enseignement à domicile. J'ai effectué des recherches en ligne, dit Laurel précipitamment avant que sa mère n'ouvre la bouche. Tu n'es pas obligé d'enseigner. Le matériel couvre tout.

— Et combien cela coûte-t-il ? s'enquit sa mère d'une voix calme, un sourcil levé de façon éloquente.

Laurel garda le silence.

— Écoute, reprit sa mère après une pause, dans quelques mois nous pourrons y réfléchir si tu détestes toujours l'école. Mais jusqu'à ce que nous vendions notre propriété d'Orick, nous n'avons pas d'argent pour quoi que ce soit d'autre que le nécessaire. Tu le sais.

Laurel baissa les yeux sur le plan de travail, ses épaules affaissées.

La raison principale de leur déménagement à Crescent City était que son père avait acquis une librairie sur la rue Washington. Au début de l'année, il était passé en voiture et avait aperçu l'affiche *À vendre* dans une librairie qui allait fermer. Laurel se souvenait avoir entendu ses parents discuter pendant des semaines de la façon dont ils pourraient s'y prendre pour acheter le commerce – un rêve partagé depuis leur mariage –, mais leurs calculs n'arrivaient jamais au bon résultat.

Puis, fin avril, un gars nommé Jeremiah Barnes s'était présenté au père de Laurel à son travail à Eurêka pour exprimer son intérêt envers leur propriété d'Orick. Il était rentré en sautant presque de joie. La suite se déroula si vite que Laurel arrivait à peine à se rappeler l'ordre des événements. Ses parents avaient passé plusieurs jours à la banque à Brookings et au début de mai, la librairie leur appartenait et ils quittaient leur petite maison de bois à Orick pour emménager dans une maison encore plus minuscule à Crescent City.

Sauf que les mois s'écoulaient lentement et que les choses n'étaient toujours pas réglées avec monsieur Barnes. Jusqu'à ce qu'elles le soient, l'argent serait rare, son père travaillerait de longues heures à la boutique et Laurel serait piégée à l'école.

Sa mère posa une main sur les siennes, chaude et réconfortante.

— Laurel, le coût mis à part, tu dois aussi apprendre à vaincre de nouvelles choses. Ce sera excellent pour toi. L'année prochaine, tu pourras suivre des cours avancés et devenir membre d'une équipe ou d'un club. Tout cela fait très bonne impression dans une demande d'inscription à l'université.

— Je sais. Mais...

— Je suis ta mère, dit-elle avec un grand sourire qui adoucissait son ton ferme. Et je me prononce pour l'école.

Laurel lança un « hum ! » et commença à faire courir son doigt sur le coulis entre les tuiles couvrant le plan de travail.

L'horloge émettait un bruyant tic tac alors que sa mère glissait les moules dans le four et réglait la minuterie.

— Maman, nous reste-t-il un peu de tes pêches en conserve ? J'ai faim.

La mère de Laurel la fixa.

— Tu as faim ?

Laurel dessina avec un doigt des tourbillons dans la condensation recouvrant sa bouteille de soda, évitant le regard de sa mère.

— J’ai commencé à avoir faim cet après-midi. Au cours de la dernière période.

Sa mère tentait de ne pas en faire toute une histoire, mais elles savaient toutes les deux que c’était inhabituel. Laurel ressentait rarement la faim. Les parents de Laurel l’embêtaient depuis des années à propos de ses étranges habitudes alimentaires. Elle mangeait à chaque repas pour les satisfaire, mais ce n’était pas une chose dont elle sentait le besoin, encore moins qu’elle appréciait.

C’est pourquoi sa mère avait finalement accepté de stocker le réfrigérateur de Sprite. Elle délirait sur les effets néfastes non étudiés à ce jour de la carbonatation, mais elle ne pouvait pas se battre contre les 140 calories par bouteille. Il s’agissait de 140 calories de plus que l’eau. Au moins, de cette façon, elle savait que Laurel ingérait des calories supplémentaires, même si elles étaient « vides ».

Sa mère se rendit vite au garde-manger pour attraper un contenant de pêches, probablement inquiète de voir Laurel changer d’avis. Les crampes d’estomac peu familières à Laurel avaient commencé pendant le cours d’espagnol, vingt minutes avant la dernière cloche. Elles avaient légèrement diminué pendant la marche jusqu’à la maison, mais n’avaient pas disparu.

— Et voilà, dit-elle en déposant un bol devant Laurel.

Puis, elle tourna le dos, offrant à Laurel un semblant d’intimité. Laurel baissa les yeux sur le plat. Sa mère avait joué de prudence – une moitié de pêche et environ une demi-tasse de jus.

Elle mangea le fruit par petites bouchées en fixant le dos de sa mère, attendant qu’elle lui jette un coup d’œil. Mais elle s’occupait avec la vaisselle et ne la regarda pas une seule fois. Malgré cela, Laurel avait l’impression d’avoir perdu une bataille imaginaire alors, quand elle termina, elle fit glisser son sac à dos

de sur le plan de travail et quitta la cuisine sur la pointe des pieds avant que sa mère ne puisse se retourner.

DEUX

LA CLOCHE RÉSONNA EN BIOLOGIE, ET LAUREL SE HÂTA DE RANGER AUSSI PROFONDÉMENT QUE POSSIBLE LE MÉCHANT MANUEL DU COURS DANS SON SAC À DOS.

— Comment était le jour deux ?

Laurel leva les yeux pour voir David assis à l'envers sur la chaise de biais à sa table de laboratoire.

— C'était correct.

Au moins, elle avait entendu son nom dès la première fois lors de la prise des présences dans tous ses cours jusqu'à maintenant.

— Es-tu prête ?

Laurel essaya de sourire, mais sa bouche ne lui obéit pas. Quand elle avait accepté hier de se joindre à David et à ses amis pour le repas du midi, cela lui avait paru une bonne idée. Mais la pensée de rencontrer tout un groupe de parfaits étrangers lui donnait envie de rentrer sous terre.

— Ouais, répondit-elle, consciente de son ton peu convaincant.

— En es-tu certaine ? Parce que tu n'es pas obligée.

— Non, je suis sûre, répliqua-t-elle rapidement. Laisse-moi juste ramasser mes affaires.

Elle remisa son cahier et ses stylos lentement. Quand elle fit tomber l'un de ses stylos sur le plancher, David le récupéra et le lui tendit. Elle tira dessus, mais il ne le lâcha pas jusqu'à ce qu'elle le regarde.

— Ils ne mordront pas, dit-il sérieusement. Promis.

Dans le couloir, David monopolisa la conversation, parlant à toute allure jusqu'à ce qu'ils pénètrent dans la cafétéria. Il envoya la main à un groupe assis au bout de l'une des longues tables étroites.

— Viens, dit-il en plaçant une main dans le creux de ses reins.

C'était un peu bizarre de sentir quelqu'un la toucher comme cela, mais étrangement réconfortant aussi. Il la guida à travers les allées bondées, puis laissa tomber sa main dès qu'ils atteignirent la bonne table.

— Hé, tout le monde, voici Laurel.

David pointa chaque personne en disant son nom, mais cinq secondes plus tard, Laurel n'aurait pu en répéter aucun. Elle s'assit dans le siège vide à côté de David et essaya de capter des petits bouts de la conversation autour d'elle. Sans y penser, elle sortit une bouteille de soda, une salade fraises et épinards et une pêche au jus que sa mère avait préparée pour elle le matin.

— Une salade ? C'est le jour des lasagnes, et tu manges une salade ?

Laurel regarda une fille aux cheveux bruns bouclés avec devant elle un plateau rempli du repas de l'école.

David prit rapidement la parole, coupant toute réponse que Laurel aurait pu tenter.

— Laurel est végétalienne – elle est très stricte.

La fille jeta un coup d'œil à la petite moitié de pêche avec un sourcil levé.

— Cela me paraît encore plus que végé. Les végétaliens ne mangent-ils pas, genre, du pain ?

Le sourire de Laurel était tendu.

— Quelques fois.

David leva les yeux au ciel.

— Cette personne qui t'interroge est Chelsea, en passant. Salut, Chelse.

— Tu sembles suivre un genre de super diète, dit Chelsea, ignorant les salutations de David.

— Pas vraiment. C'est simplement le type de nourriture que j'aime.

Laurel observa les yeux de Chelsea revenir à sa salade et sentit d'autres questions sur le point d'exploser. Il valait probablement mieux cracher le morceau au lieu de répondre à vingt questions.

— Mon système digestif ne gère pas très bien la nourriture normale, dit-elle. Tout me rend malade à l'exception des fruits et des légumes.

— C'est étrange. Qui peut vivre uniquement de cette verdure ? As-tu consulté un médecin à ce propos ? Parce que...

— Chelsea ?

La voix de David était basse, mais lourde de sous-entendus. Laurel ne croyait pas que les autres à la table l'avaient même entendu.

Les yeux gris de Chelsea s'arrondirent un peu.

— Oh, désolée.

Elle sourit et, quand elle le fit, cela illumina tout son visage. Laurel se découvrit en train de répondre à son sourire.

— Enchantée de te rencontrer, déclara Chelsea.

Puis, elle se tourna vers son repas et ne regarda plus la nourriture de Laurel.

La pause du midi n'était que de vingt-huit minutes – courte selon toutes les normes –, mais aujourd'hui, elle semblait s'étirer sans fin. La cafétéria était plutôt petite et les voix rebondissaient sur les murs comme des balles de ping-pong, blessant ses oreilles. Elle avait l'impression que tout le monde criait après elle en même temps. Plusieurs des amis de David tentèrent de l'attirer dans leurs conversations, mais Laurel n'arrivait pas à se concentrer alors que la température avait l'air de monter de minute en minute. Elle ne comprenait pas pourquoi personne d'autre ne paraissait s'en apercevoir.

Elle avait choisi un t-shirt ce matin au lieu d'un débardeur parce qu'elle s'était sentie tellement déplacée la veille. Sauf qu'à présent, le col semblait pousser vers le haut jusqu'à lui donner l'impression de porter un col roulé. Un col roulé serré. Quand la cloche sonna enfin, elle sourit et dit au revoir, mais elle se hâta de passer la porte avant que David ne puisse la rattraper.

Elle fit de la marche rapide jusqu'aux toilettes, laissa choir son sac sur le plancher au pied de la fenêtre et plongea son visage dans l'air frais. Elle respira l'air frais et salé et secoua son chandail devant elle afin que la brise touche son corps le plus possible. La légère nausée qui lui avait empli l'estomac pendant le déjeuner commença à se dissiper, et elle quitta les toilettes avec juste assez de temps pour courir à la classe suivante.

Après l'école, elle marcha lentement vers la maison. Le soleil et l'air frais la revigorèrent et firent complètement disparaître le

malaise dans son ventre. Néanmoins, quand elle choisit ses vêtements le lendemain matin, elle opta de nouveau pour un débardeur.

Au début du cours de bio, David s'installa sur la chaise à côté d'elle.

— Est-ce que cela te dérange ? demanda-t-il.

Laurel secoua la tête.

— La fille qui s'assoit ici habituellement passe tout son temps à dessiner des cœurs pour une personne appelée Steve. C'est un peu déconcentrant.

David rit.

— Probablement Steve Tanner. Il est super populaire.

— Tout le monde s'entiche de la personne qui saute aux yeux, j'imagine.

Elle sortit son manuel scolaire et trouva la page inscrite au tableau blanc par monsieur James.

— Veux-tu prendre ton repas avec moi encore aujourd'hui ? Et mes amis, ajouta-t-il en toute hâte.

Laurel hésita. Elle avait deviné qu'il le demanderait, mais elle n'avait toujours pas découvert une façon de lui répondre sans froisser ses sentiments. Elle l'aimait beaucoup. Et elle aimait ses amis – ceux qu'elle avait réussi à entendre par-dessus le chahut.

— Je ne crois pas, commença-t-elle. Je...

— Est-ce que c'est Chelsea ? Elle ne voulait pas t'embarrasser à propos de ton repas ; elle est simplement tout le temps vraiment franche. C'est en fait assez rafraîchissant quand on s'y habitue.

— Non, il ne s'agit pas d'elle – tes amis sont tous réellement gentils. Mais je ne peux pas... Je ne supporte pas cette cafétéria. Si je dois passer mes journées à l'intérieur, j'ai besoin de prendre mon repas du midi dehors. J'imagine que j'ai de la difficulté à abandonner toute la liberté dont j'ai joui depuis dix ans avec l'enseignement à domicile.

— Est-ce que cela t'ennuie si nous t'accompagnons pour manger à l'extérieur, alors ?

Laurel resta silencieuse en écoutant le début de la leçon sur les phylums.

— Ce serait agréable, répondit-elle enfin dans un murmure.

Quand la cloche sonna, David déclara :

— Je te rencontre là-bas. Je vais simplement prévenir les autres au cas où ils souhaiteraient venir.

Lorsque le déjeuner prit fin, Laurel se rappelait au moins la moitié des noms des jeunes et elle avait réussi à prendre part à plusieurs des conversations. Chelsea et David se rendirent au cours suivant avec elle, et il lui semblait naturel de marcher avec eux. Quand David raconta une blague sur monsieur James, le rire de Laurel résonna dans les couloirs. Après seulement trois jours, l'école commençait à lui paraître plus familière ; elle ne se sentait plus aussi perdue, et même la foule de gens qui avait été si accablante le lundi n'était pas trop pire aujourd'hui. Pour la première fois depuis son départ d'Orick, Laurel se sentait à sa place.

TROIS

LES QUELQUES SEMAINES SUIVANTES D'ÉCOLE S'ENVOLÈRENT PLUS VITE QUE LAUREL N'AURAIT JAMAIS PU IMAGINER APRÈS LES PREMIERS JOURS DIFFICILES. Elle se considérait chanceuse d'avoir rencontré David ; ils traînaient souvent ensemble après la classe, et elle partageait aussi un cours avec Chelsea. Elle ne mangeait jamais seule le midi et elle en était arrivée au stade où elle pouvait qualifier Chelsea et David d'amis. Et les cours étaient bien. C'était différent qu'on attende d'elle qu'elle apprenne à la même vitesse que tous les autres, mais Laurel s'y habituaient.

Elle s'accoutumait aussi à Crescent City. C'était plus vaste qu'Orick, bien sûr, mais il y avait encore beaucoup d'espaces verts à l'usage du public et aucun des édifices ne s'élevait de plus de deux étages. De grands pins et des arbres à feuilles larges poussaient partout, même devant l'épicerie. L'herbe des pelouses était épaisse et verte et les fleurs s'épanouissaient sur les vignes qui grimpaient sur la plupart des bâtiments.

Un vendredi de septembre, Laurel fonça dans David alors qu'elle passait la porte de son cours d'espagnol, le dernier de la journée.

— Désolé, s'excusa David, posant une main sur son épaule pour l'aider à garder son équilibre.

— Ça va. Je ne regardais pas.

Laurel rencontra le regard de David. Elle sourit timidement, jusqu'à ce qu'elle réalise qu'elle lui coupait la voie.

— Oh, je suis désolée, dit Laurel en s'éloignant de la porte d'entrée.

— Hum, en fait, je... Je te cherchais.

Il paraissait nerveux.

— D'accord, je dois...

Elle leva son livre.

— Je dois déposer ceci dans mon casier.

Ils marchèrent vers le casier de Laurel, où elle rangea son manuel d'espagnol, puis elle regarda David avec l'air d'attendre quelque chose.

— Je désirais juste savoir si tu voulais, peut-être, passer du temps avec moi cet après-midi.

Son sourire ne quitta pas son visage, mais elle sentit la nervosité se nicher dans son estomac. Jusqu'à présent, leur amitié s'était totalement confinée à l'école ; Laurel réalisa brusquement qu'elle n'était pas entièrement sûre de ce que David aimait faire quand il ne mangeait pas son déjeuner ou ne prenait pas de notes. Cependant, la possibilité de le découvrir ne manquait soudainement pas d'attrait.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a des terrains boisés derrière chez moi – puisque tu aimes être à l'extérieur, j'ai songé que nous pourrions y aller en randonnée. Il y a cet arbre vraiment super que j'ai pensé que tu aimerais voir. Enfin, deux arbres en fait ; mais tu comprendras lorsque tu verras. Si tu en as envie, je veux dire.

— D'accord.

— Vraiment ?

Laurel sourit.

— Bien sûr.

— Fantastique.

Il regarda au fond du couloir en direction des portes arrière.

— C'est plus facile si nous sortons par l'arrière.

Laurel suivit David à travers le couloir bondé et sortit avec lui dans l'air vif de septembre. Le soleil luttait pour percer le brouillard, et l'air était froid et lourd d'humidité.

Le vent soufflait de l'ouest, charriant l'odeur caractéristique de la marée, et Laurel respira profondément, prenant plaisir à l'air d'automne alors qu'ils pénétraient dans un quartier calme à environ un kilomètre au sud de la résidence de Laurel.

— Donc, tu vis avec ta mère ? demanda-t-elle.

— Ouais. Mon père est parti quand j'avais neuf ans. Alors ma mère a terminé l'école et elle est venue ici.

— Que fait-elle ?

— Elle est pharmacienne au Medecine Shoppe.

— Oh.

Laurel rit.

— C'est ironique.

— Pourquoi ?

— Ma mère est maître naturopathe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est quelqu'un qui essentiellement fabrique tous ses remèdes à partir d'herbes. Elle fait même pousser un tas de choses elle-même. Je n'ai jamais pris de médicaments, même pas du Tylenol.

David la fixa.

— Tu me fais marcher ?

— Nan. Ma mère fabrique des trucs que nous utilisons à la place.

— Ma mère perdrait les pédales. Elle pense qu'il y a une pilule pour tout.

— Ma mère pense que les médecins ne cherchent qu'à nous tuer.

— Je pense que nos deux mères pourraient apprendre quelque chose l'une de l'autre.

Laurel rit.

— Probablement.

— Alors, ta mère ne consulte jamais un médecin ?

— Jamais.

— Alors est-ce que tu es née, genre, à la maison ?

— J'ai été adoptée.

— Ah ouais ?

Il resta silencieux quelques instants.

— Connais-tu tes véritables parents ? Laurel s'étrangla de rire.

— Nan.

— Pourquoi est-ce que c'est drôle ? Laurel se mordit la lèvre.

— Tu promets de ne pas rire ? David leva sa main, à demi sérieux.

— Je le jure.

— Quelqu'un m'a déposé sur le pas de la porte de mes parents dans un panier.

— Pas vrai ! Tu te moques totalement de moi. Laurel leva un sourcil dans sa direction. David manqua de souffle.

- Vraiment ? Laurel acquiesça.
- J'étais une enfant dans un panier. Je n'étais pas réellement un bébé, par contre. J'avais, genre, trois ans, et ma mère dit que je donnais des coups de pied et que j'essayais de sortir quand ils ont répondu à la porte.
- Alors, tu étais une enfant. Parlais-tu ?
- Ouais. Maman m'a raconté que j'avais un drôle d'accent qui est resté pendant environ un an.
- Oh. Ne savais-tu pas d'où tu venais ?
- Maman dit que je connaissais mon nom et rien d'autre. Je ne savais pas d'où je venais, ni ce qui s'était passé, ni rien.
- C'est la chose la plus étrange que je n'ai jamais entendue.
- Cela a créé une énorme pagaille juridique. Après que mes parents ont eu décidé qu'ils voulaient m'adopter, ils ont engagé un détective privé pour rechercher ma mère biologique, en plus de voir à toute sorte de questions à propos de la garde temporaire et autre. Cela a pris plus de deux ans pour que tout soit définitif.
- As-tu vécu dans un foyer d'accueil ou quelque chose ?
- Non. Le juge avec qui mes parents ont travaillé s'est montré assez coopératif, alors j'ai pu demeurer avec eux pendant tout le processus. Un travailleur social nous rendait visite toutes les semaines, par contre, et mes parents n'ont pas eu le droit de me faire quitter l'État jusqu'à ce que j'aie sept ans.
- Bizarre. T'arrive-t-il de te demander d'où tu viens ?
- J'en avais l'habitude. Sauf qu'il n'y a pas de réponse, alors après un temps, cela devient frustrant d'y penser.
- Si tu pouvais découvrir qui est ta véritable mère, le ferais-tu ?
- Je ne sais pas, répondit-elle en enfonçant ses mains dans ses poches. Probablement. Mais j'aime ma vie. Je ne suis pas triste d'avoir fini avec ma mère et mon père.
- C'est tellement épatant.
- David fit un geste en direction de l'allée de garage.
- Par ici.
- Il leva les yeux vers le ciel.
- On dirait qu'il pleuvra bientôt. Allons déposer nos sacs et avec un peu de chance, nous aurons le temps de voir l'arbre.

— C'est ta maison ? Elle est jolie.

Ils passaient devant une petite maison blanche avec une porte d'entrée rouge vif ; des zinnias multicolores remplissaient une longue plate-bande courant le long de la façade.

— Elle le devrait, déclara David en tournant dans l'allée avant. J'ai consacré deux semaines à la peindre cet été.

Ils laissèrent tomber leurs sacs près de la porte d'entrée et entrèrent dans une cuisine propre et simplement décorée.

— Est-ce que je peux t'offrir quelque chose ? demanda David en traversant la cuisine pour ouvrir la porte du réfrigérateur.

Il sortit une canette de Mountain Dew et attrapa une boîte de Twinkies dans le garde-manger.

Laurel se força à ne pas plisser le nez devant les Twinkies et contempla plutôt l'ensemble de la pièce. Ses yeux découvrirent un bol de fruits.

— Est-ce que je peux prendre une de celles-là ? dit-elle en pointant une poire verte fraîche.

— Ouais. Attrape-la et apporte-la.

Il leva une bouteille d'eau.

— De l'eau ?

Elle sourit.

— Bien sûr.

Ils empochèrent leurs collations, et David montra du doigt la porte arrière.

— Par ici.

Ils marchèrent vers le fond de la maison, et il fit glisser la porte coulissante.

Laurel sortit dans un jardin clôturé bien entretenu.

— Cela m'apparaît comme un cul-de-sac. David rit.

— À l'œil sans entraînement, peut-être.

Il s'approcha du mur de parpaing et d'un grand bond rapide, il se hissa jusqu'en haut et se percha dessus.

— Viens, dit-il en tendant sa main. Je vais t'aider.

Laurel leva des yeux sceptiques vers lui, mais elle tendit sa main. Avec étonnamment peu d'efforts, ils bondirent par-dessus la clôture.

La lisière des arbres s'arrêtait juste à la clôture, de sorte qu'avec un petit bond, ils se tenaient dans une forêt, des feuilles

humides tombées par terre formant un épais tapis sous leurs pieds. La canopée dense étouffait le son des voitures au loin, et Laurel admira les alentours avec plaisir.

— C'est beau.

David leva les yeux, les mains posées sur les hanches.

— Ce l'est, j'imagine. Je n'ai jamais été un grand amateur de plein air, mais il est vrai que je trouve beaucoup de plantes différentes ici à observer sous mon microscope.

Laurel plissa les yeux en levant la tête pour le regarder.

— Tu possèdes un microscope ?

Elle ricana.

— Tu es vraiment un petit intello scientifique.

David rit.

— Ouais, mais tout le monde croyait que Clark Kent était nullard aussi et regarde comment la vérité différait.

— Tu me dis que tu es Superman ? demanda Laurel.

— On ne sait jamais, répliqua David, moqueur.

Laurel rit et baissa les yeux, timide tout à coup. Quand elle releva la tête, David la fixait. La clairière sembla encore plus calme lorsque leurs regards se rencontrèrent. Elle aimait la façon dont il la regardait, ses yeux doux et inquisiteurs. Comme s'il pouvait en apprendre davantage sur elle juste en observant son visage.

Après un long moment, il sourit, un peu gêné, et il inclina la tête vers un sentier à peine visible.

— L'arbre se trouve par là.

Il la guida sur le sentier qui serpentait dans toutes les directions, apparemment sans but. Toutefois, après quelques minutes, il pointa un arbre juste à l'extérieur du sentier.

— Wow, dit Laurel. *C'est génial.*

En fait, il s'agissait de deux arbres, un sapin et un aulne, qui avaient grandi très près l'un de l'autre. Leurs troncs avaient fusionné et ils s'étaient entremêlés, avec pour résultat un tout ressemblant à un arbre faisant pousser des épines de pin d'un côté et de larges feuilles de l'autre.

— Je l'ai découvert quand nous avons déménagé ici.

— Alors... où vit ton père ? demanda Laurel en laissant glisser son dos le long d'un arbre et en s'installant sur un tas de feuilles moelleux.

Elle sortit la poire de sa poche.

David émit un faible rire de gorge.

— San Francisco. C'est un avocat de la défense dans une grande firme.

— Le vois-tu très souvent ? s'enquit-elle.

David la rejoignit sur le sol, ses genoux doucement appuyés sur sa cuisse. Elle ne s'éloigna pas.

— Environ tous les deux mois. Il possède un jet privé ; il effectue le vol jusqu'à McNamara Field et il me ramène avec lui pour le week-end.

— C'est épatant.

— J'imagine.

— Tu ne l'aimes pas ?

David haussa les épaules.

— Assez bien. Mais c'est lui qui nous a quittés et il n'a jamais essayé d'obtenir plus de temps avec moi ou rien. Donc, je ne sens pas que je suis une priorité pour lui, tu vois ?

Laurel hocha la tête.

— Je suis désolée.

— Ça va. Nous nous amusons toujours. C'est simplement... un peu étrange parfois.

Ils demeurèrent assis dans un silence paisible pendant quelques minutes, la tranquillité de la clairière les apaisant. Ils levèrent ensuite tous les deux les yeux quand le tonnerre gronda dans le ciel.

— Je ferais mieux de te ramener. Il va bientôt pleuvoir des cordes.

Laurel sauta sur ses pieds et s'épousseta.

— Merci de m'avoir amenée ici, dit-elle en désignant l'arbre. C'est vraiment formidable.

— Je suis heureux que tu aies aimé, répondit David.

Il évitait son regard.

— Mais... ce n'était pas véritablement l'objectif.

— Oh.

Laurel se sentait tout à la fois honorée et embarrassée.

— Par ici, déclara David, son visage se colorant légèrement alors qu’il se détournait.

Ils repassèrent par-dessus la clôture juste au moment où les premières gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Veux-tu appeler ta mère afin qu’elle vienne te chercher ? lui demanda David une fois qu’ils furent de retour dans la cuisine.

— Nan, ça ira.

— Mais il pleut. Je devrais te raccompagner.

— Non, ça va. Vraiment, j’aime marcher sous la pluie.

David marqua une pause d’une seconde, puis lâcha impulsivement :

— Alors, puis-je te téléphoner ? Peut-être demain ?

Laurel sourit.

— Bien sûr.

— Bien.

Sauf qu’il ne s’écarta pas de la porte de la cuisine.

— La sortie se trouve par-là, si ? demanda-t-elle aussi poliment que possible.

— Ouais. C’est juste que je ne peux pas appeler sans ton numéro.

— Oh, désolée.

Elle sortit un stylo et gribouilla son numéro sur un cahier à côté du téléphone.

— Puis-je te donner le mien ?

— Bien sûr.

Laurel s’apprêta à ouvrir son sac, mais David l’arrêta.

— Ne t’inquiète pas de cela, dit-il. Voici.

David tenait sa main et il inscrivit son numéro dans sa paume.

— De cette façon, tu ne le perdras pas, déclara-t-il d’un air penaud.

— Formidable. On se parle plus tard.

Elle lui lança un grand sourire chaleureux avant de sortir dans la bruine opaque.

Une fois qu’elle se fut suffisamment éloignée dans la rue pour ne plus voir la maison, Laurel repoussa le capuchon de son manteau et leva son visage vers le ciel. Elle respira

profondément pendant que la pluie arrosait ses joues et coulait dans son cou. Elle commença à étirer ses bras, avant de se rappeler le numéro de téléphone. Elle enfouit ses mains dans ses poches et augmenta la cadence, souriant alors que les gouttes continuaient à tomber doucement sur sa tête.

Le téléphone sonnait quand Laurel entra chez elle. Sa mère ne semblait pas être à la maison, alors Laurel courut les derniers pas qui la séparaient de l'appareil afin de prendre l'appel avant que le répondeur ne s'enclenche.

— Allô ? répondit-elle, essoufflée.

— Oh, hé, tu es à la maison. J'allais juste laisser un message.

— David ?

— Ouais. Salut. Désolé d'appeler aussi vite, dit David, mais je songeais que nous avons cet examen de bio la semaine prochaine et j'ai pensé que peut-être tu aimerais venir chez moi demain pour étudier avec moi.

— Sérieusement ? demanda Laurel. Ce serait génial ! Je suis tellement nerveuse à propos de ce test. J'ai l'impression de ne connaître que la moitié des trucs.

— Formidable.

Il marqua une pause.

— Pas formidable que tu sois stressée à cause de cela, mais formidable que... peu importe.

Laurel sourit de son embarras.

— Quelle heure ?

— Comme tu veux. Je ne fais rien demain, à l'exception de corvées pour ma mère.

— D'accord. Je t'appellerai.

— Formidable. Je te vois demain.

Laurel dit au revoir et raccrocha. Elle sourit et bondit dans l'escalier, grimpant deux marches à la fois.

QUATRE

SAMEDI MATIN, LES YEUX DE LAUREL PAPILLOTÈRENT AU LEVER DU SOLEIL. Elle n'en avait cure – elle était matinale, l'avait toujours été. Elle s'éveillait habituellement une heure avant ses parents et cela lui donnait l'occasion de se promener seule et de savourer le soleil dans son dos et le vent sur ses joues avant d'être obligée de passer des heures à l'intérieur de l'école.

Après avoir revêtu une robe bain de soleil, elle attrapa la vieille guitare de sa mère avant de se glisser silencieusement dehors pour profiter de la fraîche tranquillité de l'aube. La fin septembre avait chassé les matins clairs et ensoleillés pour les remplacer par le brouillard provenant de la mer et s'étirant sur la ville jusqu'au début de l'après-midi.

Elle marcha sur un court sentier qui serpentait à travers sa cour arrière. Malgré la petite dimension de la demeure, le terrain était assez grand, et les parents de Laurel avaient évoqué la possibilité de l'agrandir un jour. Le jardin arborait plusieurs arbres qui ombrageaient la maison, et Laurel avait passé presque un mois à aider sa mère à planter des tas de fleurs et de vignes le long des murs extérieurs.

Leur maison faisait partie d'une rangée ; ils avaient donc des voisins des deux côtés, mais comme plusieurs résidences à Crescent City, leur cour arrière se perdait dans une forêt non aménagée. Laurel se promenait habituellement dans des sentiers tortueux du petit vallon menant jusqu'au ruisseau qui coulait au milieu, parallèlement à la série de maisons.

Aujourd'hui, elle se rendit au ruisseau et s'assit sur la rive. Elle plongea ses pieds dans l'eau froide, limpide et rafraîchissante le matin avant que les insectes d'eau et les moucheron ne s'aventurent dehors et parsèment la surface, à la recherche de morceaux de nourriture.

Laurel installa sa guitare sur ses genoux et commença à pincer quelques cordes au hasard, choisissant après un moment une petite mélodie. C'était agréable de remplir l'espace autour d'elle avec de la musique. Elle avait entrepris d'en jouer trois ans auparavant quand elle avait découvert le vieil instrument de sa mère au grenier. Il avait grandement besoin de nouvelles cordes et d'un sérieux accordage, mais Laurel avait convaincu sa mère de la faire réparer. Cette dernière lui avait annoncé que la guitare lui appartenait désormais, mais Laurel aimait encore penser à elle comme à un bien de sa mère ; cela lui donnait un air plus romantique. Comme un vieux souvenir de famille.

Un insecte atterrit sur son épaule et entreprit de descendre sur son dos. Quand Laurel donna une tape dessus, ses doigts touchèrent quelque chose. Elle étira son bras plus loin et tâtonna pour le toucher de nouveau. C'était encore là ; une petite bosse ronde, à peine assez grosse pour la sentir sous sa peau. Elle allongea le cou, mais elle ne pouvait rien voir au-delà de son épaule. Elle la tâta encore, essayant de comprendre de quoi il s'agissait. Finalement, elle se leva, frustrée, et elle revint vers la maison pour chercher une glace.

Après avoir verrouillé la porte de la salle de bain, Laurel s'assit sur la coiffeuse, se tortillant jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de voir son dos dans la glace. Elle abaissa le haut de sa robe bain de soleil et chercha la bosse. Elle la découvrit enfin exactement entre ses omoplates – un minuscule cercle surélevé qui se fondait dans la peau qui l'entourait. Il était à peine perceptible, mais indéniablement présent. Elle lui donna de petits coups hésitants : cela n'était pas douloureux, mais les chiquenaudes provoquaient un genre de sensation, de chatouillement. Il ressemblait à un bouton. *Voilà qui est réconfortant*, songea Laurel avec ironie. *D'une manière totalement non réconfortante.*

Laurel entendit les pas feutrés de sa mère crisser dans le fond du couloir et elle passa sa tête par la porte de la salle de bain.

— Maman ?

— Cuisine, lui répondit celle-ci dans un bâillement.

Laurel suivit la voix.

— J'ai une bosse dans mon dos. Pourrais-tu la regarder ?
demanda-t-elle en se retournant.

Sa mère poussa dessus doucement quelques fois.

— Juste un bouton, conclut-elle.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, déclara Laurel en laissant le haut de sa robe se remettre en place.

— Tu ne développes jamais vraiment de boutons.

Elle hésita.

— As-tu commencé... tu sais ?

Laurel secoua la tête rapidement.

— Il s'agit juste d'un hasard.

Sa voix tombait à plat et son sourire était sec.

— Tout cela fait partie de la puberté, comme tu dis toujours.

Elle se détourna et s'enfuit avant que sa mère puisse poser d'autres questions.

De retour dans sa chambre, elle s'assit sur son lit, tâtant la petite bosse. Cela la faisait sentir étrangement normale d'avoir son premier bouton ; comme un rite de passage. Elle n'avait pas vécu la puberté tout à fait comme les livres la décrivaient. Elle n'avait jamais de boutons, et bien que sa poitrine et ses hanches se soient développées comme elles le devaient – un peu tôt, en fait – à quinze ans et demi, elle n'avait pas encore commencé ses menstruations.

Sa mère ignorait toujours le sujet d'un haussement d'épaules, expliquant que comme ils n'avaient aucune idée de l'historique médicale de sa mère biologique, ils ne pouvaient pas être sûrs qu'il ne s'agissait pas d'un trait familial parfaitement normal. Cependant, elle remarquait que sa mère commençait à s'inquiéter.

Laurel enfila son habituel débardeur et son jean et s'apprêta à coiffer ses cheveux en queue de cheval. Puis, elle songea aux imperfections irritées qu'elle voyait occasionnellement parsemer le dos des autres filles dans les vestiaires et les laissa retomber. Juste au cas où la bosse se transformerait en quelque chose de laid plus tard.

Particulièrement chez David. Ce serait nul.

Laurel attrapa une pomme en passant la porte et cria au revoir à sa mère. Elle était presque à la maison de David quand

elle leva les yeux et vit Chelsea joggant dans l'autre sens. Laurel agita la main et l'appela.

— Hé ! dit Chelsea, souriant alors que ses boucles volaient doucement autour de son visage.

— Salut, répliqua Laurel en souriant. Je ne savais pas que tu étais une coureuse.

— Cross-country. Je m'entraîne habituellement avec l'équipe, mais le samedi, nous sommes laissés à nous-mêmes. Que fais-tu ?

— Je me rends chez David, répondit Laurel. Nous allons étudier.

Chelsea rit.

— Eh bien, bienvenue au club des admiratrices de David Lawson. Je suis déjà présidente, mais tu peux être trésorière.

— Ce n'est pas comme ça, dit Laurel, pas totalement certaine de dire la vérité. Nous allons seulement étudier. Je passe un examen de bio lundi que je vais complètement rater sans une intervention sérieuse.

— Il est juste de l'autre côté du coin. Je t'accompagne jusque-là.

Elles tournèrent le coin et entendirent la tondeuse à gazon. David ne les vit pas approcher, et elles restèrent debout à le regarder.

Il poussait l'engin dans l'herbe épaisse, vêtu seulement d'un jean et de vieux tennis. Son torse et ses bras étaient longs, maigres et nerveux, mais tendus de muscles élancés – sa peau était bronzée grâce au soleil et elle brillait d'un léger éclat de sueur alors qu'il se déplaçait presque avec grâce dans la douce lumière du matin.

Laurel ne put s'empêcher de le fixer.

Elle avait vu des gars se promener sans chandails d'innombrables fois, mais d'une façon ou d'une autre, ceci était différent. Elle observa ses bras fléchir quand il atteignit un endroit où la pelouse était particulièrement dense et qu'il dut forcer la tondeuse à avancer. La poitrine de Laurel lui paraissait un peu oppressée.

— Je pense que je suis morte et entrée au paradis, dit Chelsea, ne prenant pas la peine de cacher l'appréciation dans ses yeux.

Comme s'il avait senti leurs regards, David leva soudainement les yeux et rencontra ceux de Laurel. Elle baissa le menton et examina ses pieds.

Chelsea ne cligna même pas les paupières.

Quand Laurel releva les yeux sur lui, David enfilait un chandail.

— Hé, les filles. Vous êtes réveillées tôt.

— Est-ce qu'il est encore tôt ? demanda Laurel.

Après tout, il était presque neuf heures.

— Oh, dit-elle. J'ai oublié de téléphoner.

David haussa les épaules en souriant.

— Ça va.

Il pointa la tondeuse à gazon.

— Je suis debout.

— Bien, je dois filer, dit Chelsea, son essoufflement revenu plutôt brusquement. Littéralement.

Elle pivota de façon à ce que seulement Laurel puisse voir son visage et articula « wow ! » en silence avant de leur envoyer la main à tous les deux et de descendre la rue en sprint.

David rigola et secoua la tête en la regardant partir. Puis, il se tourna vers Laurel et pointa vers sa maison.

— Entrons, tu veux ? La biologie n'attend personne.

*

* *

Après que les examens furent rendus le lundi, David se tourna vers Laurel.

— Alors, à quel point c'était difficile, vraiment ?

Laurel lui fit un grand sourire.

— Bien, ce n'était pas si mal. Mais seulement grâce à ton aide.

Ils avaient étudié pendant environ trois heures le samedi et ils avaient discuté une heure de plus le dimanche soir. Vrai, la conversation téléphonique n'avait rien à voir avec la biologie,

sauf peut-être qu'elle avait appris quelque chose par osmose. Osmose par téléphone. Ouais.

Il hésita juste une seconde avant de demander :

— Nous pourrions en faire une activité régulière. Étudier ensemble, je veux dire.

— Ouais, dit Laurel, appréciant l'idée de plus de séances « d'études » calmes avec lui. Et la prochaine fois, tu pourrais venir chez moi, ajouta-t-elle.

— Formidable.

Quand la classe se termina ce jour-là, il pleuvait, alors le groupe se réunit sous un petit pavillon. Presque personne ne mangeait là parce qu'il n'y avait pas de table de pique-nique ou de sol de béton, mais Laurel aimait le bout de terrain gazonné et inégal qui ne semblait jamais sécher complètement – même avec le toit au-dessus.

Quand il pleuvait, la majorité du groupe restait à l'intérieur, mais aujourd'hui, David et Chelsea se joignirent à elle ainsi qu'un garçon nommé Ryan. David et Ryan se bombardaient de morceaux de pain, et Chelsea commentait – elle critiquait leur adresse, leur manière de lancer et leur incapacité à éviter de frapper les spectateurs.

— Bon, ce coup-ci était voulu, dit Chelsea, ramassant un bout de croûte qui l'avait touché directement sur la poitrine et le renvoyant d'une chiquenaude vers les garçons.

— Nan, c'était un accident, déclara Ryan. C'est toi qui m'as dit que j'étais incapable d'atteindre une cible, peu importe laquelle.

— Alors, peut-être pourrais-tu me prendre pour cible afin que je sois assurée de ne pas être attaquée, rétorqua-t-elle aussitôt.

Elle soupira et se tourna vers Laurel.

— Je n'étais pas destinée à vivre dans le nord de la Californie, annonça-t-elle, repoussant ses cheveux de son visage. Pendant l'été, mes cheveux se comportent bien, mais dès qu'il y a un peu de pluie, *bang* ! Ils se transforment en ceci.

Chelsea arborait une longue chevelure brune légèrement teintée d'auburn qui tombait en bouclettes sur son dos. Des bouclettes douces et soyeuses les jours ensoleillés, et des

bouclettes mal définies et indisciplinées bondissant autour de son visage lorsque l'air était froid et humide – ce qui arrivait environ la moitié du temps. Elle avait des yeux gris pâle qui rappelaient à Laurel la mer quand le soleil commençait à peine à se lever et que les vagues paraissaient sans fin dans la demi-obscurité épaisse.

— Je pense qu'ils sont beaux, dit Laurel.

— C'est parce qu'il ne s'agit pas des tiens. Je dois employer des shampoings et des revitalisants spécialisés simplement pour être capable de passer la brosse dedans tous les jours.

Elle regarda Laurel et caressa ses cheveux lisses et droits une seconde.

— Les tiens sont agréables à toucher ; qu'utilises-tu ?

— Oh, ce qui me tombe sous la main.

— Hum.

Chelsea toucha ses cheveux une autre fois.

— Utilises-tu un revitalisant sans rinçage ? C'est habituellement ce qui fonctionne le mieux avec les miens.

Laurel prit une respiration et vida son sac bruyamment.

— En fait... Je ne mets rien dessus. Tous les types de revitalisant rendent mes cheveux terriblement lisses et donnent l'impression qu'ils sont gras. Et si j'emploie du shampoing, mes cheveux deviennent vraiment, vraiment secs ; même ceux qui revitalisent.

— Alors, tu ne les laves pas ?

Cette idée était apparemment plus qu'étrangère à Chelsea.

— Je les rince extrêmement bien, enfin ; ils sont propres et tout.

— Mais pas de shampoing du tout ?

Laurel secoua la tête et attendit un commentaire sceptique, mais Chelsea se contenta de grommeler « chanceuse » et de se tourner vers son repas.

Ce soir-là, Laurel examina sa chevelure de près. Avait-elle besoin de la laver ? Pourtant, elle paraissait la même qu'elle avait toujours été, y compris au toucher. Elle tourna le dos à la glace et donna des petits coups et des poussées sur la bosse. C'était une minuscule chose le samedi matin, mais au cours du week-end, elle était devenue assez grosse.

— Un sacré premier bouton, maugréa-t-elle devant son reflet.

Le lendemain matin, Laurel s'éveilla avec une sensation sourde de picotement entre ses omoplates. Essayant de ne pas céder à la panique, elle se hâta vers la salle de bain et étira le cou pour regarder son dos dans la glace.

La bosse était plus grosse qu'une pièce de vingt-cinq cents !

Ceci n'était pas un bouton. Elle le tâta avec précaution, et une étrange sensation de picotement persista partout où ses doigts effleuraient la peau. Paniquée, elle serra sa chemise de nuit sur sa poitrine et courut dans le couloir vers la chambre de ses parents. Elle venait de lever la main pour frapper quand elle se força à s'arrêter et à prendre quelques respirations.

Laurel baissa les yeux vers elle-même et se sentit tout à coup très idiote. À quoi pensait-elle ? Elle se tenait debout dans le couloir, en tenue à peine plus discrète que ses sous-vêtements. Morte de honte, elle s'éloigna de la chambre de ses parents et rejoignit la salle de bain sur la pointe des pieds, fermant la porte aussi vite et silencieusement que possible. Elle tourna le dos à la glace encore une fois et examina la protubérance. Elle pivota pour la voir sous des angles différents jusqu'à ce qu'elle se convainque qu'elle n'était pas aussi grosse qu'elle l'avait cru.

Laurel avait été élevée dans l'idée que le corps humain savait comment prendre soin de lui-même. La plupart des choses – si on les laissait tranquilles – se réglaient d'elles-mêmes. Ses deux parents vivaient de cette façon. Ils n'allaient jamais chez le médecin, même pas pour des antibiotiques.

— Ce n'est qu'un énorme bouton. Il disparaîtra tout seul, déclara Laurel à son reflet, son ton ressemblant exactement à celui de sa mère.

Elle fouilla dans le tiroir de celle-ci et trouva un tube du baume qu'elle préparait chaque année. Il contenait du romarin, de la lavande, de l'huile de Mélaleuca et d'autres ingrédients encore, et sa mère en mettait sur tout.

Cela ne pouvait pas nuire.

Laurel recueillit une bonne dose de baume avec un doigt et commença à le frotter sur son dos. Entre le picotement causé par le frottement irritant de ses mains sur la bosse et la brûlure

provoquée par l'huile de Mélaleuca, le dos de Laurel était en feu quand elle passa sa chemise de nuit par-dessus sa tête et que, les épaules contre le mur, elle fila à sa chambre.

Elle choisit un t-shirt ample à mancherons et dos plein de style baseball pour cette journée. La plupart des débardeurs cacheraient *probablement* la protubérance, mais Laurel ne désirait pas prendre de risque. Cette chose ne pouvait pas grossir beaucoup plus sans devenir répugnante et lorsqu'elle le ferait, Laurel aimait mieux qu'elle soit dissimulée sous un chandail. Elle picotait chaque fois que quelque chose l'effleurait – ses longs cheveux, le t-shirt qu'elle avait enfilé – et, bien sûr, chaque fois qu'elle la touchait en tâchant de se rappeler qu'elle était réelle. Quand elle descendit, elle était convaincue que chaque nerf dans son corps était relié à la bosse.

Lorsque le jeudi se pointa, Laurel ne pouvait plus nier que cette chose dans son dos n'était pas un bouton. Non seulement elle avait continué à croître les deux jours précédents, mais en plus elle semblait grossir plus vite. Ce matin-là, elle avait la taille d'une balle de golf.

Laurel était descendue pour le petit déjeuner avec la ferme intention de parler à ses parents de l'étrange bosse. Elle avait même pris une respiration et ouvert la bouche pour tout lâcher d'un coup. Cependant, à la dernière seconde, elle avait manqué de courage et avait simplement demandé à son père de lui passer le cantaloup.

Grâce aux t-shirts qu'elle portait depuis quelques jours et à sa chevelure qu'elle laissait pendre dans son dos, personne n'avait encore remarqué la protubérance, mais ce n'était qu'une question de temps – particulièrement si elle continuait à grossir. *Si*, se répéta Laurel, *si elle grossit. Peut-être que le truc de maman a fait l'affaire.*

Elle mettait dû baume dessus depuis trois jours consécutifs, mais cela ne semblait pas changer grand-chose. Mais il faut dire qu'une chose qui gonfle à ce point et si vite ne peut pas être quelque chose qu'un petit peu d'huile de Mélaleuca peut arranger, n'est-ce pas ? Peut-être que c'était une tumeur. Laurel était certaine d'avoir lu des articles dans l'actualité à propos de

gens souffrant d'une tumeur à la colonne vertébrale. Laurel inspira brusquement. Une tumeur était trop logique.

— Allô ? Est-ce que tu m'écoutes ?

La voix de Chelsea coupa le fil des pensées de Laurel, et elle tourna le visage vers son amie.

— Quoi ?

Chelsea rit.

— Je pensais bien que non.

Puis, plus bas.

— Est-ce que ça va ? Tu étais vraiment dans la lune.

Laurel leva les yeux et pendant une seconde elle ne put se rappeler vers quelle classe elle se dirigeait.

— Je vais bien, grommela-t-elle d'un ton irrité. Je réfléchissais, c'est tout.

Chelsea scruta son visage pendant quelques secondes avant qu'un sourcil sceptique ne pointe vers le haut.

— D'accord.

David accorda ses pas aux leurs, et quand Chelsea s'écarta pour prendre la direction de son propre cours, Laurel tenta d'aller plus vite que lui. Il tendit le bras et la retint.

— Qu'est-ce qui presse, Laury ? Il reste encore trois minutes avant la cloche.

— Ne m'appelle pas comme cela, ordonna-t-elle avec brusquerie avant de pouvoir s'en empêcher.

La bouche de David se ferma d'un coup, et il se tut pendant que le flot de gens se déplaçait autour d'eux.

Laurel cherchait des mots d'excuse, mais qu'était-elle censée dire ? *Désolé, David, je suis juste sur les nerfs parce que je souffre peut-être d'une tumeur.* Au lieu de cela, elle lâcha subitement :

— Je n'aime pas les surnoms.

David avait déjà collé son sourire brave sur son visage.

— Je ne savais pas. Je suis désolé.

Il fit courir ses doigts dans ses cheveux.

— As-tu...

Sa voix s'estompa, et il sembla changer d'avis.

— Allez, viens. Je t'accompagne à ton cours.

Elle était mal à l'aise de marcher avec lui à présent. Elle se tourna vers lui quand ils arrivèrent et le salua de la main.

— À plus.

— Laurel ?

Elle le regarda de nouveau.

— Que fais-tu samedi ?

Elle hésita. Elle avait espéré qu'elle et David pourraient faire quelque chose ensemble. Et jusqu'à ce matin, elle avait tenté de trouver une façon désinvolte de le lui demander. Toutefois, ce n'était peut-être pas une si bonne idée.

— J'ai pensé qu'on pourrait se regrouper et organiser un pique-nique, peut-être allumer un feu de joie. Je connais un endroit parfait sur la plage. Chelsea a dit qu'elle viendrait, et Ryan et Molly et Jœ. Et deux autres personnes ont dit peut-être.

De la nourriture, du sable et un feu qui fume. Rien de tout cela ne paraissait amusant.

— C'est un peu froid, alors nous ne pourrions pas vraiment nager, mais... tu sais. Habituellement, une personne se fait jeter à l'eau. C'est amusant.

Le sourire artificiel de Laurel s'évanouit. Elle détestait la sensation de l'eau salée sur sa peau. Même après une douche, elle la sentait encore – comme si ses pores avaient absorbé le sel. La dernière fois qu'elle était allée barboter dans la mer, des années plus tôt, elle avait ensuite été léthargique et fatiguée pendant des jours. De plus, il n'y aurait aucune façon de dissimuler sa bosse – ou peu importe ce que c'était – vêtue d'un maillot de bain.

Elle frissonna en se demandant quelle taille elle aurait dans deux jours ! Elle ne pouvait pas y aller, même si elle le voulait.

— David, je...

Elle détestait lui dire non.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

Elle pouvait déclarer qu'elle avait du travail à la librairie – avant ces deux dernières semaines, elle avait passé la plupart de ses samedis là-bas à aider son père –, mais elle ne put se résoudre à mentir. Pas à David.

— Je ne peux tout simplement pas, marmotta-t-elle, puis elle franchit la porte sans dire au revoir.

Le vendredi matin, la bosse avait la taille d'une balle de softball. C'était vraiment une tumeur. Laurel ne prit même pas la peine de se rendre à la salle de bain pour regarder. Elle pouvait la sentir.

Aucun t-shirt ne pourrait cacher cela.

Laurel dut fouiller au fond de son placard pour trouver une blouse bouffante qui au moins camouflerait la protubérance. Elle attendit dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit l'heure de partir à l'école, puis elle courut en bas et passa la porte avec seulement un cri de « bonjour » et d'« au revoir » pour ses parents.

Le reste de la journée traîna en longueur. La bosse picotait tout le temps à présent, pas uniquement quand elle la touchait. Elle n'arrivait à penser à rien d'autre ; c'était comme un bourdonnement permanent dans sa tête. Elle ne discuta avec personne pendant la pause du midi et elle se sentit mal à cause de cela, mais elle ne pouvait pas se concentrer sur quoi que ce soit alors que son dos picotait autant.

À la fin de son dernier cours, elle avait fourni quatre fois la mauvaise réponse quand on l'avait interrogée. Les questions étaient devenues de plus en plus faciles – comme si señora Martinez essayait de lui donner l'occasion de se racheter –, mais sa professeure aurait tout aussi bien pu parler le swahili. Dès que la cloche retentit, Laurel bondit de son siège et se dirigea vers la porte avant tout le monde. Et certainement avant que señora Martinez puisse la coincer à propos de sa performance catastrophique.

Elle vit David et Chelsea bavarder à côté du casier de cette dernière, alors elle partit dans l'autre direction et se hâta de franchir les portes arrière, espérant qu'aucun des deux ne se retourne et ne la reconnaisse de dos. Dès qu'elle se fut échappée de l'école, elle traversa le champ de football, ne sachant pas trop où aller dans cette ville encore étrangère. Tout en marchant, elle n'arrivait pas à chasser sa peur grandissante. *Et s'il s'agissait d'un cancer ? Le cancer ne disparaît pas seul. Peut-être devrais-je en parler à maman.*

— Lundi, murmura Laurel alors que le vent froid lui fouettait les cheveux. Si c'est toujours là lundi, j'informe mes parents.

Elle grimpa dans les gradins, ses pieds résonnant sur chaque marche de métal, jusqu'en haut. Elle se tint contre la rampe, regardant par-delà la cime des arbres à l'ouest, vers l'horizon. Se trouver si loin au-dessus de son environnement lui donnait l'impression d'être séparée et à part. C'était approprié.

Elle leva la tête brusquement quand elle entendit des pas derrière elle. Elle pivota pour voir le visage plutôt gêné de David.

— Hé, dit-il.

Laurel ne répondit rien alors que le soulagement et la contrariété guerroyaient dans sa tête. Le soulagement l'emportait.

Il agita la main vers le banc sur lequel elle était debout.

— Puis-je m'asseoir ?

Laurel resta immobile un moment, puis elle s'installa sur le banc et tapota la place à côté d'elle avec un léger sourire.

David s'assit avec précaution comme s'il n'avait pas confiance en son invitation.

— Je n'avais pas vraiment l'intention de te suivre, lui annonça-t-il en se penchant et en posant ses coudes sur ses genoux. J'allais t'attendre en bas, mais...

Il haussa les épaules.

— Que puis-je dire ? Je suis impatient.

Laurel ne dit rien.

Ils s'assirent en silence pendant longtemps.

— Est-ce que ça va ? lui demanda David, la voix anormalement forte alors qu'elle résonnait sur les bancs de métal vides.

Laurel sentit des larmes lui brûler les yeux, mais elle s'obligea à les refouler.

— Ça ira.

— Tu as été tellement silencieuse cette semaine.

— Désolée.

— Ai-je fait... fait quelque chose ?

Laurel leva brusquement la tête.

— Toi ? Non, David. Tu... tu es formidable.

La culpabilité l'envahit. Elle se força à sourire.

— J'ai simplement passé une mauvaise journée, c'est tout. Donne-moi le week-end pour m'en remettre. Je me sentirai mieux lundi. Promis.

David hocha la tête, et le silence retomba, lourd et gêné. Puis, il s'éclaircit la gorge.

— Puis-je te raccompagner à la maison ?

Elle secoua la tête.

— Je vais rester ici un moment. Ça ira, ajouta-t-elle.

— Mais...

Il ne poursuivit pas. Il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête, puis se leva et commença à s'éloigner. Puis, il pivota.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu connais mon numéro, n'est-ce pas ?

Laurel hocha la tête. Elle l'avait mémorisé.

— D'accord.

Il se balançait d'un pied à l'autre.

— Je pars maintenant.

Juste avant qu'il ne quitte son champ de vision, Laurel l'appela.

— David ?

Toutefois, lorsqu'il se tourna vers elle son visage était si franc et ouvert, elle perdit son courage.

— Amuse-toi demain, dit-elle sans conviction.

Son visage s'affaissa un peu, mais il acquiesça et continua à s'éloigner.

Ce soir-là, Laurel s'assit sur la coiffeuse de sa salle de bain pour fixer son dos. Des larmes glissèrent sur ses joues pendant qu'elle enduisait de baume toute sa surface. Cela n'avait pas fonctionné auparavant et le bon sens lui disait que ce serait la même chose cette fois-ci, mais elle devait essayer quelque chose.

CINQ

L'AUBE DU SAMEDI PARUT, FRAÎCHE, AVEC SEULEMENT UN LÉGER BROUILLARD QUE LE SOLEIL DISSIPERAIT PROBABLEMENT AVANT MIDI. Laurel prédit qu'il y avait cent pour cent des chances pour que tout le monde au feu de joie plonge ou soit poussé dans l'eau froide du Pacifique, et elle fut doublement contente d'avoir décliné. Elle resta allongée dans son lit pendant plusieurs minutes à observer le soleil se lever avec ses teintes mélangées de rose, d'orange et de bleu pastel. La plupart des gens profitaient régulièrement de la beauté d'un coucher de soleil, mais pour Laurel, c'était son lever qui était véritablement époustouflant. Elle s'étira et s'assit, toujours en face de la fenêtre. Elle songea au pourcentage d'habitants dans sa petite ville qui dormait pendant cette vision incroyable. Son père, pour commencer. C'était un dormeur tristement célèbre, et il se levait rarement avant midi le samedi – ou le jour du sommeil, comme il l'appelait.

Elle sourit à cette pensée, mais la réalité s'infiltra en elle bien trop tôt. Ses doigts parcoururent sa peau par-dessus ses épaules, et ses yeux s'ouvrirent en grand. Elle étouffa net un cri alors que l'autre main se joignait à la première, essayant de confirmer ce qu'elle sentait.

La bosse avait disparu.

Mais quelque chose d'autre l'avait remplacée. Quelque chose de long et de frais.

Et de *beaucoup* plus gros que la protubérance ne l'avait été.

Se maudissant parce qu'elle n'était pas une de ces filles avec une glace dans sa chambre, Laurel s'étira le cou pour essayer de voir par-dessus son épaule, mais elle n'arrivait qu'à apercevoir les bords de quelque chose de blanc. Elle rejeta le mince drap et courut à sa porte. La poignée tourna silencieusement, et Laurel entrebâilla la porte. Elle entendait son père ronfler, mais parfois sa mère se levait et restait très silencieuse. Laurel laissa sa porte

s'ouvrir – consciemment reconnaissante, pour la première fois de sa vie, pour les gonds bien huilés – et se glissa dans le couloir vers la salle de bain avec le dos au mur. Comme si cela pouvait aider.

Ses mains tremblaient en poussant la porte de la salle de bain pour la fermer, et elle mania gauchement la serrure. Elle se permit de respirer seulement quand elle sentit le verrou s'enclencher. Elle appuya sa tête contre la surface de bois rugueux et non fini et força sa respiration à ralentir. Ses doigts trouvèrent l'interrupteur, et elle l'actionna. En prenant une profonde inspiration, elle cligna des paupières pour chasser les taches noires et s'avança vers la glace.

Elle n'avait même pas besoin de se tourner pour voir le nouveau développement. De longues formes bleu-blanc s'élevaient au-dessus de ses deux épaules. Pendant un instant, Laurel fut fascinée, fixant les choses pâles avec des yeux ronds. Elles étaient terriblement belles – presque trop belles pour les mots.

Elle pivota lentement afin de mieux les regarder. Des bandes ressemblant à des pétales surgissaient de l'endroit où se trouvait la bosse auparavant, formant une étoile à quatre branches légèrement incurvée sur son dos. Les plus longs pétales – se déployant en éventail au-dessus de chaque épaule et montrant le bout du nez de chaque côté de ses hanches – mesuraient plus de trente centimètres de longueur et étaient aussi larges que sa main. Les plus petits – environ vingt centimètres – tournaient en spirale autour du centre, remplissant l'espace restant. Il y avait même quelques petites feuilles vertes là où l'énorme fleur se rattachait à sa peau.

Tous les pétales étaient teintés de bleu foncé au centre qui pâlisait en bleu ciel au milieu et devenait blancs aux extrémités. Les bords étaient ébouriffés et évoquaient étrangement les violettes africaines que sa mère cultivait méticuleusement dans leur cuisine. Il devait y en avoir vingt, de ces bandes douces faisant penser à des pétales. Peut-être davantage.

Laurel fit de nouveau face à la glace, ses yeux sur les pétales en suspension flottant à côté de sa tête. Ils ressemblaient presque à des ailes.

Un petit coup sec et fort frappé à la porte sortit brusquement Laurel de sa transe.

— As-tu terminé ? demanda sa mère d'un ton endormi.

Les ongles de Laurel s'enfoncèrent dans ses paumes alors qu'elle fixait avec horreur les énormes choses blanches. Elles étaient belles, bien sûr, mais qui donc au monde avait une fleur démesurée poussant sur son dos ? Ceci était dix fois – non, *cent fois* pire que la bosse. Comment allait-elle la dissimuler ?

Peut-être que les pétales tomberaient d'eux-mêmes. Elle attrapa l'une des bandes oblongues et tira dessus. La douleur irradiait le long de sa colonne vertébrale, et elle dut mordre sa joue avec force pour étouffer un cri. Elle ne put toutefois stopper le gémissement qui s'échappa entre ses dents.

Sa mère frappa de nouveau.

— Laurel, est-ce que ça va ?

Laurel prit plusieurs profondes respirations alors que la douleur se transformait en faible élanement et qu'elle retrouvait le pouvoir de la parole.

— Je vais bien, dit-elle, d'une voix légèrement tremblante. Juste une minute.

Ses yeux balayèrent la pièce à la recherche de quelque chose d'utile. La mince chemise de nuit à bretelles qu'elle portait ne l'aiderait pas du tout. Elle attrapa sa serviette géante et la lança sur ses épaules, la serrant autour d'elle. Après une rapide vérification dans la glace pour s'assurer qu'il n'y avait pas de gigantesques pétales en vue, Laurel ouvrit la porte et s'obligea à sourire à sa mère.

— Désolée d'avoir pris autant de temps.

Sa mère cligna des yeux.

— As-tu pris une douche ? Je n'ai pas entendu l'eau couler.

— Elle a été courte.

Laurel hésita.

— Et je n'ai pas mouillé mes cheveux, ajouta-t-elle.

Mais sa mère n'était pas très attentive.

— Descends quand tu seras habillée, et je vais te préparer un petit déjeuner, dit-elle en bâillant. Il semble que ce sera une belle journée.

Laurel contourna sa mère et retrouva la sécurité de sa propre chambre. Elle n'avait pas de verrou à la porte, mais elle coinça une chaise sous la poignée comme elle avait vu des gens le faire dans les films. Elle regarda l'installation d'un air dubitatif. Cela ne donnait pas l'impression de pouvoir garder grand-chose en dehors de la chambre, mais c'était le mieux qu'elle pouvait faire.

Elle laissa la serviette glisser de ses épaules et examina les pétales écrasés. Ils étaient un peu froissés, mais ils n'étaient pas douloureux. Elle tira un long morceau par-dessus son épaule et l'observa. L'énorme bosse était une chose, mais qu'allait-elle faire avec *ceci* ?

Elle renifla la chose blanche, marqua une pause, puis renifla de nouveau. Elle sentait comme une fleur de fruit, mais plus intense. *Beaucoup* plus intense. L'odeur enivrante commençait à remplir la pièce. Au moins, l'énorme chose ne puait pas. Elle devrait dire à sa mère qu'elle s'était procuré un nouveau parfum ou quelque chose du genre. Laurel inspira ; elle aurait souhaité *pouvoir* trouver quelque chose qui sentait aussi bon que ceci à la parfumerie.

Alors que l'énormité de la situation fondit sur Laurel, la chambre sembla tourner sous elle. Elle avait la poitrine oppressée pendant qu'elle essayait de réfléchir aux mesures à prendre.

Le plus important d'abord ; elle devait la dissimuler.

Laurel ouvrit son placard et se tint debout devant, cherchant quelque chose qui l'aiderait à cacher la fleur gigantesque poussant sur son dos, mais cela n'avait pas exactement été sa priorité quand elle avait fait les boutiques pour des vêtements en août. Laurel gémit devant la penderie remplie de blouses minces et légères et de robe bains de soleil. Guère conçues pour dissimuler *quoi que ce soit*.

Elle passa ses habits en revue et s'empara de quelques hauts. Après avoir vérifié que la voie était libre, Laurel courut à la salle de bain, jurant qu'elle irait au magasin aujourd'hui acheter une glace pour sa chambre. La porte se referma un peu plus

fortement qu'elle l'avait voulu, mais bien qu'elle ait tenu son oreille collée sur le bois frais pendant plusieurs secondes, elle n'entendit aucune réaction de sa mère.

Le premier haut ne passait même pas par-dessus l'énorme chose fleur. Elle la fixa dans la glace. Il devait y avoir une autre solution.

Elle attrapa autant de longs pétales blancs qu'elle pouvait et essaya de les draper autour de ses épaules. Cela ne fonctionna pas très bien. D'ailleurs, elle ne voulait pas vraiment porter des manches pour le reste de ses jours – peu importe le temps qu'il lui restait.

Elle les tira par-dessous ses bras et les enroula autour de sa taille. C'était mieux. *Beaucoup* mieux. Elle attrapa une longue écharpe de soie sur l'un des cintres et la passa plusieurs fois autour de sa taille, fixant solidement les pétales sur sa peau. Puis, elle boutonna son short en partie par-dessus l'écharpe. Ce n'était toujours pas douloureux, mais elle se sentait confinée et étouffée.

Malgré tout, c'était mieux que rien. Elle ramassa une blouse légère de style paysan et l'enfila par-dessus le tout. Puis, avec une vive inquiétude, elle se tourna pour s'examiner dans la glace.

Plutôt impressionnant, même si c'était elle qui le disait. Le tissu de la blouse était naturellement bouffant de toute façon, alors il était impossible de s'apercevoir qu'il y avait quelque chose dessous. Même de côté, le renflement était à peine détectable, et si elle brossait ses cheveux par-dessus, personne ne verrait la différence. Un petit problème réglé.

En restaient une centaine de gros.

Ceci était beaucoup plus qu'une étrange manifestation de la puberté. Des sautes d'humeur, de l'acné défigurante, même des menstruations qui s'écoulaient pendant des mois étaient au moins à moitié normales. Mais arborer des pétales de fleur géants poussant sur votre dos à partir d'un bouton de la grosseur d'une balle de softball ? Voilà qui était complètement autre chose.

Mais quoi ? C'était le genre de truc que l'on voyait dans les mauvais films d'horreur. Même si elle finissait par se décider à

le dire à quelqu'un, qui la croirait ? Jamais, même dans ses pires cauchemars, elle n'avait imaginé qu'il lui arriverait quelque chose de semblable.

Ceci allait tout gâcher. Sa vie, son avenir. C'est comme si tout avait été balayé en un instant.

La salle de bain lui parut subitement trop chaude. Trop petite, trop sombre, trop... trop *tout*. Éprouvant une envie pressante de s'éloigner de la maison, Laurel fila à travers la cuisine, attrapa une canette de soda et ouvrit la porte arrière.

— Tu pars en promenade ?

— Ouais, maman, dit-elle sans se retourner.

— Amuse-toi.

Laurel émit un son évasif à voix basse.

Elle marcha à pas lourds le long du sentier vers les bois, n'accordant aucune attention à la verdure couverte de rosée autour d'elle. Il y avait encore des traces de brouillard à l'ouest de l'horizon où il venait de la mer, mais ce qu'on apercevait du ciel était bleu et clair, et le soleil montait avec régularité dans le ciel. En effet, ce serait une superbe journée. *Évidemment*. Elle avait l'impression que dame Nature se moquait d'elle. Sa vie partait à vau-l'eau, pourtant tout autour d'elle était beau, comme pour la blesser.

Elle s'esquiva derrière un gros bosquet d'arbres, hors de vue de la route et de sa maison ; cela ne suffisait pas, par contre. Elle continua son chemin.

Après quelques minutes de plus, elle s'arrêta et écouta pour détecter le bruit d'une personne – ou d'autre chose – autour d'elle. Une fois qu'elle se sentit en sécurité, elle remonta le dos de sa blouse et délia l'écharpe limitante. Un soupir s'échappa de ses lèvres quand les pétales revinrent brusquement à leur position originale derrière elle. C'était comme d'avoir été libéré d'une minuscule boîte exigüe.

Un rayon de soleil brillait à travers une percée dans les arbres au-dessus, faisant apparaître sa silhouette étirée sur l'herbe devant elle. Le contour de son ombre ressemblait à un énorme papillon avec des ailes vaporeuses. Et de la même manière étrange que les ballons jetaient des ombres, le noir contenait une petite teinte de bleu dedans. Elle essaya de faire

bouger les trucs ressemblant à des ailes, mais bien qu'elle les sente – elle sentait chaque centimètre à présent, se gorgeant des rayons du soleil –, elle ne les maîtrisait aucunement. Une chose aussi destructrice pour la vie ne devrait pas être aussi belle.

Elle fixa l'image sur le sol pendant un bon moment, se demandant comment agir. Devait-elle en informer ses parents ? Elle s'était promis de le leur apprendre lundi si la bosse n'avait pas disparu.

Eh bien, elle *avait* disparu.

Laurel tira une des longues bandes par-dessus son épaule et passa ses doigts dessus. Elle était douce. Et ce n'était pas douloureux. *Peut-être qu'elle va seulement disparaître*, pensait-elle avec optimisme. C'était ce que sa mère disait toujours. Avec le temps, la plupart des choses s'évanouissent d'elles-mêmes. Peut-être... peut-être que tout irait bien.

Bien ? *Le mot parut remplir sa tête, se répercutant dans son crâne.* J'ai une fleur gigantesque poussant hors de ma colonne vertébrale. Comment est-ce que c'est censé aller bien !

Pendant que ses émotions s'abattaient partout comme une tornade, ses pensées se centrèrent brusquement sur David. David pourrait sûrement l'aider à trouver un sens à tout cela. Il devait y avoir une explication scientifique. Il possédait un microscope – un très bon, d'après ses dires. Il pourrait examiner un morceau de cette étrange fleur. Et lui apprendre ce que c'était. Et même s'il lui disait qu'il n'en savait rien, elle ne se trouverait pas dans une plus mauvaise posture que maintenant.

Elle enroula de nouveau son écharpe autour de la fleur et se hâta de rentrer à la maison, entrant presque en collision avec son père alors qu'il pénétrait pesamment dans la cuisine.

— Papa ! dit-elle, surprise.

Ses nerfs – déjà sur le point de craquer – se tendirent encore plus.

Il se pencha et déposa un baiser sur le dessus de sa tête.

— Bonjour, ma belle.

Il posa un bras autour de ses épaules, et Laurel inspira nerveusement et espéra qu'il ne pouvait pas détecter les pétales à travers sa blouse.

Mais alors, son père remarquait rarement quoi que ce soit avant sa deuxième tasse de café.

— Pourquoi es-tu levé ? demanda-t-elle, un léger tremblement dans la voix.

Il gémit.

— Je dois aller ouvrir la boutique. Maddie a besoin d'un congé aujourd'hui.

— Bien sûr, répliqua Laurel d'un ton absent, essayant de ne pas voir un mauvais présage dans ce changement à la routine.

Il commença à retirer son bras, puis s'arrêta et renifla l'air près de son épaule. Laurel se figea.

— Tu sens bon. Tu devrais porter ce parfum plus souvent.

Laurel hocha la tête, priant que ses yeux ne sortent pas de leurs orbites, puis elle se dégagea de l'étreinte de son père. Elle se dépêcha de prendre le téléphone sans fil et de se diriger vers l'escalier.

Dans sa chambre, elle fixa l'appareil pendant un long moment avant que ses doigts ne réussissent à composer le numéro de David. Il répondit à la première sonnerie.

— Allô ?

— Hé, dit-elle rapidement en s'obligeant à ne pas raccrocher.

— Laurel. Hé ! Quoi de neuf ?

Les secondes s'étirèrent en silence.

— Laurel ?

— Ouais ?

— C'est bien *toi* qui m'as téléphoné.

Toujours le silence.

— Puis-je venir chez toi ? lâcha-t-elle soudainement.

— Hum, bien sûr. Quand ?

— Tout de suite ?

SIX

QUELQUES MINUTES PLUS TARD, LAUREL AVAIT DE NOUVEAU COINCÉ LA CHAISE SOUS LA POIGNÉE. Elle souleva le devant de sa blouse et tira sur le bout de l'une des longues bandes blanche et bleu pour la libérer de l'écharpe rose. Elle semblait si inoffensive, posée là dans sa main. Elle pouvait presque oublier qu'elle était attachée à son dos. Elle ramassa les ciseaux à ongles de sa mère et examina le bout du pétale. Elle n'avait probablement pas besoin d'un très gros morceau. Elle la regarda encore et choisit une petite courbe à l'extrémité ébouriffée.

Elle rassembla son courage en plaçant les ciseaux en position. Elle voulait fermer les yeux, mais elle craignait de causer davantage de dommage de cette manière. Elle compta mentalement. *Un, deux, trois !... J'avais l'intention de compter jusqu'à cinq.* Après s'être traitée de poule mouillée en silence, elle repositionna les ciseaux. *Un, deux, trois, quatre, cinq !* Elle pressa vers le bas, et les ciseaux coupèrent nettement, faisant tomber un petit bout de blanc sur son édredon. Laurel haleta et sautilla pendant quelques secondes jusqu'à ce que la brûlure s'apaise, puis elle baissa les yeux sur la pointe taillée. Elle ne saignait pas, mais elle suintait un peu de liquide transparent. Laurel l'épongea avec une serviette avant de lisser le bout et de le replacer sous l'écharpe. Puis, elle enveloppa le petit morceau blanc dans un mouchoir et le rangea avec précaution dans sa poche.

Elle descendit les marches en bondissant, essayant de prendre un air aussi nonchalant que possible. Alors qu'elle passait en coup de vent devant sa mère et son père assis à la table, mangeant leur petit déjeuner, elle lança :

— Je vais chez David.

— Attends, dit son père.

Laurel s'arrêta de marcher, mais elle ne se retourna pas.

— Et si tu disais : « Puis-je aller chez David ? »

Laurel pivota avec un sourire forcé sur le visage.

— *Puis-je* aller chez David ?

Ses yeux ne quittèrent même pas le journal alors qu'il portait sa tasse de café à ses lèvres.

— Bien sûr. Amuse-toi.

Laurel obligea ses pieds à avancer à un rythme normal jusqu'à la porte ; mais dès qu'elle se referma derrière elle, elle courut prendre son vélo et partit d'un bon coup de pied. Il n'y avait que quelques pâtés de maisons jusque chez David, et bien vite, Laurel appuyait son engin contre sa porte de garage. Elle se tint debout sur le tapis d'entrée, se concentra sur la porte avant rouge vif et sonna avant de se convaincre de tourner les talons pour filer chez elle à toute allure. Elle retint son souffle en entendant des bruits de pas et la porte s'ouvrit.

C'était la mère de David. Laurel tenta de cacher la surprise sur son visage – après tout c'était samedi, et elle aurait dû s'attendre à la trouver là. Mais c'était seulement la deuxième fois que Laurel la rencontrait. Elle portait un mignon petit débardeur rouge et un jean, et ses longs cheveux presque noirs retombaient librement dans son dos en cascades. C'était la mère la moins maternelle que Laurel n'avait jamais fréquentée. Ce qui était bien.

— Laurel, comme c'est agréable de te voir.

— Salut, répondit Laurel nerveusement, puis elle resta sans bouger.

Par chance, David tourna le coin.

— Hé, dit-il avec un large sourire. Viens ici.

Il fit signe à Laurel de le rejoindre au fond du couloir.

— Laurel a besoin d'un peu d'aide avec son devoir de biologie, expliqua-t-il à sa mère. Nous serons dans ma chambre.

La mère de David leur sourit à tous les deux.

— Avez-vous envie de quelque chose ? Une collation ou autre chose ?

Il secoua la tête.

— Juste un peu de calme. Il s'agit d'un travail plutôt intense.

— Je vais vous laisser seuls, alors.

La porte vert forêt menant à la chambre de David était entrouverte ; avec un grand geste du bras, il entraîna Laurel à l'intérieur. Il se pencha pour sortir son cartable de biologie et, après avoir jeté un coup d'œil dans le couloir pour s'assurer que sa mère ne se trouvait pas autour, il referma la porte.

Laurel la fixa. Elle s'était déjà trouvée dans sa chambre auparavant, mais il n'avait jamais poussé la porte. Elle remarqua pour la première fois que sa poignée n'avait pas de verrou.

— Ta mère n'écouterait pas, genre, à la porte, n'est-ce pas ? s'enquit Laurel, se sentant idiote dès que la question franchit sa bouche.

David s'étrangla de rire.

— Jamais. J'ai mérité beaucoup d'intimité en ne lui demandant pas pourquoi beaucoup de ses rendez-vous amoureux ne partent pas avant le matin. Je reste en dehors des affaires privées de ma mère, elle reste en dehors des miennes.

Laurel rit, sa nervosité diminuant un peu à présent qu'elle était réellement ici.

David la dirigea vers le lit et sortit une chaise pour lui-même.

— Alors ? dit-il après quelques secondes.

C'était le moment ou jamais.

— En fait, j'espérais que tu pourrais examiner quelque chose sous ton microscope pour moi.

La confusion apparut sur le visage de David.

— Mon microscope ?

— Tu as dit que tu en possédais un très bon.

Il reprit rapidement ses esprits.

— Euh, d'accord. Ouais, bien sûr.

Laurel plongea la main dans sa poche et en sortit le mouchoir.

— Pourrais-tu me dire ce que c'est ?

Il prit le mouchoir, l'ouvrit avec précaution et baissa les yeux sur le petit fragment blanc.

— Cela ressemble à un morceau de pétale de fleur.

Laurel se força à ne pas lever les yeux au ciel.

— Pourrais-tu le regarder sous ton microscope ?

— Bien sûr.

Il pivota vers une longue table couverte de différentes pièces d'équipement – Laurel en reconnut quelques-uns à cause du laboratoire de biologie. Très peu. Il souleva la housse d'un microscope noir luisant et attrapa une lame dans une boîte contenant de petits panneaux de verre séparés par du papier de soie.

— Puis-je le couper ? demanda-t-il en la regardant.

Laurel frissonna en se rappelant l'avoir coupé sur elle moins d'une demi-heure plus tôt et hocha la tête.

— Il est tout à toi.

David coupa un minuscule morceau et le déposa sur la lame, ajouta une solution jaune et laissa tomber une autre lame par-dessus. Il sécurisa le tout avec le valet sous l'objectif et joua avec les vis en regardant par le tube oculaire. Les minutes s'écoulèrent lentement pendant qu'il ajustait encore d'autres vis et déplaçait la lame, l'observant sous différents angles. Enfin, il se pencha en arrière.

— Tout ce que je peux dire avec certitude, c'est qu'il s'agit d'un morceau d'une plante et que les cellules sont très actives, ce qui signifie qu'elle grandit. À juger par la couleur, je suppose que c'est une fleur.

— Un morceau d'une plante ? En es-tu certain ?

— Assez certain, répondit-il en regardant de nouveau dans le tube oculaire.

— Cela ne fait pas partie d'un... animal ?

— Nan. Aucune chance.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

Il retourna d'un léger coup quelques lames déjà préparées et étiquetées dans une autre boîte. Il en choisit une avec une tache rosée dessus et recommença le processus de mise au point de l'image de son microscope.

— Viens ici, dit-il, se levant en désignant sa chaise.

Elle prit sa place et s'inclina avec hésitation par-dessus le microscope.

— Il ne te mordra pas, lança-t-il en riant. Penche-toi plus près.

Elle s'exécuta et ouvrit les yeux sur un monde rose parsemé de lignes bordeaux et de points.

— Que suis-je censée voir ?

— Je veux que tu regardes les cellules. Elles ressemblent beaucoup aux images dans notre manuel de bio. Tu vois comme leur forme est ronde ou irrégulière ? Elles ont l'air de grosses gouttes toutes reliées ensemble.

— D'accord.

Il fit glisser le microscope devant lui et il remit la lame jaunie qu'il avait préparée quelques minutes auparavant. Après avoir tourné d'autres vis, il lui refila le microscope.

— À présent, observe celle-ci.

Laurel rabaissa son front vers le tube oculaire, beaucoup plus effrayée par cette lame que par la précédente. Elle espéra que David ne remarquerait pas le tremblement de ses mains.

— Regarde les cellules maintenant. Elles sont toutes plutôt carrées et très uniformes. Les cellules des plantes sont très ordonnées ; pas comme les cellules animales. Et elles ont des membranes épaisses qui sont carrées comme celles que tu vois ici. Cela ne signifie pas qu'on ne voit jamais de cellules animales plutôt carrées, mais elles seraient loin d'être aussi uniformes, et leur membrane serait beaucoup plus mince.

Laurel se redressa très lentement sur sa chaise. Cela était insensé.

Elle avait une vraie plante poussant sur son dos ! Une fleur parasite, une mutante ! Elle était le monstre le plus phénoménal de tous les monstres et si quiconque le découvrait, on la tâterait et on la sonderait pour le reste de ses jours. Sa tête commença à tourner, et elle eut l'impression que tout l'air avait été aspiré hors de la pièce. Sa poitrine se contracta, et elle ne semblait plus capable de prendre des respirations assez profondes.

— Je dois y aller, marmonna-t-elle.

— Attends, lança David en la retenant par le bras. Ne pars pas. Pas quand tu es toute paniquée comme cela.

Il essaya de rencontrer son regard, mais elle refusait de le regarder.

— Je suis vraiment inquiet à ton sujet. Ne peux-tu pas simplement me le dire ?

Elle fixa ses yeux bleus. Ils étaient doux et sérieux. Ce n'est pas qu'elle le croyait incapable de garder un secret ; elle était

certaine du contraire. Elle lui faisait confiance, comprit-elle. Elle devait en parler à quelqu'un. Essayer de se débrouiller seule n'avait pas fonctionné. *Vraiment* pas.

Peut-être pouvait-il comprendre. Qu'avait-elle à perdre ?

Elle hésita.

— Tu ne le diras à *personne* ? Jamais ?

— Jamais.

— *Tu me* le jures ?

Il hocha la tête gravement.

— J'ai besoin de te l'entendre dire, David.

— Je le jure.

— Il n'y a pas de date de péremption sur cette promesse. *Si* je te le dis...

Son accent sur le *si* était indubitable.

— ... tu ne pourras jamais le dire à personne. Jamais. Pas dans dix ans ni vingt ni cinquante...

— Laurel arrête ! Je promets de ne le dire à personne. Sauf si tu me le demandes.

Elle le fixa.

— Ce n'est pas un morceau de fleur, David. C'est un morceau de *moi*.

David la regarda pendant un long moment.

— Que veux-tu dire, un morceau de toi ?

Elle avait dépassé le point de non-retour.

— J'ai eu une protubérance sur le dos. C'est pourquoi j'ai été si bizarre. Je pensais souffrir d'un cancer ou d'une tumeur ou d'autre chose. Mais ce matin, cette... cette fleur s'est épanouie sur mon dos. J'ai une *fleur* qui pousse hors de ma colonne vertébrale.

Elle s'appuya sur le dossier de sa chaise et croisa les bras sur sa poitrine, le défiant de l'accepter à présent.

David la fixait avec la bouche légèrement entrouverte. Il se leva, les mains sur les hanches, les lèvres serrées. Il pivota et alla vers son lit, où il s'assit, les coudes sur les genoux.

— Je vais poser cette question une fois, parce qu'il le faut ; mais je ne la reposerai jamais, parce que je vais croire ta réponse, d'accord ?

Elle hocha la tête.

— Est-ce que c'est une blague ou crois-tu vraiment ce que tu viens de dire ?

Elle se leva d'un bond et se dirigea vers la porte. Cela avait été une erreur de venir à lui. Une *énorme* erreur. Mais avant qu'elle n'ait pu tourner la poignée, David se mit en travers de son chemin, lui bloquant la sortie.

— Attends. J'ai dit que je devais poser la question une fois. Et j'étais sincère. Tu me jures qu'il ne s'agit pas d'une blague, et je te croirai.

Elle plongea attentivement son regard dans ses yeux. Ce qu'elle y vit l'étonna. Ce n'était pas de l'incrédulité, mais de l'incertitude. Il ne voulait tout simplement pas être la victime d'un tour stupide. Elle désirait prouver qu'elle n'agirait pas comme cela – pas avec lui.

— Je vais te montrer, annonça-t-elle, mais elle donnait l'impression de poser une question.

— D'accord.

Son ton était hésitant aussi.

Elle lui tourna le dos et se démena avec le nœud de l'écharpe. Quand elle libéra les énormes pétales, elle repoussa sa blouse vers le haut afin qu'ils puissent lentement s'élever pour reprendre leur position normale.

David haleta, les yeux ronds et la bouche ouverte.

— Mais comment... tu ne peux pas... ils sont... bon sang !

Laurel lui offrit une grimace aux lèvres serrées.

— Ouais.

— Puis-je... puis-je regarder de plus près ?

Laurel hocha la tête et David s'avança d'un pas hésitant.

— Je ne mordrai pas, dit-elle, l'humour absent de son ton.

— Je sais, c'est juste que...

Son visage rougit.

— Laisse tomber.

Il s'approcha tout près derrière elle et caressa les longues surfaces lisses avec les doigts.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

Laurel acquiesça d'un signe de tête.

David examina très doucement la région autour de la base où sa peau se mêlait à de petites feuilles vertes.

— Il n’y a même pas de joint ici. Elles s’insèrent en douceur directement dans ta peau. C’est la chose la plus incroyable que j’aie jamais vue.

Laurel regarda le plancher, ne sachant pas quoi dire.

— Je peux comprendre pourquoi tu as été légèrement étrange cette semaine.

— Tu ne peux pas imaginer, déclara Laurel en s’installant sur son lit, dos à la fenêtre afin que le soleil puisse briller sur ses pétales.

La lumière du soleil était étrangement réconfortante.

David la fixa, ses yeux remplis de questions. Mais il ne dit rien. Il s’assit à l’autre bout de la pièce, de biais avec elle, son regard passant rapidement tour à tour du visage de Laurel aux extrémités des pétales pointant par-dessus ses épaules.

— Est-ce que tu... ?

Mais il s’interrompit.

Une minute plus tard, il se leva et fit quelques pas.

— Peut-elle... ?

De nouveau, il se tut et continua à faire les cent pas.

Laurel se frotta les tempes.

— S’il te plaît, arrête de marcher ; ça me rend folle.

David se laissa immédiatement tomber sur une chaise.

— Désolé.

Il l’observa de nouveau.

— Tu sais que c’est impossible, n’est-ce pas ?

— Fais-moi confiance, j’en suis consciente.

— Je voulais simplement... Je sais, voir c’est croire, mais j’ai l’impression que si je cligne des yeux quelques fois, je vais me réveiller... ou ma vision redeviendra soudainement nette ou je ne sais pas.

— Ça va, dit Laurel, concentrant son attention sur ses mains posées sur ses genoux. J’attends encore de me réveiller moi aussi.

Elle tendit la main par-dessus son épaule, attrapa un long pétale et l’examina pendant quelques secondes avant de le relâcher. Il rebondit immédiatement en place et revint flotter près de son visage.

— Tu ne vas pas les rattacher ? lui demanda David.

— Je me sens mieux quand ils sont libres.

— Tu te *sens* mieux ? Tu les sens ?

Laurel hocha la tête.

— Il dirigea son regard vers ce qui restait du morceau qu'elle avait coupé.

Est-ce que cela t'a fait mal ?

— C'était comme une brûlure assez intense.

— Peux-tu... les bouger ?

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Bien, si tu peux les sentir, elles font peut-être davantage partie de toi que s'il ne s'agissait que d'une... excroissance. Peut-être que ce ne sont pas vraiment des pétales de fleur, c'est peut-être plus genre... bien, des ailes.

Il rit.

— Ça paraît vraiment bizarre, hein ?

Laurel rigola.

— Plus étrange que le fait qu'ils poussent sur mon dos en premier lieu ?

— Tu marques un point.

Il laissa échapper un soupir pendant que ses yeux revenaient lentement se poser sur les pétales scintillant sous le soleil.

— Alors... est-ce que tu dois l'arroser ?

— Je ne sais pas.

Laurel grogna.

— Ce serait chouette, non ? J'aurais une manière facile de la faire mourir.

David marmonna quelque chose à voix basse.

— Quoi ?

Il haussa les épaules.

— Je pense que c'est joli, c'est tout.

Laurel jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir les bords ébouriffés teintés de bleu qui s'ouvrait en éventail de chaque côté d'elle.

— *Tu* crois ?

— Bien sûr. Si tu te rendais à l'école comme cela, je parie que la moitié des filles seraient follement jalouses.

— Et l'autre moitié me fixerait comme si j'étais une abomination de la nature. Non, merci.

— Alors que vas-tu faire ?
 Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que je *peux* faire. Rien, j’imagine.
 Elle rit sans joie.

— Attendre qu’elle maîtrise mon corps et me tue ?
 — Peut-être disparaîtra-t-elle.
 — Bien sûr, c’est ce que je me disais sans cesse à propos de la bosse.

David hésita.

— L’as-tu... dit à tes parents ?
 Laurel fit signe que non.

— Vas-tu les en informer ?
 Elle secoua de nouveau la tête.

— Je pense que tu devrais.
 Laurel ravala péniblement sa salive.

— Je réfléchis à cela depuis que je me suis réveillée.
 Elle se tourna vers lui.

— Si tu étais un parent et que ton enfant t’apprenait qu’elle a une fleur gigantesque poussant sur son dos, que ferais-tu ?
 David s’apprêta à répondre, puis il baissa les yeux au sol.

— Tu ferais la chose responsable. Tu l’amènerais à l’hôpital ; elle serait tâtée et sondée et deviendrait un phénomène médical. C’est ce qui m’arriverait. Je ne veux pas être cette enfant, David.

— Peut-être ta mère pourrait-elle concocter quelque chose qui aiderait, suggéra-t-il sans enthousiasme.

— Nous savons tous les deux que ceci est beaucoup plus grave que tout ce qu’elle pourrait guérir.
 Elle joignit ses doigts devant elle.

— Franchement, si cette chose doit me tuer, j’aimerais mieux qu’elle le fasse en privé. Et si elle disparaît, dit-elle avec un haussement d’épaules en ouvrant les mains devant elle, alors il vaut mieux que personne ne le sache.

— D’accord, acquiesça enfin David. Cependant, je crois que tu devrais y réfléchir de nouveau s’il se produit autre chose.

— *Quoi* d’autre pourrait se produire ? s’enquit Laurel.

— Elle pourrait grossir. Ou se propager.

— Se propager ?
 Elle n’avait pas pensé à cela.

— Ouais, si par exemple les feuilles commençaient à pousser partout sur ton dos ; ou si tu avais de nouvelles fleurs... à d'autres endroits.

Elle resta silencieuse pendant un long moment.

— Je vais y réfléchir.

Il eut un petit rire sec.

— J'imagine que je vois maintenant pourquoi tu ne peux pas venir à la plage aujourd'hui.

— Oh zut. Je suis désolée. J'ai complètement oublié.

— Ça va. Ce n'est que dans deux heures.

Il resta silencieux un moment.

— Je te réinviterais, mais...

Il désigna les pétales, et Laurel hocha la tête d'un air contrit.

— Ça ne fonctionnerait pas très bien.

— Puis-je venir te voir après, par contre ? Simplement pour m'assurer que tu vas bien ?

Des larmes s'accumulèrent dans les yeux de Laurel.

— Penses-tu que j'irai bien ?

David la rejoignit sur le lit et drapa un bras autour de ses épaules.

— Je l'espère.

— Tu n'en sais rien, par contre, non ?

— Non, répondit David avec franchise. Mais je le souhaite très sincèrement.

Elle frotta son visage avec son bras.

— Merci.

— Alors, puis-je venir ?

Elle leva la tête vers lui en souriant et fit signe que oui.

SEPT

LAUREL ÉTAIT ALLONGÉE SUR LE SOFA QUAND LA SONNETTE D'ENTRÉE RETENTIT.

— J'y vais, cria-t-elle.

Elle ouvrit la porte et sourit à David vêtu d'un t-shirt noir et d'un short de bain de planchiste jaune vif.

— Hé, dit-elle en faisant un pas sous le porche et en tirant la porte derrière elle.

— Comment était la fête ?

David haussa les épaules.

— C'aurait été plus amusant si tu avais été là.

Il hésita.

— Comment vas-tu ?

Laurel baissa les yeux au sol.

— Je vais bien. Comme ce matin.

— Est-ce que cela fait mal ou autre chose ?

Elle secoua la tête.

Elle sentit la main de David parcourir son bras.

— Tout ira bien, déclara-t-il doucement.

— Comment est-ce que c'est censé aller bien, David ? J'ai une fleur qui pousse sur mon dos. Ce n'est *pas* une bonne chose.

— Je veux dire, nous trouverons une solution.

Elle sourit tristement.

— Je suis désolée. Tu es venu me voir pour être gentil et je suis juste...

Elle s'interrompit quand des phares brillants éclairèrent subitement son visage. Elle leva une main pour bloquer l'éclat et observa la voiture se garer dans son allée de garage. Un homme grand aux larges épaules en sortit et s'avança vers eux.

— Est-ce la résidence des Sewell ?

Sa voix était basse et râpeuse.

— Ouais, répondit Laurel alors qu'il s'arrêtait sous la lumière du porche.

Laurel plissa les narines involontairement. Son visage ne paraissait pas tout à fait normal. Ses os faciaux façonnaient des traits anguleux et rudes, et son œil gauche s'affaissait. Son long nez donnait l'impression d'avoir été brisé quelques fois sans avoir été remis correctement en place, et même s'il ne souriait pas d'un air méprisant, son visage exprimait constamment la déception. Ses épaules étaient extrêmement larges, et le complet qu'il portait semblait déplacé sur sa silhouette corpulente.

— Tes parents sont-ils à la maison ? s'enquit l'homme.

— Ouais, une seconde.

Elle se tourna lentement.

— Hum, entrez.

— Elle tint la porte ouverte et autant le visiteur que David passèrent à l'intérieur. Pendant qu'ils se trouvaient tous les trois dans le hall d'entrée, l'homme renifla, puis se racla la gorge.

— Vous avez fait un feu de joie aujourd'hui ou quelque chose comme ça ? demanda-t-il en regardant David avec sévérité.

— Ouais, répondit celui-ci. À la plage. J'étais responsable de l'allumer, et disons simplement qu'il y a eu beaucoup de fumée avant le feu.

Il rit pendant une seconde, mais quand l'homme ne sourit même pas, il redevint silencieux.

— Je vais les chercher, déclara Laurel en hâte.

— Je vais t'aider, dit David en la suivant.

Ils entrèrent dans la cuisine où les parents de Laurel prenaient le thé.

— Il y a un type ici pour vous voir, leur annonça Laurel.

— Oh.

Son père posa sa tasse de thé et marqua la page de son livre.

— Excusez-moi.

Laurel s'attarda dans le cadre de la porte, observant son père. La main de David était posée dans le creux de son dos, et elle espérait qu'il ne la retirerait pas. Elle n'avait pas précisément peur, mais elle n'arrivait pas à se débarrasser d'un sentiment envahissant que la situation n'était pas tout à fait normale.

— Sarah, appela son père. Jeremiah Barnes est ici.

La maman de Laurel déposa sa tasse de thé en la faisant claquer bruyamment et dépassa David et Laurel en hâte pour le rejoindre.

— Qui est Jeremiah Barnes ? s'enquit David dans un murmure.

— Un agent immobilier, répondit Laurel.

Elle regarda autour d'elle.

— Viens ici, dit-elle en attrapant la main de David.

Elle le tira vers l'escalier, au dos du sofa où monsieur Barnes prenait place. Elle monta quelques marches sur la pointe des pieds, juste assez pour rester hors de vue. Elle lâcha la main de David, mais alors qu'ils étaient assis, il posa son bras sur la marche derrière elle. Elle s'inclina légèrement vers l'arrière, prenant plaisir à le sentir près d'elle. Cela chassait un peu le malaise grandissant depuis que monsieur Barnes était arrivé en voiture.

— J'espère que cela ne vous dérange pas que je me présente à l'impromptu, dit Barnes.

— Pas du tout, répondit la mère de Laurel. Puis-je vous offrir une tasse de café ? Du thé ? De l'eau ?

— Ça va, merci, dit Barnes.

Au son de sa voix profonde, tout le corps de Laurel se tendit.

— J'avais quelques questions à propos de l'origine de la propriété avant de soumettre notre offre officielle, déclara Barnes. Je comprends qu'il s'agit d'une terre familiale. Depuis combien de temps est-elle dans votre famille ?

— Depuis la ruée vers l'or, répondit la mère de Laurel. Un ancêtre de mon arrière-grand-père a revendiqué la terre et construit la première maison de bois dessus. Il n'a jamais trouvé d'or, par contre. Depuis, ma famille a toujours vécu là à un moment ou à un autre.

— Personne n'a jamais tenté de la vendre ?

Elle secoua la tête.

— Non, juste moi. J'imagine que ma mère se retourne dans sa tombe, mais...

Elle haussa les épaules.

— Même si nous détestons la voir partir, il y a des choses plus importantes.

— En effet. Y a-t-il quelque chose... d'inhabituel à propos de la propriété ?

Les parents de Laurel se regardèrent et secouèrent la tête.

— Je ne crois pas, répondit son père.

Barnes hocha la tête.

— Avez-vous déjà eu des ennuis avec des intrus ? Des étrangers essayant de squatter là ? Des trucs semblables ?

— Pas vraiment, dit le père de Laurel. Il y a occasionnellement des gens traversant le terrain en se promenant, et nous en voyons d'autres par-ci par-là. Mais il est vrai que nous sommes aux limites du parc national Redwood, nous n'avons pas de clôture et nous n'affichons pas d'avis pour prévenir qu'il s'agit d'une résidence privée. Je suis certain que si vous le faisiez, vous n'auriez aucun problème.

— Je n'ai pas pu découvrir qu'elle était votre prix de vente.

Barnes laissa planer dans l'air la question non formulée.

Le père de Laurel s'éclaircit la gorge.

— Ça a été difficile d'obtenir une bonne évaluation de la propriété. Nous avons engagé deux évaluateurs, et les deux ont réussi à perdre notre dossier. Cela s'est avéré très frustrant. Nous préférierions que vous annonciez votre prix et nous discuterons à partir de là.

— Compréhensible.

Barnes se leva.

— J'espère vous présenter mon offre écrite d'ici une semaine.

Il serra la main des parents de Laurel, puis il partit.

Laurel retint son souffle jusqu'à ce qu'elle entende la voiture s'animer en rugissant et reculer hors de l'allée. Le bras de David se desserra autour d'elle, et Laurel descendit l'escalier.

— Enfin, Sarah, déclara son père avec joie. Il s'est presque écoulé six mois depuis la première fois où il m'a approché. Je commençais à croire que je me m'étais excité pour rien.

— Cela faciliterait tellement les choses, acquiesça la mère de Laurel. Ce n'est pas encore une affaire conclue, par contre.

— Je sais, mais ça y est presque.

— Nous avons été près de conclure auparavant. L'été dernier, il y avait eu cette femme qui était très enthousiasmée par la maison.

— Ouais, très enthousiaste, contesta son père. Quand nous l'avons appelée pour avoir des nouvelles, elle a déclaré, et je cite : « Quelle maison ? » Elle l'avait complètement oubliée.

— Tu as raison, dit sa mère. J'imagine qu'elle n'était pas si impressionnée.

— Vous ne songez pas sérieusement à lui vendre notre propriété ? demanda Laurel avec véhémence.

Ses parents tournèrent des yeux inquisiteurs vers elle.

— Laurel, s'enquit sa mère. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, allez. Il était totalement horrifant.

Sa mère soupira.

— On ne refuse pas une offre pouvant changer sa vie parce qu'elle provient d'une personne qui n'est pas très charismatique.

— Je ne l'ai pas aimé. Il m'a fait peur.

— Fait peur ? s'enquit son père. Qu'avait-il d'effrayant ?

— Je ne sais pas, répondit Laurel, se sentant un peu intimidée à présent que monsieur Barnes était parti. Il... il avait l'air étrange.

Son père rit.

— Ouais. Probablement un joueur de football qui a pris un coup de trop. Toutefois, tu ne peux pas fonder ton opinion sur l'apparence des gens. Rappelle-toi l'habit et le moine ?

— Ouais, j'imagine, s'adoucit Laurel, mais elle n'était pas convaincue.

Il y avait quelque chose de bizarre à son propos, quelque chose d'étrange dans ses yeux. Et elle n'aimait pas cela.

Enfin, David s'éclaircit la gorge.

— Je dois retourner chez moi, déclara-t-il. Je ne suis arrêté que pour une minute.

— Je te raccompagne à la porte, dit Laurel rapidement en lui montrant la voie.

Laurel ne prit qu'une seconde pour vérifier que l'allée de garage était vide avant de franchir le porche.

— T'a-t-il paru étrange, à toi ? demanda Laurel à David dès que la porte fut fermée.

— Ce type, Barnes ?

Il attendit un long moment, puis haussa les épaules.

— Pas vraiment, admit-il. Il avait l'air plutôt bizarre, mais je pense que c'est surtout son nez. Il ressemble à celui d'Owen Wilson. Il se l'est sûrement fait écraser en jouant au football, comme ton père l'a dit.

Laurel soupira.

— Peut-être que c'est juste moi. Je suis probablement trop sensible à cause de...

Elle désigna son dos.

— Tu sais.

— Ouais, c'est de cela que je voulais te parler.

David enfonça ses mains dans ses poches, puis les retira et croisa ses bras sur son torse. Après quelques secondes, il changea d'avis et remis ses mains dans ses poches.

— Je dois te dire, Laurel, que c'est la chose la plus inusitée que je n'ai jamais entendue. Je ne peux pas prétendre le contraire.

Laurel hocha la tête.

— Je sais. Je suis tout un phénomène.

— Non, tu ne l'es pas. Bien... tu sais, un peu. Mais ce n'est pas toi, ajouta-t-il en hâte. C'est simplement que tu as cette chose étrange. Et je... Je vais faire ce que je peux pour t'aider. D'accord ?

— Vraiment ? murmura Laurel.

David hocha la tête.

— Promis.

Des larmes de gratitude menacèrent, mais Laurel les refoula.

— Merci.

— J'accompagne ma mère à l'église demain, puis nous allons manger à Eurêka avec mes grands-parents ; mais, je serai de retour le soir et je te téléphonerai.

— Formidable. Et amuse-toi.

— Je vais essayer.

Il hésita une minute et parut prêt à pivoter et à partir. Puis, à la dernière seconde, il s'avança et l'étreignit.

Surprise, Laurel le serra à son tour dans ses bras.

Elle observa le vélo de David disparaître dans le crépuscule morne et resta debout à le chercher longtemps après qu'il fut hors de sa vue. Elle était tellement effrayée quand elle s'était

rendue chez lui ce matin. Elle savait toutefois à présent qu'il était la bonne personne à qui se confier. Elle sourit, puis elle se tourna pour rentrer.

Le lundi était la première journée où Laurel devait aller à l'école avec l'énorme fleur sur son dos. Elle songea à feindre la maladie, mais qui pouvait dire combien de temps la fleur durerait ? *Toujours, peut-être*, pensa-t-elle en frissonnant. Elle ne pouvait pas faire semblant d'être malade tous les jours. Elle rencontra David dans l'atrium de l'entrée avant l'école, et il lui assura plusieurs fois qu'il était incapable de distinguer quelque chose sous son chandail. Elle prit une profonde respiration et se dirigea vers son premier cours.

À la pause du midi, Laurel s'assit et observa David. Les nuages s'écartèrent juste quelques instants et libérèrent un vif rayon de soleil, et Laurel remarqua la façon dont il brillait sur lui – il se reflétait sur les mèches subtiles dans ses cheveux blond roux et s'accrochait sur le bout de ses cils. Elle n'avait pas beaucoup songé au fait qu'il était séduisant, mais depuis quelques jours, elle s'était surprise à le détailler de plus en plus et au cours du déjeuner ; il s'était déjà tourné vers elle deux fois et l'avait prise sur le fait. Il commençait à lui donner des papillons dans le ventre, comme elle l'avait lu dans les livres.

Quand personne ne regardait, Laurel levait sa propre main devant le soleil. Elle ne semblait pas tout à fait pareille. La main de David avait complètement bloqué la lumière et celle-ci frayait un chemin discret de chaque côté. Sa main à elle avait l'air d'arrêter seulement une partie du soleil et la lumière paraissait briller comme si elle avait trouvé une façon de traverser sa peau. Elle enfonça sa main dans sa poche. Elle devenait paranoïaque maintenant.

Les pétales autour de sa taille étaient plutôt inconfortables, et elle avait très envie de les libérer – particulièrement sous la lumière vive du soleil, car elle savait qu'elle serait rare dans les mois à venir. Sauf qu'il s'agissait d'un désagrément qu'elle pouvait – et allait – gérer. Elle espéra que le soleil réapparaîtrait plus tard dans l'après-midi quand elle s'éclipserait discrètement pour se promener.

Chelsea était malade à la maison, alors David marcha seul avec Laurel vers son cours d'anglais.

— Hé, David ? demanda-t-elle.

— Ouais ?

— Tu veux effectuer un petit voyage avec moi cet après-midi ? Avec moi et mes parents, ajouta-t-elle.

Le visage de David s'affaissa.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi pas ?

— Je vais passer mon permis de conduire dans quelques semaines, et maman a décidé que je dois travailler pour payer l'essence et la prime d'assurance. Elle m'a obtenu un emploi à la pharmacie, et je commence aujourd'hui.

— Oh. Tu ne me l'avais pas dit.

— Je ne l'ai su qu'hier. D'ailleurs...

Il se pencha près d'elle.

— Tes problèmes sont un peu plus gros que les miens en ce moment.

— Eh bien, bonne chance, dit Laurel.

David soupira.

— Ouais, rien de tel qu'un peu de despotisme pour que vos collègues vous apprécient.

Il eut un rire bref.

— Où vas-tu ?

— À mon ancienne maison. Ma mère ne parle de rien d'autre que de la vente depuis deux jours. Elle est excitée, mais elle a des doutes aussi.

— Pourquoi ? Je pensais qu'ils voulaient vraiment vendre.

— Je le croyais aussi. Mais maman est triste aussi. C'est là qu'elle a grandi. Et sa mère avant elle. Et ainsi de suite. Tu vois ?

— Je trouve cela génial. J'aimerais que vous ne soyez pas obligés de vous en séparer.

— Moi aussi, acquiesça Laurel. Non que ce ne soit pas formidable ici, s'empressa-t-elle d'ajouter. Je suis contente que nous ayons déménagé. Mais j'aime assez l'idée de pouvoir y retourner pour une visite.

— Y êtes-vous allés depuis ton déménagement ?

— Non. Nous avons été tellement occupés à préparer la boutique et à emménager et tout ; nous n'en avons pas eu le temps. Alors, maman veut aller faire un tour pour s'assurer qu'elle désire vraiment vendre, et nous en profiterons pour racler les feuilles. Et laver les fenêtres. Et papa voudra sûrement égaliser les haies.

Elle sourit d'une fausse joie.

— Ce sera amusant, amusant, amusant, déclara-t-elle avec sarcasme.

David hocha la tête, puis la regarda plus sérieusement.

— J'aimerais pouvoir y aller, insista-t-il. Vraiment.

Laurel baissa le regard ; les yeux de David étaient tellement intenses.

— Une autre fois, dit-elle sincèrement, essayant de ne pas paraître trop déçue.

Je l'espère.

HUIT

Les cheveux de Laurel étaient en bataille quand ils arrivèrent. Cela lui demanderait des heures pour les broser plus tard, mais la promenade de quarante-cinq minutes dans la vieille décapotable, le vent lui fouettant le visage, en valait la peine. Ils s'engagèrent dans la longue allée de garage, et Laurel retint son souffle alors que la route contournait un groupe d'arbres et que la maison se révélait à leurs yeux.

L'apparition de la vénérable maison fut accompagnée d'une vague de nostalgie que Laurel n'avait pas prévue. La maison de bois était petite mais coquette, nichée dans un grand cercle de pelouse épaisse et verte entouré d'une clôture branlante. La vieille demeure avait souvent manqué à Laurel depuis son déménagement, mais jamais aussi intensément que ce moment où elle avait surgi sous son regard pour la première fois depuis quatre mois. Elle avait vécu douze ans dans cette maison et sur cette terre. Elle connaissait tous les sentiers tortueux à travers la vaste forêt derrière la résidence et elle avait passé des heures à s'y aventurer. Elle ne souhaitait pas précisément revenir habiter ici, mais elle ne voulait pas devoir s'en départir.

Ses parents commencèrent à décharger les râdeaux, les sceaux et les produits de nettoyage. Laurel prit sa guitare sur le siège arrière, et sa mère rit.

— J'adore te voir gratter cette vieille chose.

— Pourquoi ?

— Cela me rappelle quand j'en jouais à Berkeley, simplement.

Elle lança un grand sourire au père de Laurel.

— Quand nous nous sommes rencontrés la première fois. Nous étions de tels hippies à cette époque.

Laurel regarda la longue tresse de sa mère et les sandales Birkenstock de son père et se tordit de rire.

— Vous êtes des hippies *aujourd'hui*.

— Nan, ce n'est rien ça. Nous étions *vraiment* des hippies à cette époque.

Sa mère glissa une main dans celle de son père, entremêlant leurs doigts.

— J'avais l'habitude d'amener cette guitare dans les manifestations. Je jouais *We Shall not be Moved* terriblement faux, et tout le monde s'égosillait avec moi. Tu te souviens de cela ?

Son père sourit et secoua la tête.

— Le bon vieux temps, dit-il d'un ton sarcastique.

— Ah, c'était amusant.

— Si tu le dis, fléchit son père en se penchant pour lui donner un baiser.

— Est-ce que cela vous dérange si je vais me promener un peu ? leur demanda Laurel en faisant glisser sa guitare en bandoulière dans son dos. Je reviendrai vous aider un peu plus tard.

— Bien sûr, répondit sa mère en fouillant dans le coffre de la voiture.

— À plus, lança Laurel en marchant déjà vers l'arrière de la maison.

La forêt était remplie d'arbres aux feuilles larges et de pins qui jetaient de l'ombre sur la végétation vert pâle tapissant le sol. La plupart des troncs étaient recouverts de mousse vert foncé qui cachait l'écorce rugueuse. Partout où le regard se posait, c'était vert. Il avait plu légèrement ce matin-là et le soleil était sorti, transformant les millions de gouttelettes d'eau en orbes scintillants qui faisaient briller chaque surface comme des plaques d'émeraude. Des sentiers tournaient dans l'obscurité entre les arbres, et Laurel s'engagea lentement dans l'un d'eux.

Il était facile d'imaginer qu'elle marchait à travers une terre sanctifiée – les ruines d'une grande cathédrale d'une ère précédant la mémoire. Elle sourit quand elle vit une branche revêtue de mousse illuminée par un mince rayon de soleil, et elle frotta sa main dessus de sorte que les gouttes d'eau scintillantes s'égouttèrent de ses doigts et accrochèrent la lumière en tombant au sol.

Quand elle fut hors de vue de ses parents depuis plusieurs minutes, Laurel fit glisser la guitare vers l'avant et détacha l'écharpe. Avec un soupir de soulagement, elle leva un peu son chandail pour laisser les pétales de fleur se déployer librement. Après avoir été attachés pendant presque toute la journée, ils mouraient d'envie d'être libérés. Les pétales s'étirèrent lentement comme s'il s'agissait de muscles douloureux et ankylosés pendant que Laurel poursuivait sa route sur l'étroit sentier couvert de feuilles. Elle entendit le glouglou distant d'un gros ruisseau et se fraya un chemin dans sa direction à travers la végétation, le découvrant en quelques minutes et s'installant sur une roche au bord. Elle enleva ses tongs d'un coup de pied et laissa ses orteils pendre dans l'eau froide.

Depuis toujours, elle adorait le ruisseau. L'eau était tellement limpide dans le flot immobile que l'on pouvait voir le fond et observer les poissons aller et venir. Là où elle s'écrasait sur des roches en formant de petites chutes d'eau, elle bouillonnait et modelait une écume blanche parfaite qui ressemblait à des bulles de savon épaisses et légères. Toute la scène était digne d'une carte postale.

Laurel commença à gratter les accords de sa chanson préférée de Sarah McLachlan. Elle fredonnait doucement au rythme de la musique alors que l'odeur de la fleur l'enveloppait.

Après le premier couplet, un bruissement à sa gauche la poussa brusquement à redresser la tête. Elle écouta attentivement et pensa entendre de doux murmures.

— Maman ? appela-t-elle en hésitant. Papa ?

Elle appuya la guitare contre un arbre et s'attaqua au nœud dans l'écharpe qu'elle avait nouée autour de son poignet. Elle ferait mieux de dissimuler les pétales avant que ses parents ne la voient.

La longue bande de soie refusa de se dénouer de sur son poignet, et elle perçut un autre bruissement, plus fort que le premier. Ses yeux se braquèrent droit sur l'endroit d'où provenait le son, juste au-dessus de son épaule gauche.

— Allô ?

Avec précaution, Laurel plia les doux pétales vers le bas et les enroula autour de sa taille. Elle était sur le point de les attacher

avec l'écharpe quand une silhouette masculine trébucha en sortant de derrière un arbre comme si elle avait été poussée. Le garçon lança un regard noir à l'arbre une toute petite seconde avant de tourner son visage vers Laurel. Son agitation s'évanouit et une chaleur inattendue envahit ses yeux.

— Salut, dit-il en souriant.

Laurel haleta et tenta de reculer, mais elle se prit le talon dans une racine et tomba, lâchant les pétales pour se retenir.

Il était trop tard pour cacher quoi que ce soit : ils bondirent à l'air libre.

— Non, ne fais pas... Oh, mon doux. Je suis désolé. Puis-je t'aider ? lui demanda l'étranger.

Laurel leva la tête et vit des yeux vert foncé presque trop éclatants pour être réels. Le visage d'un jeune homme la scrutait alors qu'elle était allongée de tout son long sur le sol.

Il tendit la main.

— Je suis vraiment désolé. Nous... J'ai fait du bruit. J'ai cru que tu m'avais entendu.

Il sourit d'un air penaud.

— J'imagine que j'avais tort.

Son visage ressemblait à une peinture classique – des pommettes nettement définies sous une peau douce et bronzée qui aurait paru plus à sa place sur une plage de Los Angeles que dans cette fraîche forêt tapissée de mousse. Ses cheveux étaient épais et noirs, assortis aux sourcils et aux cils encadrant ses yeux inquiets. Ses cheveux étaient plutôt longs et humides, comme si le garçon n'était pas rentré à l'intérieur quand il avait plu, et que d'une façon ou d'une autre, il avait réussi à teindre seulement leurs racines de la même couleur vert vif que ses yeux. Il avait un sourire doux et gentil qui poussa Laurel à retenir son souffle. Elle mit quelques secondes à retrouver sa voix.

— Qui es-tu ?

Il marqua une pause et l'observa d'un regard étrange et stoïque.

— Eh bien ? le pressa Laurel.

— Tu ne me connais pas, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

Elle fut lente à répondre. Elle avait *l'impression* de le connaître. Il y avait un souvenir, juste sous la surface de son esprit, mais plus elle tentait de s'en emparer, plus il lui échappait.

— Le devrais-je ?

Sa voix était prudente.

Le regard inquisiteur disparut aussi vite qu'il était venu.

L'étranger rit doucement – presque tristement –, et sa voix résonna sur les arbres, ressemblant davantage à celle d'un oiseau que d'un humain.

— Je suis Tamani, déclara-t-il, tendant toujours la main pour l'aider à se relever. Tu peux m'appeler Tam, si tu veux.

Soudainement consciente de se trouver encore allongée sur le sol humide où elle était tombée, Laurel sentit la rougeur de l'embarras l'envahir. Elle ignora sa main et se poussa sur ses pieds, oubliant de retenir ses pétales. Avec une brusque inspiration, elle tira vivement son chandail vers le bas, grimaçant quand la fleur s'écrasa contre sa peau.

— Ne t'inquiète pas, déclara-t-il. Je vais garder mes distances avec ta fleur.

Il sourit largement, et elle sentit qu'elle passait à côté d'une blague pour initiée.

— Je sais dans quels pétales je peux m'emmêler et ceux de qui je dois éviter.

Il respira profondément.

— Hummmm. Et aussi fabuleuse que soit ton odeur, je sais que tes pétales me sont interdits.

Il arquait un sourcil.

— Du moins pour le moment.

Il leva une main vers son visage, et Laurel fut incapable de bouger. Il enleva doucement quelques feuilles dans ses cheveux et parcourut rapidement sa silhouette du regard.

— Tu sembles intacte. Pas de pétales ni de tiges brisés.

— De quoi parles-tu ? s'enquit-elle en essayant de dissimuler les pétales pointant au bas de son chandail.

— C'est un peu tard pour cela, ne crois-tu pas ?

Elle le fusilla du regard.

— Que fabriques-tu ici ?

— Je vis ici.

— Tu ne vis pas ici, dit-elle, confuse. C'est *ma* terre.

— Vraiment ?

Elle était encore tout énervée à présent.

— Enfin, c'est la terre de mes parents.

Elle serrait le bas de son chandail.

— Et tu... tu n'es pas le bienvenu ici.

Comment ses yeux étaient-ils devenus aussi intensément, incroyablement verts ? *Des lentilles*, se dit-elle fermement.

— Ah non ?

Les yeux de Laurel s'arrondirent quand il avança un pas plus près. Son visage était si confiant, son sourire tellement contagieux, qu'elle fut incapable de s'éloigner de lui. Elle était convaincue de n'avoir jamais rencontré quelqu'un de tel auparavant dans sa vie, mais un sentiment de familiarité la prit d'assaut.

— *Qui* es-tu ? répéta Laurel.

— Je te l'ai dit ; je suis Tamani.

Elle secoua la tête.

— Qui es-tu réellement ?

Tamani posa un doigt sur les lèvres de Laurel.

— Chut, tout cela en temps voulu. Viens avec moi.

Il lui prit la main et elle ne la retira pas pendant qu'il la guidait plus profondément en forêt. Son autre main oublia petit à petit ce qu'elle faisait et finit par lâcher le chandail.

Les pétales s'élevèrent lentement jusqu'à ce qu'ils soient complètement déployés derrière elle dans toute leur splendeur. Tamani regarda en arrière.

— Là, tu te sens mieux comme cela, n'est-ce pas ?

Laurel ne put qu'acquiescer d'un hochement de tête. Son esprit semblait embrumé, et bien que quelque part dans son cerveau elle sache qu'elle devrait être ennuyée par tout ceci, étrangement, cela ne paraissait pas important. Tout ce qui importait, c'était de suivre ce gars au sourire séduisant.

Il l'amena dans une petite clairière où les feuilles se séparaient au-dessus de leurs têtes, permettant à un cercle de lumière du soleil de s'infiltrer à travers les branches jusque sur la parcelle de gazon parsemée de taches de mousse verte

spongieuse. Tamani se vautra sur l'herbe et lui fit signe de s'asseoir en face de lui.

Envoûtée, Laurel se contenta de le fixer. Ses cheveux noir et vert pendaient en longues mèches qui lui tombaient sur le front, s'arrêtant à ses yeux. Il portait une chemise blanche flottante qui avait l'air faite maison, comme son pantalon large brun ajusté juste sous le genou. Ils étaient résolument démodés, mais Tamani leur donnait une allure aussi tendance qu'il l'était lui-même. Ses pieds étaient nus, mais même les aiguilles de pin pointues et les brindilles brisées sur le sentier n'avaient pas paru le déranger. Il la dépassait d'environ quinze centimètres et il se déplaçait avec une grâce féline qu'elle n'avait jamais vue chez un autre garçon.

Laurel s'assit sur son perchoir en croisant les jambes et elle le regarda, l'air d'attendre quelque chose. L'étrange envie de le suivre s'évanouissait lentement et cédait la place à la confusion.

— Tu nous as fait toute une peur, en t'enfuyant comme cela.

Sa voix avec une légère inflexion – pas tout à fait britannique ni totalement irlandaise.

— Comme quoi ? demanda Laurel en tentant de s'éclaircir les idées.

— Ici un jour, partie le lendemain. Où étais-tu ? Je commençais à paniquer.

— Paniquer ?

Elle était trop déroutée pour discuter ou exiger plus d'information.

— As-tu parlé à quelqu'un à ce propos ? s'enquit-il en pointant par-dessus l'épaule de la jeune fille.

Elle secoua la tête.

— Non, oh oui. Je l'ai dit à mon ami David.

Le visage de Tamani afficha instantanément une expression impassible.

— Juste un ami ?

L'intelligence de Laurel commença lentement à reprendre ses droits sur son esprit.

— Oui... non... Je ne crois pas que cela te regarde.

Mais elle le dit à voix basse.

De petites rides apparurent au coin des yeux de Tamani et pendant juste un moment, Laurel crut y déceler la peur. Puis, il se pencha en arrière et son doux sourire réapparut ; elle avait dû l'imaginer.

— Peut-être pas.

Il tripota un brin d'herbe.

— Mais tes parents ne sont pas au courant ?

Laurel commença à secouer la tête, mais l'absurdité de la situation réussit finalement à l'atteindre.

— Non... oui... peut-être. Je ne devrais pas être ici, dit-elle sèchement en se levant. Ne me suis pas.

— Attends, dit Tamani, la panique dans sa voix.

Elle dépassa à grands pas une branche basse.

— Va-t'en !

— J'ai des réponses ! cria Tamani.

Laurel s'arrêta et regarda en arrière. Tamani s'était levé sur un genou, son expression la suppliait de rester.

— J'ai des réponses à toutes tes questions. À propos de la fleur et... de tout le reste.

Elle pivota lentement, hésitant à lui accorder sa confiance.

— Je vais te dire tout ce que tu veux savoir, affirma-t-il d'une voix moins forte à présent.

Laurel avança de deux pas et Tamani se détendit immédiatement.

— Reste là, lança Laurel en pointant l'extrémité de la clairière. Et moi, je vais m'asseoir ici. Je ne veux pas que tu me touches une autre fois.

Tamani soupira.

— D'accord.

Elle se réinstalla sur l'herbe, mais elle demeura tendue et sur ses gardes, prête à s'enfuir.

— Bon. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une fleur.

— Disparaîtra-t-elle ?

— C'est mon tour maintenant ; où es-tu allée ?

— À Crescent City. Disparaîtra-t-elle ? demanda-t-elle de nouveau, sa voix plus sèche.

— Malheureusement, oui.

Il soupira tristement.

— Et c'est bien dommage !

— Tu es certain qu'elle s'en ira ?

L'hésitation de Laurel s'évanouit alors qu'elle s'accrochait à la bonne nouvelle qu'il offrait.

— Bien sûr. Tu refleuriras l'an prochain, mais comme toutes les fleurs, la tienne ne durera pas toujours.

— Comment le sais-tu ?

— Mon tour encore une fois. À quelle distance se trouve Crescent City ?

Elle haussa les épaules.

— Soixante-cinq, soixante-dix kilomètres. Quelque chose comme cela.

— Dans quelle direction ?

— Nan, mon tour. Comment sais-tu à propos de cette chose ?

— Je suis exactement comme toi. Nous sommes du même genre.

— Alors, où se trouve la tienne ?

Tamani rit.

— *Je* ne fleuris pas.

— Tu as dit que tu étais du même genre que moi. Si c'est vrai, tu devrais en avoir une aussi.

Tamani s'appuya sur un coude.

— Je suis aussi un gars, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Laurel sentit sa respiration s'accélérer. Elle était *très* consciente qu'il était un garçon.

— Dans quelle direction ? répéta-t-il.

— Nord. Ne possèdes-tu pas de carte géographique ?

Il sourit largement.

— Est-ce que c'est ta question ?

— Non ! dit Laurel, puis elle lança un regard furieux à Tamani quand il rit.

Elle éprouvait une envie irrépressible de poser sa prochaine question, mais elle craignait la réponse. Enfin, elle ravala et demanda doucement :

— Est-ce que je me transforme en fleur ?

Un sourire amusé chatouillait le coin des lèvres de Tamani, mais il ne rit pas.

— Non, répondit-il gentiment.

Laurel sentit que tout son corps se détendait, soulagé.

— Tu as *toujours* été une fleur.

— Pardon ? dit-elle. Que veux-tu dire exactement ?

— Tu es une plante. Tu n'es pas humaine, tu ne l'as jamais été. La floraison ne constitue que la manifestation la plus évidente, expliqua Tamani, plus calme que Laurel lui en accordait le droit.

— Une plante ? lança-t-elle sans prendre la peine de dissimuler l'incrédulité dans sa voix.

— Oui. Pas n'importe quel type de plante, bien sûr. La forme la plus évoluée de la nature dans le monde entier.

Il se pencha en avant, ses yeux verts étincelants.

— Laurel, tu es une fée.

La mâchoire de Laurel se serra quand elle comprit à quel point elle avait été stupide. Roulée par un visage séduisant, abusée en le laissant la mener loin dans la forêt ; elle avait même cru à moitié ses prétentions extravagantes. Elle se leva, son regard lançant des éclairs de colère.

— Attends, dit Tamani en plongeant en avant pour attraper son poignet. Ne pars pas tout de suite. Je dois savoir ce que tes parents vont faire de cette terre.

Laurel retira brusquement son poignet.

— Je veux partir, siffla-t-elle. Si je te revois une autre fois, je *préviendrai* les policiers.

Elle se tourna et s'enfuit en courant, tirant sur son chandail pour l'abaisser sur ses pétales.

Il cria dans son dos :

— Laurel, je dois savoir. Laurel !

Elle se força à accélérer. Rien ne semblait plus important que de mettre autant de distance que possible entre elle et Tamani, cette étrange personne qui suscitait tant d'émotions bouleversantes en elle.

Quand elle atteignit la clairière où elle était avant de suivre Tamani, Laurel s'arrêta quelques instants pour enrouler ses pétales autour de sa taille et les attacher avec l'écharpe. Elle

ramassa sa guitare et passa la bandoulière sur son dos. Pendant qu'elle s'activait, sa main croisa un rayon de soleil. Elle marqua une pause et tendit la main encore une fois. Son poignet brillait en raison de minuscules amas de poudre scintillante. *Formidable. Il a laissé un genre de résidu sur moi. C'est un tour stupide.*

Quand elle fut en vue de la maison en rondins, elle s'arrêta, sa poitrine se soulevant avec effort. Elle regarda de nouveau son poignet, et la fureur bouillonna en elle pendant qu'elle frottait la poudre brillante jusqu'à ce que toute trace soit disparue.

NEUF

LE LENDEMAIN, LAUREL SE SENTAIT COMME UN ZOMBIE. Elle refusait de croire tout ce que Tamani lui avait dit. Cependant, elle ne pouvait pas s'empêcher d'y penser et de se poser des questions. Était-ce possible ? Puis, elle était furieuse contre elle-même de se montrer si ridicule, et tout le cycle recommençait.

David tenta de la rattraper plusieurs fois dans le couloir, mais elle réussissait à s'esquiver dans ses classes avant qu'il ne l'atteigne.

Elle ne put toutefois pas l'éviter en biologie.

Il se hâta de prendre possession de sa place habituelle à côté d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce qu'elle se propage ? s'enquit-il dans un murmure avant qu'elle ne puisse se détourner.

Elle secoua la tête, et ses cheveux tombèrent autour de son visage comme un mur entre eux.

David rapprocha rapidement sa chaise plus près d'elle pendant que le reste des élèves s'installait bruyamment.

— Laurel, tu dois me parler. Tu vas te rendre folle à tout garder en toi comme cela.

— Je ne peux pas...

Sa voix s'étrangla alors que les larmes lui montaient aux yeux.

— Je ne peux pas parler maintenant.

David hocha la tête.

— Pouvons-nous discuter après l'école ? murmura-t-il alors que monsieur James amorçait son cours.

Laurel fit signe que oui et tenta d'essuyer discrètement ses larmes sans attirer l'attention.

David lui tapota le genou sous le bureau, puis commença à griffonner dans son cahier. Laurel aurait aimé qu'il prenne davantage de notes afin qu'elle puisse les copier plus tard.

La journée traîna en longueur pendant que Laurel ressassait les événements dans sa tête, s'admonestant pour avoir promis à David de tout lui raconter, pour ensuite se sentir soulagée d'avoir quelqu'un à qui se confier. Elle ne savait pas trop comment elle allait commencer son récit. Comment une personne peut-elle sortir subitement : « Oh, en passant, il se peut que je sois une créature mythologique ? »

— Je ne le suis pas, murmura Laurel pour elle-même. C'est stupide.

Elle n'arrivait cependant pas tout à fait à se convaincre.

Après l'école, elle et David marchèrent en direction de la maison de ce dernier. David semblait comprendre d'instinct qu'elle ne se sentait pas encore prête à parler, alors ils avancèrent en silence.

Il se montra particulièrement précautionneux en l'aidant à grimper par-dessus la clôture arrière, sa main évitant soigneusement le dos de Laurel. Il retint ses bras quand elle sauta, et une fois qu'elle atterrit au sol et retrouva son équilibre, il ne retira pas ses mains.

Laurel ressentit une forte envie de se recroqueviller contre son torse et d'oublier toutes ces sottises. Mais elle savait que c'était impossible. Il la regarda sans ciller jusqu'à ce qu'elle enfonce ses mains dans ses poches et se force à se détourner de lui.

— Par ici, dit David en prenant la tête alors qu'ils marchaient vers l'arbre tordu.

Laurel leva les yeux vers la voûte de verdure dense au-dessus d'elle. On était en octobre à présent, et les feuilles avaient atteint un stade de demi-transformation parfaite. Les bords se coloraient d'orange et de rouge – avec quelques branches s'enorgueillissant de teintes de jaune et de brun pâle –, et le centre tentait encore de rester vert. Le mélange de couleurs embellissait la forêt, mais Laurel ressentait un peu de tristesse à voir le vert perdre la bataille au profit de nuances plus flamboyantes.

Cela lui rappela sa propre fleur. Mourrait-elle lentement comme les feuilles ? *Est-ce que ce sera douloureux ?* songea-t-elle tout à coup avec un serrement craintif. Même si c'était le cas, cela vaudrait le coup juste pour s'en débarrasser. Mais Tamani avait aussi dit qu'une autre fleur pousserait l'an prochain. Elle espérait que la majorité de ses propos était vrais. Pour le reste... elle ne voulait même pas y penser.

Sauf que ses pensées y revenaient sans cesse de toute façon. Et même si elle détestait l'admettre, ce n'était pas uniquement parce que l'information était tellement bizarre ; c'était à cause de Tamani. Il l'avait secouée – il avait suscité des émotions qu'elle n'avait jamais ressenties. Le sentiment aigu de désirer quelqu'un sans même le connaître – elle n'avait jamais éprouvé cela auparavant. Avec personne. C'était excitant et grisant, mais aussi un peu effrayant. Une part d'elle qui semblait totalement hors de sa maîtrise. Elle n'était pas certaine d'aimer cela.

Il était tellement... beau était-il le bon mot ? Il paraissait approprié. Peu importe ce qu'il était, elle avait de la difficulté à l'arracher à son regard. C'est la partie qui lui faisait vraiment se demander s'il avait été une sorte de mirage. Un rêve extrêmement réaliste.

Elle jeta un coup d'œil à son poignet, où elle avait frotté la poudre scintillante pour l'effacer. Cela avait été réel. Elle en avait trouvé une petite traînée sur son jean quand elle était arrivée à la maison. Il devait être réel.

Et puis il y avait ce doute agaçant qui lui faisait croire qu'elle l'avait déjà rencontré. Elle ne réussissait pas à le chasser. Et il avait certainement agi comme s'il la connaissait. Pourquoi la connaîtrait-il ? *Comment* pouvait-il la connaître ? Toute la situation lui donnait le tournis.

— Alors, que s'est-il passé hier ? demanda enfin David alors qu'ils arrivaient en vue de l'arbre.

Laurel gémit en pensant à quel point tout cela avait commencé à lui paraître idiot *après* qu'elle ait accepté de parler à David.

— C'est tellement ridicule, David, je ne sais pas pourquoi je suis si énervée à propos de tout cela. Probablement parce que je me sens stupide.

— Est-ce que cela concerne la, euh, fleur ?

— En quelque sorte, peut-être. Je ne sais pas, répondit Laurel.

Ses mots sortirent précipitamment quand elle commença à faire les cent pas.

— Sauf que si c'est vrai, je ne peux pas le croire. Je commence à penser que j'ai tout inventé, comme un rêve que j'aurais fait sans m'apercevoir que je m'étais endormie ou quelque chose du genre.

— Tes propos n'ont aucun sens.

— Du sens, dit Laurel en reniflant. Quand je te raconterai ce qu'il a dit, ce sera encore pire.

— Qui ?

Laurel cessa de marcher et s'appuya contre un arbre.

— J'ai rencontré quelqu'un. Là-bas sur notre terre. Un gars, en quelque sorte.

Un homme, presque – mais elle ne dit pas sa pensée à voix haute.

— Il dit qu'il vit là.

— Sur *ta* terre ?

— C'est ce que *j'ai* dit.

— Qu'ont dit tes parents ?

Laurel secoua la tête.

— Ils ne l'ont pas vu.

— Tu l'as rencontré seule ?

Laurel fit signe que oui.

— Tu étais seule avec un gars étrange ? Tu es chanceuse de ne pas avoir été blessée !

Il marqua une pause d'une seconde, puis il demanda doucement :

— As-tu été blessée ?

Mais Laurel secouait déjà la tête.

— Ce n'était pas comme cela.

Pendant un instant, elle se remémora l'émotion qu'elle avait éprouvée alors qu'elle était assise dans la petite clairière.

— Je me sentais en sécurité ; *j'étais* en sécurité. Il... il me connaissait. Je ne sais pas comment. Il a vu le bouton et il n'était pas étonné du tout. Il m'a dit qu'il s'agissait d'une fleur.

— Une fleur ?

— Il a aussi affirmé qu'elle disparaîtrait. C'est la seule partie de la conversation que j'espère vraie et pour laquelle je prie.

— Qui était-il ? L'a-t-il révélé ?

— Il a dit que son nom était Tamani.

Dès qu'elle eut prononcé son nom, elle le regretta. Le nom semblait magique d'une certaine façon et le prononcer à voix haute ramenait cette impression de perte de maîtrise et lui donnait le sentiment d'être étrangement impulsive. Le visage de Tamani envahit son esprit, bloquant tout le reste. Ses yeux intenses, son demi-sourire, la façon dont elle avait été submergée par un sentiment de sécurité et de familiarité quand il lui avait touché la main.

— Tamani ? répéta David, la rappelant à la réalité. Étrange nom.

Laurel se contenta d'acquiescer, forçant ses pensées à revenir dans le présent.

— Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Il m'a appris qu'il était du même genre que moi ; c'est pourquoi il savait pour la fleur.

— Ton *genre* ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Laurel rit pour essayer de dissiper la tension. Cela ne fonctionna pas.

— C'est juste tellement stupide. Il a dit... il a dit que j'étais une fleur, une plante.

— Une plante ?

— Exactement. C'est ridicule.

David marqua une pause pour y réfléchir.

— Rien d'autre ? demanda-t-il.

— Rien d'autre ? Cela ne suffit-il pas ? Il a dit que j'étais une foutue plante. Je ne suis pas une plante. Je ne le suis pas, ajouta-t-elle pour faire bonne mesure.

David laissa glisser son dos le long d'un tronc d'arbre et s'assit sur le sol, ses doigts jouant du tambour sur ses genoux.

— Cela *expliquerait* bien des choses, tu sais, avança-t-il avec hésitation.

— Oh, je t'en prie, David, pas toi aussi.

— A-t-il dit autre chose ? s'enquit David en ignorant son commentaire.

Laurel se détourna et commença à retirer de petits morceaux d'écorce sur l'arbre contre lequel elle était appuyée.

— Il a juste dit d'autres trucs fous, c'est tout.

David se leva et se dirigea vers l'arbre qu'elle attaquait et attendit qu'elle le regarde.

— Si c'était juste des propos dingues, pourquoi es-tu si bouleversée ?

— Parce que... parce que c'était tellement idiot.

— Laurel.

Elle lui jeta un regard furtif.

— Qu'a-t-il dit ?

— C'est idiot. Il a dit que j'étais – tu vas rire.

— Je ne rirai pas. Qu'a-t-il dit que tu étais ?

Elle expira longuement, et ses épaules s'affaissèrent.

— Il a dit que j'étais une fée, murmura-t-elle.

David resta silencieux un moment avant de lever la main, le pouce et les doigts séparés d'environ dix centimètres.

— Une fée ? dit-il d'un ton dubitatif.

— Bien, de toute évidence, je suis un peu plus grande que cela, se moqua Laurel.

David se contenta de sourire.

— Quoi ?

Sa voix était plus sèche qu'elle ne l'avait voulu, mais elle ne s'excusa pas.

— C'est juste que... eh bien, c'est assez logique.

La main de Laurel vola vers sa hanche.

— Un inconnu bizarre prétend que je suis une créature mythologique et cela te paraît *logique* ?

David rougit à présent et haussa les épaules.

— Si je devais choisir une seule personne qui me fait penser à une fée, ce serait toi.

Laurel s'était attendue à ce que David rie et qu'il lui dise qu'elle était idiote. Elle avait compté là-dessus. Mais il croyait un peu à tout cela. Et même si elle savait que c'était irrationnel, cela la mettait en colère.

— Pouvons-nous partir, maintenant ?

Elle pivota et s'engagea sur le sentier.

— Attends.

David courut pour la rattraper.

— Cela ne suscite-t-il pas ta curiosité ?

— Non, David, lança-t-elle sèchement. Non. Cela me donne envie de rentrer à la maison et de m'endormir, puis de me réveiller pour découvrir que tout ceci n'était qu'un rêve. Que la fleur, la bosse et même l'école publique ne soient jamais entrées dans ma vie ! C'est cela que ça suscite en moi !

Elle se détourna sans attendre sa réponse et s'engagea au pas de course dans un sentier au hasard. Où qu'il menât, cela lui était égal. Elle devait juste partir d'ici.

— Qu'est-ce qui t'effraie davantage, Laurel, cria David derrière elle, qu'il ait raison ou qu'il ait tort ?

Laurel courut jusqu'à la maison et, haletante, s'arrêta plusieurs minutes dans son allée de garage avant de se diriger vers le petit chemin courbé menant à sa porte d'entrée. Les jours raccourcissaient et déjà le soleil commençait à baisser.

Elle s'effondra sous le porche avant, les bras enroulés autour de ses genoux. C'était cette heure magique quand les nuages sont violets et teintés d'orange fluorescent. Laurel adorait ce moment de la journée. Leur nouvelle demeure arborait une grande fenêtre panoramique donnant à l'ouest d'où elle et sa mère observaient souvent les nuages s'empourprer de violet vif, puis s'adoucir en devenant lilas lorsque l'orange du soleil les dominait.

Ce soir, ils ne recelaient aucune beauté pour elle.

Laurel porta son regard sur les cornouillers blancs bordant l'allée à l'avant de la maison. Si l'on devait en croire Tamani, elle avait davantage en commun avec les arbres qu'avec ses parents qui vivaient et respiraient, l'attendant juste de l'autre côté de la porte.

Elle baissa les yeux sur ses pieds. Sans réfléchir, elle avait retiré ses tongs et enfoncé ses orteils dans la terre friable devant les plates-bandes. Elle prit de courtes respirations superficielles pour écarter la panique tout en époussetant la saleté sur ses pieds avant de les remettre dans ses sandales. Et si elle allait dans la cour arrière, enfouissait ses pieds dans le terreau riche

et levait les bras au ciel ? Sa peau durcirait-elle lentement pour se transformer en écorce d'arbre ? Est-ce qu'elle ferait pousser plus de pétales, peut-être par son estomac ou par le dessus de sa tête ?

C'était une pensée terrifiante.

Mais Tamani avait eu l'air normal. S'il était réellement le même genre qu'elle, cela signifiait-il qu'elle ne changerait pas ? Elle n'était pas encore certaine de pouvoir croire ses propos.

La porte avant vibra et Laurel se leva brusquement en se tournant pour voir son père passer la tête par l'entrebâillement.

— J'avais bien cru entendre quelqu'un, lui dit-il en souriant. Que fais-tu ?

Laurel marqua une pause en tentant de se rappeler ce qui l'avait poussé à s'arrêter et à s'asseoir en premier lieu.

— Je regardais le coucher de soleil, répondit-elle avec un sourire forcé.

Il soupira et s'appuya sur le cadre de la porte.

— Il est beau, n'est-ce pas ?

Laurel hocha la tête et essaya de ravalier la boule dans sa gorge.

— Tu as été bien tranquille au cours des dernières semaines, Laurel. Est-ce que tu vas bien ? s'enquit-il gentiment.

— Juste stressée à cause de l'école, mentit Laurel. C'est plus difficile que je ne le pensais.

Il la rejoignit sur la marche du porche.

— Est-ce que tu t'en sors bien ?

— Ouais, c'est simplement que cela est exigeant.

Il sourit et déposa un bras autour des épaules de Laurel. Elle se raidit, mais son père ne sembla pas le remarquer, ni les minces pétales séparés d'une révélation par seulement un millimètre environ de tissu.

— Eh bien, nous avons beaucoup de pêches pour maintenir ton niveau d'énergie élevé, déclara-t-il avec un grand sourire.

— Merci, papa.

— Rentre quand tu seras prête, dit-il. C'est presque l'heure du dîner.

— Papa ?

— Ouais ?

— Est-ce que j'étais... différente des autres enfants quand j'étais petite ?

Il s'arrêta, vit le visage de Laurel, puis la rejoignit encore une fois sur la marche.

— Que veux-tu dire ?

Elle songea à se confier à lui, mais elle changea vite d'avis. Elle voulait d'abord découvrir ce qu'il savait.

— Comme la façon dont je mange. Les autres enfants ne mangent pas comme moi. Tout le monde trouve que c'est étrange.

— C'est un peu différent. Mais je ne connais personne qui mange plus de légumes et de fruits que toi. Je pense que c'est sain. Et tu n'as eu aucun problème, non ?

Laurel secoua la tête.

— Ai-je *déjà* consulté un médecin ?

— Bien sûr. Quand nous finalisions ton adoption, un pédiatre est venu à la maison pour s'assurer que tu étais en bonne santé.

Il marqua une pause.

— En fait, c'est une drôle d'histoire. Il t'a auscultée et tout semblait parfait.

Son père rit.

— Sauf que ta jambe ne donnait pas de coup de pied quand il frappait ton genou avec son petit maillet. Il était inquiet, mais je ne croyais pas que c'était vraiment important. Puis, il a sorti son stéthoscope. C'est là que les choses se sont corsées. Il n'arrêtait pas de déplacer son instrument partout sur ta poitrine et ton dos. Je lui ai demandé quel était le problème, et il a dit que je devrais aller chercher ta mère. Il voulait nous parler à tous les deux. Je suis donc parti et quand nous sommes revenus, il était en train d'emballer ses affaires. Il a souri et il a annoncé que tu étais en parfaite santé.

— Alors, quel était le problème ?

— C'est la question que je lui ai posée. Il a affirmé qu'il ignorait de quoi je parlais. Disons simplement que cela n'a pas contribué à améliorer l'opinion de ta mère sur les médecins. Elle s'est répandue en injures contre lui pendant des semaines en déclarant qu'il était fou.

— Et vous n’avez jamais découvert de quoi il s’agissait ?

Son père haussa les épaules.

— Je ne pense pas qu’il y avait quoi que ce soit qui n’allait pas chez toi. Je crois que le stéthoscope était brisé ou qu’il l’a mal utilisé ou je ne sais trop. Puis, il a compris son erreur et il ne voulait pas paraître incompetent, alors il a essayé de balayer le problème. Les médecins n’aiment jamais admettre qu’ils ont tort.

Il regarda du côté de Laurel.

— Pourquoi tout ceci ? Veux-tu que nous t’aménions chez le médecin ? Nous t’avons fait exempter de ton examen médical à l’école, mais si cela t’aidait à te sentir mieux, nous pourrions t’y conduire maintenant.

Laurel secoua la tête. C’était la dernière chose dont elle avait envie.

— Non, vraiment pas.

— Est-ce que ça va ?

Laurel sourit.

— Ouais, je crois bien.

— En es-tu certaine ? insista son père, ses yeux doux reflétant l’inquiétude.

Elle hocha la tête.

— Je vais bien.

— Parfait.

Il se leva et tourna la poignée de la porte.

— Oh, en passant, nous avons eu l’offre de Barnes ce matin.

— C’est génial, affirma Laurel en fixant l’horizon qui s’assombrissait. J’espère qu’il l’achètera vite. Je ne veux plus jamais y retourner, *ajouta-t-elle dans sa tête.*

DIX

LAUREL ÉTAIT ASSISE SOUS LE PORCHE DE DAVID QUAND IL SORTIT POUR SE RENDRE À L'ÉCOLE LE LENDEMAIN. Il la regarda fixement pendant quelques secondes, puis il prit une profonde respiration et verrouilla la porte.

— Je suis désolée, dit Laurel avant que David ne se retourne. Je n'avais aucune raison de te hurler dessus. Tu étais tellement formidable et tu essayais de m'aider et pour te remercier, je t'ai injurié.

— Ça va, grommela David en empochant sa clé.

— Non, ça ne va pas, déclara Laurel en jumelant son pas au sien. J'ai été affreuse ; j'ai crié après toi. Je ne crie jamais. C'est juste que je suis tellement stressée.

David haussa les épaules.

— Je l'ai un peu mérité. J'ai trop poussé. J'aurai dû me retenir.

— Mais j'en ai besoin parfois. Je n'aime pas affronter les choses difficiles. Tu es bien meilleur que moi à ce jeu.

— C'est simplement parce que ce n'est pas aussi personnel pour moi. Je ne suis pas celui avec une fleur.

Laurel s'arrêta et attrapa la main de David pour le faire pivoter. Quand il se retourna, elle ne le lâcha pas. C'était tellement agréable de sentir sa main dans la sienne.

— Je ne peux pas y arriver sans un ami. Je suis sincèrement désolée.

David secoua la tête, puis leva lentement une main vers le visage de Laurel et repoussa une mèche derrière son oreille, son pouce caressant doucement sa joue en même temps. Elle demeura totalement immobile, adorant la sensation de sa main sur son visage.

— C'est impossible de rester fâché contre toi.

— Bien.

Si près de lui, la chaleur de son torse la touchant presque, elle éprouva l'envie soudaine de l'embrasser. Sans s'arrêter pour y réfléchir, elle déplaça son poids sur ses orteils et se pencha en avant. Cependant, une voiture passa en vitesse juste à cet instant, et Laurel perdit son courage. Elle pivota brusquement et commença à marcher.

— On ne désire pas être en retard, lança-t-elle avec un rire tendu.

David la rattrapa vite.

— Alors, veux-tu en parler ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas ce qu'il y a à en dire, répliqua-t-elle.

— Et s'il avait raison ?

David n'avait pas besoin de préciser qui *il* était.

Laurel secoua la tête.

— Ça n'a pas de sens. J'admets que je suis légèrement différente et que cette fleur sur mon dos est extrêmement suspecte, mais que je sois vraiment une plante ? Comment pourrais-je même être en vie ?

— Enfin, *plante* pourrait signifier beaucoup de choses. Il y a des plantes qui ont davantage de capacités que tu ne pourrais jamais l'imaginer – et il s'agit là uniquement de celles que les scientifiques ont découvertes. Ils soupçonnent qu'il y a des millions d'espèces dans les forêts tropicales que personne n'a jamais été capable d'étudier.

— D'accord ; mais as-tu déjà vu une plante sortir de la terre et marcher dans la rue ?

— Non.

Il haussa les épaules.

— Mais il y a beaucoup de choses que je n'ai jamais vues auparavant. Cela ne signifie pas qu'elles n'existent pas.

Il leva les yeux au ciel.

— J'apprends cela tous les jours.

— Ça n'a pas de sens, répéta-t-elle.

— J'ai beaucoup réfléchi à cela hier soir, en fait. Tu sais, dans le cas peu probable où tu me reparlerais un jour. Il y a une façon assez facile de prouver ou de réfuter cette idée.

— Comment ?

— Échantillons de tissus.

— Quoi ?

— Tu me donnes différents échantillons de cellules provenant de ton corps, et nous les observons au microscope pour voir s'il s'agit de cellules animales ou végétales. Cela devrait être assez concluant.

Laurel plissa le front.

— Comment puis-je te donner des échantillons de tissus ?

— Nous pourrions prélever des cellules épithéliales sur ta joue comme ils font dans *Les experts*.

Laurel rit.

— *Les experts* ? Tu vas mener une *enquête* sur moi maintenant ?

— Pas si tu refuses. Mais je me suis dit que tu pourrais au moins mettre à l'épreuve ce que ce gars – quel était son nom ?

— Tamani.

Un petit frisson lui parcourut l'échine.

— Ouais. Tu devrais vérifier les dires de Tamani et découvrir s'ils recèlent un brin de vérité.

— Et si *c'était* vrai ?

Laurel s'était arrêtée de marcher.

Il regarda en arrière vers elle et il vit son visage marqué par la peur.

— Alors, tu saurais.

— Mais cela signifierait que toute ma vie deviendrait un mensonge horrible. Où irais-je ? Que ferais-je ?

— Tu n'aurais pas à partir. Tout pourrait rester pareil.

— Non, ce n'est pas vrai. Les gens découvriraient tout et ils voudraient... je ne sais pas, me faire des trucs.

— Personne n'a besoin de savoir. Tu ne le dirais pas ; je ne le dirais pas. Tu détiendras cet incroyable secret qui te placera dans une catégorie à part des autres. Tu saurais que tu es cette... chose extraordinaire et personne ne s'en douterait jamais.

Laurel donna un coup de pied sur le bitume.

— Tu donnes l'impression que c'est excitant et séduisant.

— Peut-être que ça l'est.

Laurel hésita et David s'approcha un peu plus près.

— C'est ta décision, dit-il doucement, mais peu importe ce qu'elle sera, je t'aiderai.

Il posa une main douce et chaude sur son cou, et la respiration de Laurel se bloqua dans sa poitrine.

— Tout ce dont tu as besoin, je le serai. Si tu as besoin d'un mordu des sciences pour te donner les réponses venant d'un manuel, je suis ton homme ; si tu veux seulement un ami qui s'assoira à côté de toi en bio et t'aidera à te sentir mieux quand tu es triste, je suis encore ton homme.

Son pouce descendit doucement le long de son lobe d'oreille jusqu'à sa joue.

— Et si tu as besoin de quelqu'un pour te prendre dans ses bras et te protéger de quiconque dans le monde qui pourrait te souhaiter du mal, alors je suis assurément ton homme.

Ses yeux bleu pâle sondaient ceux de Laurel, et pendant une seconde, elle fut incapable de respirer.

— Mais tout dépend de toi, murmura-t-il.

C'était tellement tentant. Tout dans sa présence était réconfortant. Mais Laurel savait que ce serait injuste. Elle l'aimait bien – beaucoup –, mais elle ignorait si ses sentiments étaient amoureux ou suscités par le besoin. Et jusqu'à ce qu'elle soit sûre, elle ne pouvait pas s'engager.

— David, je crois que tu as raison ; je devrais chercher quelques réponses. Mais en ce moment, tout ce dont j'ai besoin, tout ce que je peux gérer, c'est un ami.

Le sourire de David était un peu forcé, mais il lui serra gentiment l'épaule en déclarant :

— Alors, c'est ce que tu auras.

Il se tourna et reprit sa marche, mais il resta suffisamment près d'elle pour que leurs épaules se frôlent.

Elle aimait cela.

*

* *

— Ce sont sans aucun doute des cellules végétales, Laurel, affirma David en plissant les yeux devant son microscope.

— En es-tu certain ? s'enquit-elle en regardant à son tour les cellules qu'elle avait prélevées à l'intérieur de sa joue.

Toutefois, même elle reconnaissait les cellules carrées à membranes épaisses qui parsemaient la lame vivement éclairée.

— Sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, déclara David en étirant ses bras au-dessus de sa tête. Je pense que ce type, Tamani, sait quelque chose.

Laurel soupira et leva les yeux au ciel.

— Tu n'étais pas là ; il était sérieusement étrange. *Ouais, continue à te dire cela ; peut-être le croiras-tu.* Elle repoussa la petite voix.

— Encore un motif de plus pour qu'il soit apparenté avec toi.

Laurel fronça les sourcils et donna un coup de pied à la chaise de David pendant qu'il riait.

— Je suis incroyablement offensée, affirma-t-elle en arrondissant les yeux de manière théâtrale.

— Quand même, continua David, il semble qu'il ait raison. Du moins à ce propos.

Laurel secoua la tête.

— Il doit y avoir autre chose. David marqua une pause.

— Il y a une chose, mais... non, c'est trop idiot.

— Quoi ?

David l'observa une minute.

— J-je pourrais examiner un échantillon de sang.

— Oh.

Le cœur de Laurel défaillit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment récolterais-tu le sang ?

David haussa les épaules.

— Une piqûre au doigt devrait être facile.

— Je ne supporte pas les aiguilles. Elles me terrifient.

— Vraiment ?

Laurel acquiesça, le visage crispé.

— Je n'ai jamais eu de piqûre.

— Jamais ?

Laurel secoua la tête.

— Pas de médecins, tu te souviens ?

— Et les vaccins ?

— Je n'en ai pas eu. Ma mère a dû remplir un formulaire spécial pour que je sois admise à l'école.

— Pas de points de suture ?

— Oh, mon doux, dit-elle en se couvrant la bouche. Je ne veux même pas y penser.

— D'accord ; oublie cela.

Ils restèrent assis en silence pendant un bon moment.

— Je n'aurais pas besoin de regarder ? demanda Laurel.

— Promis. Et cela n'est pas vraiment douloureux.

La respiration de Laurel se coinça dans sa gorge, mais ceci lui semblait important.

— D'accord. Je vais essayer.

— Ma mère est diabétique, alors elle a des lancettes dans sa chambre à coucher pour tester son sang. C'est probablement la manière la plus facile. Je reviens tout de suite.

Laurel força sa respiration à reprendre un rythme régulier pendant que David était hors de la pièce. Il revint les mains vides.

— Où est-elle ? voulut-elle savoir.

— Je ne te le dis pas. Je ne vais même pas te laisser la voir. Bouge un peu. J'ai une idée.

Il s'installa sur le lit juste devant elle.

— D'accord, assieds-toi derrière moi et place tes bras autour de ma taille. Tu peux garder la tête baissée contre mon dos et me serrer si tu as peur.

Laurel fila derrière lui. Elle pressa son visage sur son dos et lui serra la taille aussi fortement que possible.

— J'ai quand même besoin d'une main, dit David, la voix un peu tendue.

Laurel s'obligea à desserrer un peu son étreinte et à libérer une main. David frotta sa paume doucement quand elle commença à le serrer encore.

— Prête ? demanda-t-il.

— Surprends-moi, lança-t-elle d'une voix essoufflée.

Il frotta sa main encore un peu, puis elle laissa échapper un petit cri aigu quand une sensation de décharge électrique envahit son doigt.

— Ça va, c'est terminé, déclara calmement David.

— L'as-tu rangée ? s'enquit Laurel sans lever la tête.

— Ouais, répondit David, sa voix étrangement monotone. Laurel, tu dois voir cela.

La curiosité l'aidant à dissiper la peur, Laurel jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de David.

— Quoi ?

David appliquait une douce pression sur le bout de son majeur. Une goutte de liquide clair s'y forma.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Laurel.

— Je suis plus inquiet de ce que ce n'est pas, répliqua David. Ce n'est pas rouge.

Laurel se contenta de la fixer.

— Hum, puis-je... ?

David désigna la boîte de lames.

— Bien sûr, dit Laurel d'un air hébété.

David choisit une mince lame de verre et frotta le doigt de Laurel dessus.

— Puis-je en prendre quelques-unes ?

Laurel acquiesça simplement d'un signe de tête.

Trois lames plus tard, David enveloppa le doigt de Laurel dans un mouchoir et celle-ci mit ses mains sur ses genoux.

David s'assit à côté d'elle, sa cuisse touchant la sienne.

— Laurel, est-ce que c'est toujours cela qui sort quand tu te coupes ?

— Je ne me suis pas coupée depuis des lustres.

— Tu as au moins eu une égratignure sur le genou à un moment donné, non ?

— Je suis certaine que si, mais...

Sa voix s'estompa quand elle réalisa qu'elle n'arrivait pas à mettre le doigt sur une seule fois.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle. Je ne me rappelle pas.

David passa ses doigts dans ses cheveux.

— Laurel, as-tu déjà *saigné*... de n'importe où dans ta vie ?

Elle détestait ce qu'il laissait entendre, mais elle ne pouvait pas nier la vérité.

— Je ne sais pas. Franchement, je ne me souviens pas d'avoir *déjà saigné*.

David fit glisser sa chaise de nouveau vers le microscope et plaça une nouvelle lame sous la lampe, puis il l'examina

longtemps à travers l'objectif. Il inversa les lames et regarda encore. Puis, il sortit quelques lames tachées de rouge d'une autre boîte et les inséra dans sa rotation.

Laurel ne bougea pas pendant tout ce temps.

Il se tourna vers elle.

— Laurel, dit-il, et si tu n'avais pas de sang ? Et si ce liquide était tout ce qui coule dans tes veines ?

Laurel secoua la tête.

— Ce n'est pas possible. Tout le monde a du sang, David.

— L'épithélium de *tout le monde* est composé de cellules animales, Laurel, mais pas le tien, répliqua-t-il. Tu as affirmé que tes parents ne faisaient pas confiance aux médecins. En as-tu déjà vu un ?

— Quand j'étais très petite. Mon père m'en a parlé l'autre soir.

Ses yeux s'arrondirent.

— Oh, mon doux.

Elle raconta l'histoire à David.

— Il savait, il devait le savoir.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas dit à tes parents ?

— Je ne sais pas.

Elle secoua la tête.

David resta silencieux, le front plissé. Quand il prit la parole, ce fut avec hésitation.

— Est-ce que cela te dérange si j'essaie quelque chose ?

— Tant que cela n'implique pas de m'ouvrir le ventre pour examiner mes intestins.

Il rit.

Pas Laurel.

— Puis-je prendre ton pouls ?

Laurel fut prise d'assaut par une vague de soulagement et d'humour qui la submergea. Elle commença à rire sans pouvoir s'arrêter. David la regarda en silence pendant qu'elle riait pour calmer son hystérie, jusqu'à ce qu'elle reprenne enfin la maîtrise d'elle-même.

— Désolée, dit-elle en respirant bruyamment alors qu'elle paraît à une autre vague de rires. C'est juste... c'est tellement mieux que de m'ouvrir le ventre.

David sourit à demi et leva les yeux au ciel.

— Donne-moi ta main, dit-il.

Elle tendit son bras, et il posa deux doigts sur son poignet.

— Ta peau est vraiment très fraîche, dit-il. Je suis un peu surpris de ne pas l'avoir remarqué avant aujourd'hui.

Puis, il se tut pour se concentrer. Après un moment, il déplaça sa chaise près d'elle à côté du lit.

— Laisse-moi essayer ici sur ton cou.

Il retint l'arrière de son cou avec une main et plaça ses doigts fermement contre le côté droit. Elle sentait son souffle sur sa joue et même quand il regardait attentivement un autre endroit que son visage, elle ne pouvait pas détourner ses yeux. Elle vit des choses qu'elle n'avait jamais repérées auparavant. Un petit nombre de taches de rousseur à la naissance de ses cheveux, une cicatrice presque cachée par son sourcil et la courbe gracieuse de ses cils. Elle s'aperçut vaguement qu'il enfonçait ses doigts un peu plus fortement. Quand cela lui coupa la respiration, il se retira vivement.

— Est-ce que ça t'a fait mal ?

Elle secoua la tête et tenta de ne pas remarquer à quel point il se tenait près d'elle.

Quelques secondes plus tard, ses mains s'éloignèrent. Elle n'aima pas son regard – la ride inquiète entre ses sourcils.

— Quoi ? s'enquit-elle.

Il se contenta de faire signe que non.

— Je dois être certain. Je ne vais pas t'effrayer pour rien. Puis-je... puis-je écouter contre ta poitrine ?

— Comme avec un stéthoscope ?

— Je n'en ai pas. Mais si je...

Il hésita.

— Si je place mon oreille droite contre ton cœur, je devrais l'entendre haut et fort.

Laurel s'assit un peu plus droite.

— D'accord, dit-elle à voix basse.

David posa une main de chaque côté de ses côtes et abaissa lentement la tête. Laurel essaya de respirer à un rythme régulier, mais elle était convaincue que son cœur battait la

chamade. Sa joue était chaude sur sa peau, pressée contre le décolleté de sa blouse.

Après un long moment, il leva son visage.

— Alors...

— Chut... dit-il en tournant sa tête et en plaçant son autre joue contre sa poitrine.

Il ne resta pas ainsi très longtemps avant de relever sa tête.

— Il n'y a rien, déclara-t-il d'une voix très douce. Ni sur ton poignet ni sur ton cou. Et je n'entends rien contre ta poitrine. Elle semble... vide.

— Qu'est-ce que cela signifie, David ?

— Tu n'as pas de battements de cœur, Laurel. Tu n'as probablement même pas de cœur.

ONZE

LAUREL TREMBLAIT MAINTENANT DE TOUT SON CORPS. Elle sentait les bras chauds et lourds de David autour d'elle, et il semblait que c'était la seule chose qu'elle était capable de ressentir. Il était sa bouée de sauvetage, et elle ne savait pas si elle serait en mesure de survivre aux quelques secondes suivantes s'il la lâchait.

— Que suis-je censée faire, David ?

— Tu n'as rien à faire.

— Tu as raison, dit-elle d'un ton découragé. Il me suffit d'attendre que le reste de mon corps réalise qu'il est mort.

David l'attira contre lui et lui caressa les cheveux. Elle s'accrocha à son chandail pendant que les larmes la submergeaient et qu'elle s'efforçait de reprendre son souffle.

— Non, murmura David tout près de son oreille. Tu ne vas pas mourir.

Sa joue rude et parsemée de poils épars d'une barbe de quelques jours se frottait contre celle de Laurel. Il fit glisser le bout de son nez le long de son visage, et les larmes de son amie s'arrêtèrent quand elle reporta son attention sur ce qu'elle éprouvait lorsque son visage touchait celui de David. Il était si chaud contre sa peau, laquelle était toujours fraîche. Il effleura son front avec ses lèvres, et elle sentit un minuscule frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Il reposa son front sur le sien et les paupières de Laurel s'ouvrirent d'elles-mêmes, ses pensées perdues dans l'océan bleu des yeux de David. Pareil au souffle de la brise, il baisa la bouche de Laurel, et une vague de chaleur comme elle n'en avait jamais ressenti déferla de ses lèvres jusqu'à son visage.

Comme elle ne bougea pas, il l'embrassa de nouveau, avec un peu plus d'assurance cette fois. En un instant, il fit partie de la tempête qui faisait rage en elle. Elle enroula ses bras autour de son cou, l'attirant plus près d'elle et l'enserrant davantage en

essayant de faire pénétrer cette incroyable chaleur à l'intérieur d'elle. Cela dura peut-être des secondes, des minutes, des heures – le temps était sans importance alors que son corps chaud se pressait contre le sien et que la tiédeur l'enveloppait lentement.

Quand David s'écarta presque violemment et prit de grandes respirations pour retrouver son souffle, la réalité se fraya un chemin dans l'esprit de Laurel. *Qu'ai-je fait ?*

— Je suis tellement désolé, murmura-t-il. Je ne voulais pas...

— Chut.

Laurel appuya ses doigts sur les lèvres de son ami.

— Ça va.

Elle ne le lâcha pas et comme elle ne semblait pas protester, David se pencha de nouveau vers elle avec hésitation.

À la dernière seconde, Laurel l'arrêta en posant une main sur son torse et secoua la tête. Elle prit une profonde inspiration, puis elle dit :

— Je ne sais pas si ce que je ressens est réel ou simplement dû à la panique ou...

Elle marqua une pause.

— Je ne peux pas faire cela, David. Pas avec tout ce qui se passe en plus.

Il se dégagea lentement et resta silencieux un long moment.

— Alors, j'attendrai, dit-il, à peine audible.

Laurel ramassa son sac à dos.

— Je devrais partir, déclara-t-elle inutilement.

David la suivit des yeux pendant qu'elle traversait la pièce.

Elle fit une pause pour regarder une dernière fois derrière elle avant de passer la porte et de la refermer après son passage.

*

* *

En biologie, Laurel choisit sa place habituelle, mais elle ne sortit pas ses manuels. Elle était assise très droite et tendait l'oreille pour entendre le son familier des pas de David. Malgré cela, elle fut surprise quand il lâcha bruyamment son sac à dos sur la table à côté de la sienne. Elle s'obligea à lever les yeux

vers lui, mais au lieu du visage crispé et prudent qu'elle s'attendait à voir, elle trouva un grand sourire et des joues rougies par l'excitation.

— J'ai fait quelques lectures hier soir, lança-t-il sans la saluer, et j'ai des théories.

Des théories ? Elle n'était pas certaine de vouloir les connaître. En fait, quelque chose dans l'expression de David lui disait qu'elle était assez certaine de ne *pas* vouloir savoir.

Il feuilleta un livre et le déposa ouvert devant elle.

— Une dionée ? Tu es vraiment doué pour chanter la pomme à une fille.

Elle tenta de repousser le livre vers lui, mais il plaça ses deux mains dessus et le maintint en place.

— Écoute juste pendant une seconde. Je ne dis pas que tu es une dionée. Mais lis un peu sur ses habitudes alimentaires.

— Elle est Carnivore, David.

— Techniquement, oui ; mais lis pourquoi.

Ses doigts volèrent au-dessus des paragraphes qu'il avait surlignés en vert vif.

— Les dionées poussent mieux dans un sol pauvre – généralement un sol qui a très peu de nitrogène. Elles mangent des mouches parce que le corps de ces dernières contient beaucoup de nitrogène, mais pas de gras ni de cholestérol. Ce n'est pas pour la viande ; c'est pour le type de nutriments dont elles ont besoin.

Il tourna à la page suivante.

— Regarde ici, on nous informe comment nourrir une dionée domestique. On apprend que beaucoup de gens la nourrissent avec de petits morceaux de bœuf haché et de steak parce que, comme tu l'as dit, ils pensent : « Hé, elle est Carnivore. » En fait, tu peux tuer une dionée en lui donnant du bœuf haché, car il contient beaucoup de gras et de cholestérol, et la plante est incapable de digérer cela.

Laurel se contentait de fixer l'image de la plante monstrueuse en se demandant comment diable David avait pu s'imaginer qu'elle lui ressemblait.

— Je ne te suis pas, dit-elle d'une voix monocorde.

— Les nutriments, Laurel. Tu ne bois pas de lait, non ?

— Non.
— Pourquoi pas ?
— Cela me rend malade.
— Je parie qu’il te rend malade parce qu’il contient du gras et du cholestérol. *Qu’est-ce* que tu bois ?
— De l’eau, du soda.
Elle marqua une pause, réfléchit.
— Le sirop des pêches en conserve de ma mère. C’est à peu près cela.

— De l’eau et du sucre. As-tu déjà versé du sucre dans un vase de fleurs pour les maintenir en vie ? Les fleurs adorent cela ; elles l’aspirent immédiatement.

L’explication de David avait beaucoup trop de sens. Laurel commença à avoir mal à la tête.

— Alors, pourquoi est-ce que je ne mange pas de mouches ? demanda-t-elle d’un ton sarcastique en se frottant les tempes.

— Elles sont trop petites pour t’être utiles, j’imagine. Mais pense aux choses que tu manges. Des fruits et des légumes frais. Des plantes qui poussent dans le sol et qui ont aspiré tous ces nutriments par leurs racines. Tu les manges et tu profites des mêmes nutriments que si tu avais des racines et pouvais te les procurer toi-même.

Laurel resta silencieuse pendant plusieurs secondes alors que monsieur James rappelait la classe à l’ordre.

— Donc, tu crois encore que je suis une plante ? demanda Laurel dans un murmure.

— Une plante incroyablement et grandement évoluée, répliqua David. Mais oui, une plante.

— C’est moche.

— Je ne sais pas, répondit David avec un grand sourire. Je pense que c’est plutôt *cool*.

— Évidemment ; c’est toi le petit fou des sciences. Je suis juste la fille qui veut réussir à suivre son cours de gymnastique sans se faire remarquer.

— Bien, insista David. Je vais penser que c’est *cool* pour nous deux.

Laurel se tordit de rire et attira l’attention de monsieur James.

— Laurel, David ? Aimeriez-vous partager votre blague avec le reste de la classe ? demanda-t-il, une main sur sa hanche maigre.

— Non, Monsieur, répondit David. Mais merci d'avoir posé la question.

Les étudiants autour de lui s'esclaffèrent ; monsieur James, lui, n'eut pas l'air content. Laurel s'appuya sur sa chaise et sourit largement. *David, un. Professeur qui souhaite être aussi intelligent que David ? Zéro.*

Le samedi, Laurel et David se rencontrèrent chez lui pour « étudier ». David lui montra un article qu'il avait trouvé en ligne sur la façon dont les plantes absorbent le gaz carbonique à travers leurs feuilles.

— Et qu'en est-il pour toi ? voulut-il savoir.

Elle était assise sur son lit, ses pétales libres tournés vers la fenêtre donnant à l'ouest, où ils pouvaient absorber la lumière du soleil. C'était l'un des nombreux avantages « d'étudier » presque tous les jours après l'école dans la maison vide de David. Ce dernier faisait même un valeureux effort pour ne pas la regarder fixement. Laurel ignorait toutefois si les regards qu'il lui jetait discrètement étaient dirigés vers ses pétales ou sur son ventre dénudé.

Dans un cas comme dans l'autre, cela ne l'ennuyait pas.

— Eh bien, je n'ai pas de feuilles – mises à part les toutes petites sous les pétales. *Pour l'instant*, ajouta-t-elle de manière énigmatique.

— Techniquement, non, mais je crois que ta peau compte probablement.

— Pourquoi ? A-t-elle l'air un peu verte ces jours-ci ? demanda-t-elle avant de serrer les lèvres.

Cette idée lui rappelait Tamani et ses cheveux verts. Elle ne voulait pas penser à lui. C'était trop déroutant. Et cela lui semblait injuste de songer à lui quand elle était avec David. Déloyal, d'une étrange façon. Elle gardait ce genre de pensées pour la nuit, juste avant de s'endormir.

— Les feuilles ne sont pas toutes vertes, continuait à jacasser David sans rien remarquer. Les feuilles, pour la plupart des

plantes, sont ce qui occupe la plus grande partie de leur surface ; pour toi, il s'agirait de ta peau.

Il rougit.

— Il est vrai que tu aimes porter des débardeurs même quand il fait froid.

Laurel brassa son Sprite avec sa paille.

— Alors, pourquoi est-ce que je respire ? Je *respire*, tu sais, affirma-t-elle ostensiblement.

— Mais est-ce que cela t'est *nécessaire* ?

— Que veux-tu dire, nécessaire ? Bien sûr que oui.

— Je ne crois pas. Pas comme pour moi, en tout cas. Ou du moins, pas aussi fréquemment. Combien de temps peux-tu retenir ton souffle ?

Elle haussa les épaules.

— Assez longtemps.

— Allons, tu as déjà nagé – tu dois avoir une idée. Une estimation approximative, insista-t-il quand elle secoua la tête.

— Je me contente de sortir quand je n'ai plus besoin d'être sous l'eau. Je ne vais pas souvent sous l'eau, de toute façon. Uniquement pour me mouiller les cheveux, alors je ne sais pas.

David lui lança un grand sourire et désigna sa montre.

— Devrions-nous le découvrir ?

Laurel le regarda pendant quelques secondes, puis elle repoussa son soda et se pencha en avant et assena de petits coups dans la poitrine de David, un grand sourire aux lèvres.

— Je suis fatiguée de servir de cobaye. Voyons pendant combien de temps, *tu* peux retenir ta respiration.

— Très bien ; mais tu seras la suivante.

— Marché conclu.

David prit plusieurs profondes bouffées d'air et quand Laurel lui donna le signal, il inspira à pleins poumons et s'installa confortablement dans sa chaise. Il tint le coup pendant cinquante-deux secondes avant que l'air ne s'échappe de lui et que ce soit au tour de Laurel.

— On ne rit pas, l'avertit-elle. Tu vas probablement me surpasser haut la main.

— J'en doute énormément.

Il lui décocha un petit sourire satisfait, avec cet air d'assurance qu'il affichait toujours quand il était certain d'avoir raison.

Laurel prit une profonde respiration et s'appuya sur les oreillers de David. Il lança la minuterie avec un petit bip.

Cela la troublait de voir son sourire confiant pendant que les secondes s'égrenaient, alors elle se tourna vers la fenêtre. Elle observa un oiseau voler dans le ciel bleu pâle jusqu'à ce qu'il s'envole au-dessus d'une colline et disparaisse.

Comme il n'y avait rien d'autre de palpitant à admirer, elle s'intéressa à sa poitrine. Elle commençait à se sentir inconfortable. Elle attendit encore un peu avant de décider qu'elle n'aimait pas la sensation et de laisser sortir son souffle.

— Voilà. Quel est le verdict ?

David regarda sa montre.

— As-tu retenu ta respiration aussi longtemps que tu en es capable ?

— Aussi longtemps que je l'ai voulu.

— C'est différent. Aurais-tu pu continuer ?

— Sûrement ; mais cela devenait inconfortable.

— Combien de temps de plus ?

— Je ne sais pas, dit-elle, énervée à présent. Combien de temps ai-je duré ?

— Trois minutes et vingt-huit secondes.

Il fallut un moment avant que les chiffres prennent leur sens. Elle s'assit.

— M'as-tu laissé gagner ?

— Nan. Tu viens de prouver ma théorie.

Laurel examina son bras.

— Une feuille ? Vraiment ?

David lui prit le bras et plaça le sien à côté.

— Observe : si tu regardes attentivement, nos bras ne se ressemblent pas tout à fait. D'accord, les veines sont habituellement plus visibles chez les gars de toute façon, mais avec ta peau diaphane, tu devrais au moins être en mesure de distinguer de pâles lignes bleues. Tu n'en as pas.

Laurel examina son bras, puis demanda :

— Quand as-tu remarqué cela ?

Il haussa les épaules, l'air coupable.

— Quand j'ai vérifié ton pouls. Mais tu étais tellement bouleversée que je me suis dit que cela pouvait attendre. D'ailleurs, je voulais d'abord effectuer quelques recherches.

— Merci... je crois.

Elle resta silencieuse pendant un très long moment pendant que les pensées se précipitaient dans son esprit. Cependant, elle en arrivait toujours à la même conclusion.

— Je suis vraiment une plante, non ?

David leva les yeux vers elle, puis acquiesça gravement d'un signe de tête.

— Je le crois.

Laurel ne sut pas trop pourquoi les larmes lui vinrent aux yeux. Ce n'était pas exactement une surprise. Sauf qu'elle ne l'avait jamais réellement accepté avant cet instant. À présent que c'était fait, elle éprouva un mélange accablant de peur, de soulagement, de stupéfaction et d'étrange tristesse.

David grimpa sur le lit pour s'installer à côté d'elle. Sans un mot, il s'appuya sur la tête de lit et l'attira contre lui. Elle se laissa aller, savourant le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait dans ses bras. Les mains de David se baladaient occasionnellement le long de ses bras et de son dos, évitant soigneusement ses pétales.

Elle entendait son cœur battre à un rythme régulier qui lui rappelait que certaines choses restaient normales. Fiables.

La chaleur de son corps s'infiltrait en elle, la réchauffant d'une façon assez semblable à celle du soleil. Elle sourit et se blottit un peu plus près.

— Que fais-tu samedi prochain ? lui demanda David ; sa voix résonna dans son torse, là où elle appuyait son oreille.

— Je ne sais pas. Et toi ?

— Cela dépend de toi. Je réfléchissais aux propos de Tamani. Elle leva la tête de sur son torse.

— Je ne veux pas discuter de cela.

— Pourquoi pas ? Il avait raison à propos du fait que tu es une plante. Il avait peut-être raison... à propos du fait que tu es une fée.

— Comment peux-tu même oser dire cela alors que ton microscope peut t'entendre ?

Laurel rit, essayant de badiner.

— Il pourrait cesser de fonctionner s'il réalise que son propriétaire se montre aussi peu scientifique.

— C'est assez peu scientifique d'avoir une amie qui est une plante, répliqua David, refusant de lui permettre d'adopter un ton humoristique.

Laurel soupira, mais elle laissa sa tête retomber sur son torse.

— Chaque petite fille souhaite un jour être une princesse, une fée, une sirène ou je ne sais quoi. Particulièrement celles qui ne connaissent pas leur mère biologique. Mais tu abandonnes ce rêve quand tu as, genre, six ans. Personne ne croit encore cela à l'âge de quinze ans.

Elle serra la mâchoire avec obstination.

— Les fées n'existent pas.

— Peut-être pas, mais tu n'as pas besoin d'être une véritable fée.

— Que veux-tu dire ?

David fixait la fleur.

— Il y a un bal costumé à l'école samedi prochain. J'ai pensé que tu pourrais y aller en tant que fée et essayer le rôle. Tu sais, t'habituer à l'idée d'un costume avant de t'attaquer à l'idée que c'est vrai. Devenir à l'aise avec le concept.

— Quoi ? Enfiler des ailes et porter une robe excentrique ?

— Il me semble que tu as déjà des ailes, dit David d'un ton sérieux.

Laurel finit par comprendre ce qu'il sous-entendait et elle le regarda, incrédule.

— Tu veux que j'y aille ainsi ? Avec ma fleur exposée à tous les regards ? Tu dois être fou ! Non !

— Écoute-moi, insista David en se rassoyant. J'y ai déjà réfléchi. Tu sais, les guirlandes de Noël argentées ? Si nous en enroulions à la base de ta fleur et les faisons passer par-dessus tes épaules, personne ne verrait qu'il ne s'agit pas de fausses ailes. On penserait simplement que le costume est génial.

— Je ne pourrais pas faire passer ceci pour un costume, David. C'est trop bien.

David haussa les épaules.

— Les gens croient généralement ce qu'on leur dit.

Il sourit largement.

— Et penses-tu sérieusement que quelqu'un va te regarder et dire : « Hum, je pense que cette fille est une plante » ?

Cela paraissait en effet absurde. L'esprit de Laurel vagabonda vers la robe de soirée scintillante bleu ciel qu'elle avait portée au mariage de la cousine de sa mère l'été précédent.

— Je vais y penser, promit-elle.

*

* *

Mercredi après les cours, David travaillait, alors Laurel décida de se rendre à la bibliothèque municipale. Elle s'avança vers le comptoir d'information où la bibliothécaire tentait d'expliquer le système de classement décimal Dewey à un enfant qui, clairement, ne comprenait rien ou s'y refusait. Après quelques minutes, il haussa les épaules et s'éloigna.

Avec un soupir frustré, la bibliothécaire se tourna vers Laurel.

— Oui ?

— Puis-je utiliser l'Internet ? lui demanda-t-elle.

La dame sourit, sûrement contente d'entendre une question censée.

— Cet ordinateur là-bas, dit-elle en le pointant. Connecte-toi en entrant ton numéro de carte de bibliothèque et tu auras une heure.

— Juste une ?

La bibliothécaire se pencha vers elle avec un air conspirateur.

— C'est une règle que nous avons dû appliquer il y a quelques mois. Nous avons cette retraitée qui venait jouer aux Cœurs *toute la journée* sur le Web.

Elle haussa les épaules et se redressa.

— Tu sais comment c'est ; quelques fous gâchent tout pour tous les autres. C'est à haute vitesse, par contre, ajouta-t-elle en lui tournant le dos pour empiler des livres et les passer sous le lecteur optique pour enregistrer leur retour.

Laurel se dirigea vers l'unique isoloir informatisé branché sur Internet. Au contraire de la vaste bibliothèque que Laurel et son père avaient si souvent visitée à Eurêka, celle de Crescent City était à peine plus grande qu'une maison normale. Elle contenait une étagère de bandes dessinées et autre de romans pour adultes ; pour le reste, elle ne comprenait que de vieux livres de référence. Et même pas en quantités importantes.

Elle s'assit devant l'ordinateur et se connecta. Après avoir jeté un bref coup d'œil à sa montre, elle commença ses recherches sur Google.

Quarante-cinq minutes plus tard, elle avait trouvé des photos de fées vivant dans des fleurs, portant des vêtements faits avec des fleurs et sirotant du thé dans de minuscules tasses en fleurs. Cependant, il n'y avait aucune mention de fées étant véritablement des fleurs. Ou des plantes. Ou autre chose. *Médiocre*, songea-t-elle avec mauvaise humeur.

Elle commença à lire un long article sur Wikipédia, mais à toutes les deux ou trois phrases, elle devait fouiller un lien qu'elle ne comprenait pas. Jusqu'à maintenant, elle n'avait lu que quelques paragraphes.

Prenant une grande respiration, elle plissa les yeux et recommença à lire.

— *J'adore les fées !*

Laurel tomba presque de sa chaise en entendant la voix de Chelsea dans son oreille droite.

Celle-ci se laissa choir sur un siège à côté de Laurel.

— Je suis passée par cette phase il y a environ un an, où tout ce que je fabriquais était lié aux fées. J'ai, genre, dix livres qui ne parlent que de fées et des photos collées à mon plafond. J'ai même trouvé un dépliant à propos de la théorie de conspiration de ce gars qui croit que l'Irlande est dirigée par la Cour Seelie. Et même si ses idées étaient un peu tirées par les cheveux, il faisait quand même remarquer quelques points valables.

Laurel ferma son fureteur aussi vite que possible, bien que la phrase *trop peu, trop tard* lui vint à l'esprit.

— Au Moyen Âge, les gens étaient convaincus que tout ce qui arrivait de mal était causé par les fées, poursuivit Chelsea, ne paraissant pas s'apercevoir que Laurel n'avait pas encore prononcé un mot. Bien sûr, ils pensaient aussi que tout ce qui était bon arrivait grâce à elles, alors j'imagine que c'était juste. Encore que...

Elle sourit largement.

— Alors, pourquoi effectuais-tu des recherches sur les fées ?

La bouche de Laurel devint sèche. Elle tenta d'inventer un prétexte quelconque, mais après avoir essayé de comprendre des douzaines de légendes conflictuelles sur les fées, elle ne trouvait rien.

— Hum, je voulais seulement en apprendre plus pour...

Elle se rappela que Chelsea assistait à son cours d'anglais juste à temps pour ne pas s'en servir comme excuse.

Puis, elle se souvint de la proposition de David.

— Je vais à la danse costumée en fée ce samedi, lâcha-t-elle impulsivement. J'ai pensé que je pourrais en apprendre un peu plus sur le sujet avant.

Le visage de Chelsea s'illumina.

— C'est tellement génial. Je veux tellement être une fée aussi. Nous devrions essayer d'assortir nos costumes.

Oh, super.

— En fait, David me fabrique des genres d'ailes. Il dit que c'est une surprise.

— Oh.

Chelsea hésita pendant seulement une seconde.

— Ça va. Je devrais probablement collaborer avec Ryan de toute façon.

Ses joues rougirent légèrement.

— Il m'a demandé de l'accompagner vendredi dernier.

— C'est formidable.

— Ouais. Il est mignon. N'est-ce pas qu'il est mignon ?

— Bien sûr.

— Bien.

Elle sembla perdue dans ses pensées pendant un moment.

— Alors, tu y vas avec David ?

Laurel hocha la tête.

Chelsea sourit, bien que son sourire parut un peu chagriné.

— Eh bien, tu feras une fée superbe. Tu as presque l'air d'une fée de toute façon, donc ce sera parfait.

— C'est vrai ?

Chelsea haussa les épaules.

— Je trouve. Particulièrement avec tes cheveux et ta peau qui sont si pâles. Les gens pensaient auparavant que les anges étaient des fées, alors les fées doivent être très pâles et avoir un air fragile.

Fragile ? songea Laurel, un peu décontenancée.

— Tu auras l'air parfaite, affirma Chelsea. Je t'attendrai près de la porte. Je veux voir ton costume en premier.

— Marché conclu, répondit Laurel avec un sourire forcé.

Elle n'aimait pas la façon dont elle venait de se prendre au piège de l'idée de David. Toutefois, c'était mieux que d'avouer la vérité à Chelsea.

— Pourquoi est-ce que tu navigues ici de toute façon ? s'enquit Chelsea. N'es-tu pas branchée à la maison ?

— Seulement l'accès par ligne commutée, reconnut Laurel en levant les yeux au ciel.

— Vraiment ? Ça existe encore ? Mon père est technicien en informatique et il a installé un réseau sans fil partout dans la maison. Nous avons Internet à haute vitesse sur six ordinateurs. Tu devrais venir chez moi la prochaine fois. Beaucoup de bande passante et mes livres en prime, d'accord ?

Laurel acquiesça instinctivement, mais elle ne pourrait jamais aller chez Chelsea pour effectuer ses recherches. Son amie était trop intelligente – elle résoudrait le mystère en rassemblant tous les éléments.

En supposant qu'il y ait des éléments à rassembler. Laurel n'avait pas découvert une seule source qui parlait de fées lui ressemblant un tant soit peu. Ce qu'elle avait déniché de plus près, c'était les dryades – esprits des forêts –, et elles n'étaient que les esprits des bois.

Elle était plutôt certaine de ne pas être un esprit.

— Bon, je dois partir, déclara Chelsea. Je dois faire de *véritables* recherches.

Elle leva son manuel d'histoire.

— Je suis censée trouver au moins trois sources, sans inclure la Toile. Je le jure, madame Mitchell est *tellement* vieux jeu. En tout cas, on se voit demain ?

— Ouais, dit Laurel en agitant la main. À demain.

Elle se tourna vers l'ordinateur pour effectuer une dernière recherche. Mais quand elle ouvrit son fureteur, elle s'aperçut que son délai avait expiré.

Laurel soupira et ramassa ses notes éparses. Si elle voulait plus de temps, elle devrait revenir un autre jour. Elle jeta un coup d'œil vers les étagères où elle pouvait voir les boucles dansantes de Chelsea.

La maison de Chelsea *serait* plus pratique.

Domage que le côté pratique se trouvait au bas de sa liste de priorités ces jours-ci.

DOUZE

— Toujours rien ? demanda David quand Laurel lui téléphona le samedi après-midi quelques heures avant la danse.

— Rien. Je suis allée à la bibliothèque trois jours consécutifs et il n'y a *rien*.

— Pas même des indices ?

— Eh bien, tu peux lire une explication sur n'importe quoi si tu le veux vraiment, mais aucune description de...

Elle baissa la voix.

— ... fée qui donne l'impression de me ressembler.

— Qu'en est-il de Shakespeare ? *Le Songe d'une nuit d'été* ?

— En fait, celles-là sont ce qu'il y a de plus près. Mais elles ont encore des ailes et elles paraissent très magiques. Sans parler de malicieuses. Je ne suis pas comme cela... n'est-ce pas ?

David rit.

— Non, tu ne l'es pas.

Il garda le silence quelques instants.

— Peut-être que les histoires sont fausses.

— À quel point la plupart des légendes sont-elles véridiques ?

— Je ne sais pas. Il me semble simplement qu'il y aurait une *quelconque* documentation si c'était vrai.

— Bien, nous continuerons à chercher. En tout cas, es-tu prête pour ce soir ?

— Bien sûr.

— Je te vois à vingt heures, alors ?

— Je serai prête.

David arriva quelques heures plus tard avec une grande boîte qui contenait soi-disant les « ailes ». Laurel répondit à la porte vêtue de sa robe bleue et avec un châle serré autour des épaules.

— Wow, lança David. Tu es superbe.

Laurel baissa les yeux, souhaitant à demi avoir choisi une robe attirant moins l'attention ; tout le monde la regarderait dans celle-ci. La robe était en satin scintillant bleu pâle avec des

perles argentées le long de la coupe en diagonale tombant dans un drapé parfait qui moulait chacune de ses courbes. Le devant arborait un léger décolleté en forme de cœur, et le dos était nu. Elle était dénudée presque jusqu'à la taille, où il y avait une lisière arrondie et d'autres perles argentées brillantes. Une courte traîne apportait la touche finale.

David portait un pantalon noir avec un veston blanc à queue-de-pie. Une ceinture rouge en soie lui enserrait la taille, et il avait réussi à trouver une cravate à nouer autour de son cou. Des gants blancs pointaient hors de sa poche de poitrine, et il avait coiffé ses cheveux avec du gel.

— Qui es-tu censé personnaliser ? lui demanda Laurel en le regardant d'un œil appréciateur.

David rougit.

— Le prince charmant ?

Quand Laurel rit, il haussa les épaules.

— Je me suis dit que nous pourrions tous les deux incarner des créatures mythiques de contes de fées.

— Ma mère sait que tu viens, murmura Laurel en guidant rapidement David en haut de l'escalier, mais je pense qu'il vaut mieux que nous tentions de faire tous nos préparatifs avant qu'elle sache que tu es déjà ici. Elle pourrait insister pour que je laisse la porte ouverte ou je ne sais trop.

— Pas de problème.

D'un grand geste, elle le fit entrer dans sa chambre et, après avoir attentivement regardé dans le corridor, elle ferma la porte. Laurel défit le nœud de son châle blanc et laissa sa fleur se déployer librement. Elle replaça les pétales dans leur bonne position ; ils avaient l'air mous depuis quelques jours et ne se tenaient pas très hauts. Elle se retourna quand elle entendit David inspirer bruyamment.

— Quoi ?

— Ils sont simplement si beaux, en particulier avec cette robe. Je suis abasourdi chaque fois que je les vois.

— Bien entendu, dit Laurel, sarcastiquement. Ils sont fabuleux lorsque ce ne sont pas les tiens.

David prit seulement deux minutes pour attacher la guirlande autour de la base de la fleur et par-dessus les épaules

de Laurel. Cette dernière se retourna pour voir son reflet dans le nouveau miroir accroché derrière sa porte, et elle rit.

— David, tu es un génie. On dirait vraiment un costume.

David se tint à côté d'elle, souriant à leur reflet.

— Je n'ai pas tout à fait terminé.

Il retourna à la boîte.

— Assieds-toi, dit-il en pointant la chaise. Et ferme les yeux.

Elle obéit, commençant à apprécier cela maintenant. Les mains de David touchèrent son visage, et elle sentit quelque chose de froid frôlant ses paupières et ses joues.

— Que fais-tu ?

— Pas de questions. Et garde tes yeux fermés.

Elle l'entendit brasser quelque chose, et une bruine fraîche couvrit la longueur de ses cheveux.

— Juste une seconde, dit-il.

Puis, elle sentit son haleine chaude, rendant les endroits encore humides sur ses paupières encore plus froids, mais réchauffant le reste de son visage.

— D'accord, tu es prête.

Elle ouvrit les yeux et se leva pour s'examiner dans la glace. Elle eut le souffle coupé, puis rit alors qu'elle retournait son visage d'un côté à l'autre, laissant la lumière faiblissante du soleil refléter les paillettes sur ses joues et autour de ses yeux. Et ses cheveux étaient parsemés de paillettes qui étincelèrent et tombèrent pour orner sa robe lorsqu'elle secoua la tête. Elle faillit ne pas se reconnaître avec la guirlande sur ses épaules, les paillettes et le chatoiement de son maquillage.

— Maintenant, tu ressembles à une fée, dit David d'un air approbateur.

Laurel soupira.

— Je me *sens* comme une fée. Je ne pensais jamais dire ça.

Elle se tourna vers David.

— Tu es incroyable.

— Non, dit David en souriant. Nous l'avons scientifiquement prouvé : *tu* es incroyable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux luisants en souriant de travers.

— Je suis simplement humain.

Laurel sourit et serra sa main.

— Peut-être, mais tu es le meilleur humain.

— Parlant d'humain, dit David en faisant un geste vers la porte, nous devrions aller montrer ceci à tes parents. Ma mère viendra nous prendre ici dans environ dix minutes.

Toute la tension de la soirée revint brusquement.

— Ne crois-tu pas que ma mère verra tout ? demanda-t-elle.

— Elle ne verra rien du tout, dit David. J'en suis certain.

Il prit ses deux mains.

— Es-tu prête ?

Elle ne l'était pas, mais elle acquiesça quand même promptement.

David ouvrit la porte, puis il offrit son bras à Laurel de façon théâtrale.

— Allons-y ?

La mère de Laurel les surprit alors qu'ils redescendaient l'escalier.

— Vous voilà, lança-t-elle en brandissant son appareil photo. J'avais peur que vous n'essayiez de filer discrètement sous mon nez.

Elle observa Laurel en souriant.

— Tu es magnifique, déclara-t-elle. Tu es beau aussi, ajouta-t-elle pour David.

— Où est papa ? demanda Laurel en jetant un coup d'œil dans le salon.

— Il devait travailler tard ce soir. Mais je lui ai promis des tas de photos. Alors, allez-y, souriez !

Elle prit environ cinquante clichés avant que la mère de David finisse par les appeler d'un coup de klaxon.

Laurel tira David derrière elle pendant que sa mère leur criait de s'amuser. La mère de David se répandit aussi en compliments, mais elle avait déjà pris des photos de David, ils s'en sortirent donc avec seulement cinq ou six de plus ensemble.

Quand ils eurent terminé, Laurel avait presque eu le temps de changer d'avis.

— C'est trop voyant, murmura-t-elle à David à l'arrière de la voiture. Quelqu'un va deviner ce qui se passe.

David rit.

— Personne ne devinera la vérité, lui assura-t-il. Promis.

— Tu fais mieux d'avoir raison, grogna Laurel quand ils s'arrêtèrent dans le stationnement de l'école.

— Regarde-toi ! cria Chelsea d'une voix perçante quand elle et David entrèrent dans le gymnase décoré. David avait dit que les ailes auraient l'air géniales, mais j'ignorais qu'elles seraient *aussi* belles.

Elle obligea Laurel à tourner sur elle-même.

— Tu sais, cela ressemble davantage à une fleur qu'à des ailes, n'est-ce pas ton opinion ?

— Elles sont comme des ailes-fleurs, j'imagine, répondit nerveusement Laurel.

Mais Chelsea se contenta de hausser les épaules.

— Elles sont absolument superbes. David, tu es un génie, affirma-t-elle en lui touchant l'épaule.

Laurel réprima un sourire. David aurait presque tout le mérite pour sa fleur ce soir, mais elle n'avait aucun problème avec cela. Particulièrement si l'autre option était que tout le monde découvre qu'elle avait poussé sur elle !

Chelsea huma son épaule, et Laurel se raidit.

— Wow, lança Chelsea en reniflant ouvertement à présent. Qu'est-ce que tu as vaporisé là-dessus ? Je paierais sans problème pour ce que tu as utilisé.

Laurel fut prise de court pendant juste une seconde, puis elle dit :

— En fait, c'est juste ce vieux parfum que j'ai depuis des lustres. Je ne me souviens même pas de son nom.

— Si jamais tu n'en veux plus, je le prendrais. Mmmm.

Laurel sourit et lança un regard significatif à David en penchant la tête vers l'autre côté de la pièce. Loin du nez de Chelsea.

— Nous allons chercher quelque chose à boire, déclara David en s'emparant de la main de Laurel.

Heureusement, Ryan s'avança et Chelsea fut suffisamment distraite pour ne pas les suivre.

Laurel laissa sa main dans celle de David. Il n'avait pas dit qu'il s'agissait d'un rendez-vous comme tel, mais il n'avait pas dit le contraire non plus. Elle préférait penser que c'en était un.

Malgré sa réticence à le qualifier de petit ami, elle n'était pas non plus certaine de ne pas vouloir que ce soit ainsi. Que pourrait-elle désirer d'autre chez un garçon ? Il était gentil, patient, intelligent, amusant, et il ne cachait pas qu'il l'adorait. Elle sourit en le suivant. Marcher main dans la main pourrait alimenter quelques rumeurs, mais elle s'en moquait.

Alors qu'elle avançait, tout le monde s'écartait pour faire place à ses « ailes ». Des gens qui ne lui avaient jamais parlé auparavant la cherchaient pour lui dire à quel point son costume était génial. Partout où elle regardait, la foule l'observait. Toutefois, cela ne la rendait pas nerveuse ce soir. Elle savait ce qu'ils voyaient ; elle l'avait vu elle-même dans la glace un peu plus tôt. Elle avait l'air magique ; il n'y avait pas d'autres mots pour la décrire.

Une chanson douce commença à environ vingt-trois heures trente, et David lui réclama enfin sa première danse de la soirée. Il était resté à l'écart, bavardant avec ses amis et l'observant pendant la majeure partie de la soirée alors que plusieurs gars l'avaient invitée à danser.

— Alors, dis-moi, s'enquit-il en l'attirant à lui, était-ce si mal ?

Elle sourit en levant les yeux vers lui et enroula ses bras autour de son cou.

— Pas du tout. Tu avais totalement raison.

David rit.

— À quel propos ?

Le sourire demeura sur son visage, mais ses paroles étaient sérieuses.

— Tout le monde peut voir qui je suis réellement et personne n'a peur ou ne panique. Personne n'appelle des scientifiques fous et autres. Ils pensent seulement que c'est *cool*.

Elle hésita, puis ajouta :

— *Je* pense que c'est plutôt *cool*.

— C'est *cool*. C'est formidable.

Il sourit largement.

— *Tu* es formidable.

Laurel baissa le regard à hauteur de son épaule, mais une chaleur pleine de fourmillement se répandit en elle.

— Alors, comment se sent-on quand on est une fée ?

Laurel haussa les épaules.

— Pas si mal. Bien sûr, ce ne serait pas comme cela tous les jours.

— Non ; mais si tu peux te faire à l'idée, alors tu pourras peut-être commencer à réfléchir pour savoir si c'est vrai.

Laurel le regarda, amusée.

— Tu *veux* que ce soit vrai !

— Et même si c'était le cas ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'être mythique par association, c'est le mieux que *je* ne pourrai jamais faire.

— Que veux-tu dire ? Tu es le prince charmant.

— Ouais, mais – tu sais – pas vraiment. Mais toi ? Laurel, je pense que c'est vrai. Et c'est génial. Qui d'autre est le meilleur ami d'une fée ? Personne !

Laurel sourit.

— Suis-je réellement ta meilleure amie ?

Il baissa des yeux très sérieux vers elle.

— Pour l'instant.

Elle s'approcha d'un pas et posa sa tête contre l'épaule de David pour la dernière moitié de la chanson. Quand celle-ci se termina, Laurel attira David plus près pour l'étreindre.

— Merci, murmura-t-elle à son oreille.

Il lui décocha un grand sourire et lui offrit son bras de manière théâtrale.

— Allons-y, veux-tu ?

Il la ramena vers la table où la plupart de leurs amis étaient assis, et Laurel se laissa tomber sur une chaise.

— Je dois le dire, je suis totalement exténuée.

David se pencha près de son oreille.

— À quoi t'attendais-tu ? Le soleil est couché depuis des heures. Toutes les bonnes fées devraient être blotties dans leur lit de fleurs.

Laurel rit, puis elle sursauta quand quelqu'un lui tapa sur l'épaule. Un étudiant de dernière année de son école qu'elle reconnut se tenait juste derrière elle.

— Hé, c'est tombé quand tu as arrêté de danser. Je me suis dit que tu aimerais le récupérer.

Il lui tendit un long pétale blanc et bleu.

Laurel regarda David avec des yeux ronds. Après quelques secondes, David prit le pétale.

— Merci, mec.

— Pas de problème. Avec quoi l'as-tu fabriqué ? La texture est pareille à celle d'une vraie fleur.

— C'est un secret professionnel, dit David en souriant.

— Eh bien, c'est réellement super génial.

— Merci.

L'étudiant retourna d'un pas tranquille dans la foule, et David déposa le pétale sur la table. Laurel était étrangement gênée de le voir là, exposé au regard de tous. Elle avait l'impression que c'était intime – comme si David avait étalé un de ses sous-vêtements.

— Est-ce qu'il vient juste de tomber ? lui demanda-t-il en se penchant de nouveau vers elle. L'as-tu senti ?

Laurel secoua la tête.

— On n'aurait pas pu tirer dessus sans que tu t'en aperçoives, n'est-ce pas ?

Laurel se souvint de la douleur insoutenable qu'elle avait ressentie quand elle avait essayé d'arracher un des pétales quelques semaines auparavant.

— Absolument pas.

— Laurel, commença David, si bas qu'elle l'entendit à peine, n'est-ce pas ce que Tamani avait annoncé ?

Laurel hocha la tête rapidement.

— Je ne le croyais pas ; je ne pouvais pas. C'était trop beau pour être vrai.

Sa bouche prononça les paroles sans y penser, mais son esprit était fixé sur la question évidente. *S'il avait raison à ce propos, avait-il raison à propos du fait qu'elle était une fée ?*

David regarda le sol derrière elle pendant une seconde, puis il se baissa vivement et se rassit en tenant deux pétales supplémentaires. Il lança un grand sourire en direction du groupe et haussa les épaules.

— On dirait que ma création tombe en morceaux.

— Ça va, déclara Chelsea. La danse sera terminée dans quelques minutes de toute façon.

Elle sourit à Laurel.

— Elle était magnifique le temps qu'elle a duré.

— David, pouvons-nous aller attendre ta mère ? demanda Laurel avec désespoir.

— Bien sûr. Partons.

Laurel ramassa frénétiquement les pétales tout le long du chemin jusqu'à la porte pendant que David la guidait à travers la foule. Mais chaque fois que quelqu'un se cognait sur elle, d'autres pétales tombaient. Quand ils finirent par franchir l'entrée, il n'en restait que quelques-uns accrochés dans son dos, et ses bras en étaient remplis.

— Est-ce que je les ai tous ramassés ? demanda-t-elle en fouillant des yeux le plancher autour d'elle.

— Je crois que si.

Laurel soupira et se frotta le visage. Une pluie de paillettes tomba sur le sol.

— Oups. J'ai oublié.

David rit et regarda sa montre.

— Il est minuit. Tu vas aussi perdre une chaussure ?

Laurel leva les yeux au ciel.

— *Tellement* pas drôle.

David se contenta d'enfoncer ses mains dans ses poches et de sourire.

— À quoi cela ressemble-t-il ? demanda Laurel en lui tournant le dos.

— Je ne peux pas dire avec les guirlandes.

— Parfait.

Elle marqua une longue pause et baissa les yeux sur ses bras remplis de pétales. Sa gorge lui semblait sèche alors qu'elle levait son regard vers David.

— C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

Elle haussa les épaules, mais elle s'obligea à prononcer les mots.

— Je suis vraiment une fée, n'est-ce pas ?

David sourit simplement et hocha la tête.

Et pour une raison quelconque, Laurel se sentit mieux. Elle rigola.

— Ouah ! dit-elle.

Sa mère se gara quelques minutes plus tard, et ils filèrent s'installer sur le siège arrière.

— Oh, les ailes se sont défaites, remarqua-t-elle. C'est une bonne chose que j'aie déjà pris des photos.

Laurel ne dit rien en se tournant pour ramasser d'autres pétales pour les ajouter au tas.

Ils s'arrêtèrent dans l'allée de garage de Laurel, et David sortit l'aider à porter sa brassée de pétales jusqu'à sa porte.

— Il n'en reste que cinq, déclara David levant de nouveau les yeux vers elle. Et ils tomberont sûrement pendant ton sommeil.

— Ah ! S'ils se rendent jusque-là.

David marqua une pause.

— Es-tu soulagée ?

Laurel y réfléchit pendant une minute.

— Plutôt. Je n'aurai plus rien à cacher et j'en suis contente – sauf peut-être une marque là où la bosse se trouvait. Je serai heureuse de porter de nouveau des débardeurs. Mais...

Elle hésita, rassemblant ses pensées.

— Quelque chose a changé ce soir, David. Pendant quelques heures, j'ai aimé la fleur. Je l'ai vraiment, vraiment aimée. Je me sentais spéciale et magique.

Elle sourit.

— C'est toi qui as fait cela pour moi. Et... je suis vraiment contente.

— Souviens-toi qu'elle reviendra l'an prochain. C'est ce qu'a affirmé Tamani, non ?

Elle plissa le front en entendant ce nom.

— Nous pourrions créer une tradition. Tu peux sortir de ta cachette et être une fée aux yeux de tous une fois l'an.

Elle hocha la tête. Elle aimait l'idée davantage qu'elle n'aurait pu le prédire avant ce soir.

— Les autres filles seront jalouses, le prévint-elle. Elles voudront que tu leur fabriques des ailes aussi.

— Je devrai leur dire que seule Laurel a des ailes. Elles ne sauront jamais à quel point c'est la vérité.

— Tu penses que personne ne finira par comprendre ?

— Peut-être. Il y a toujours quelqu'un qui croit secrètement aux mythes et aux légendes ; ou du moins en partie. Ce sont ces gens-là qui regardent au-delà de l'évidence et remarquent des choses qui sont réellement merveilleuses dans cet univers.

Il haussa les épaules.

— Ils ne diront rien toutefois, même si c'est le cas. Parce que le reste d'entre nous qui considérons le monde comme un endroit logique et scientifique ne verrait pas la vérité même si elle était affichée sur un panneau géant. J'ai eu de la chance que tu me sois tombé dessus avec ta véritable nature ; je ne t'aurais jamais vu telle que tu es.

— Je suis simplement moi, David.

— C'est la meilleure partie.

Avant qu'elle ne puisse dire quelque chose, il se pencha et pressa doucement ses lèvres sur son front, puis il pivota en lui murmurant bonne nuit et se dirigea vers la voiture.

TREIZE

PAR-DESSUS SON ÉPAULE, LAUREL FIXAIT SON DOS NU DANS LA GLACE. Il y avait une minuscule ligne blanche au milieu – comme une cicatrice depuis longtemps oubliée –, mais elle était à peine visible.

Elle soupira et enfila son débardeur par-dessus sa tête. C'était *tellement* mieux comme cela.

L'idée d'être une fée lui avait paru si réelle la nuit dernière. Aujourd'hui, c'était à des années lumières. Elle scruta les angles de son visage, s'attendant à moitié à ce qu'ils aient changé.

— Je suis une fée, murmura-t-elle.

Cependant, son reflet ne lui répondit pas.

Elle se trouvait idiote de le dire. Elle n'avait pas l'impression d'être une fée ; elle ne se sentait pas différente d'avant. Elle se sentait normale. Mais peu importe, elle connaissait la vérité à présent – et normal était un mot qui ne pourrait plus jamais décrire sa vie.

Elle devait parler à Tamani.

Elle descendit sur la pointe des pieds et prit le téléphone, composant de mémoire le numéro de cellulaire de David. Elle ne pensa à l'heure que lorsqu'elle entendit sa voix rauque.

— Quoi ?

C'était inutile de raccrocher maintenant, elle l'avait déjà réveillé.

— Salut. Désolée. Je n'ai pas réfléchi.

— Que fiches-tu debout à six heures du matin ? s'enquit-il, endormi.

— Hum, le soleil est levé.

David se tordit de rire.

— Bien sûr.

Laurel regarda vers la chambre de ses parents, dont la porte était légèrement entrouverte ; elle se glissa dans le coin et entra dans le garde-manger.

— Pourrais-tu me couvrir aujourd'hui ? lui demanda-t-elle en murmurant à moitié.

— Te couvrir ?

— Puis-je dire à mes parents que je suis chez toi ?

David parut plus alerte tout à coup.

— Où vas-tu réellement ?

— Je dois aller voir Tamani, David. Ou du moins, je dois essayer.

— Tu vas sur ta terre ? Comment t'y rendras-tu ?

— En autobus ? Il y en aura un qui longe la 101 le dimanche, tu ne penses pas ?

— C'est comme cela que tu arriveras à Orick, mais à quelle distance de là se trouve ton ancienne demeure ?

— Je peux mettre mon vélo devant l'autobus. Elle se trouve à environ deux kilomètres de la gare ; cela ne me prendra même pas dix minutes.

David soupira.

— J'aimerais avoir mon permis de conduire.

Laurel rit. Il s'en plaignait fréquemment.

— Encore deux semaines, David. Tu vas y arriver.

— Ce n'est pas cela. J'aimerais y aller avec toi.

— Tu ne peux pas. S'il sait que tu es présent, il pourrait ne pas se montrer. Il n'était pas très chaud à l'idée que je t'avais déjà parlé de la fleur.

— Tu lui as dit cela ?

Laurel enroula le fil du téléphone autour de son poignet.

— Il m'a demandé si j'en avais parlé à quelqu'un et je l'ai laissé échapper. Il est plutôt différent – persuasif. C'est comme si l'on ne pouvait pas lui mentir.

— Je n'aime pas cela, Laurel. Il pourrait s'avérer dangereux.

— C'est toi qui as répété toute la semaine qu'il avait raison. Il affirme qu'il est comme moi. S'il a dit la vérité sur tout le reste, pourquoi mentirait-il à ce propos ?

— Et Barnes ? S'il était là ?

— Les papiers ne sont pas encore signés. Nous sommes toujours propriétaires.

— Tu en es certaine ?

— Ouais. Maman l'a mentionné hier.

David soupira, et le silence s'installa au téléphone.

— S'il te plaît ? Je dois partir. Je *dois* en apprendre plus.

— D'accord. Une condition : quand tu reviens, tu me racontes ce qu'il a dit.

— Tout ce que je peux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne sais pas ce qu'il va me révéler. Et s'il y avait un gros secret de fée dont je ne suis censée parler à personne ?

— Bien, tout sauf le gros secret du monde s'il y en a un. D'accord ?

— Marché conclu.

— Laurel ?

— Ouais ?

— Sois prudente. Sois très, très prudente.

*

* *

Après avoir enchaîné son vélo à un petit arbre, Laurel souleva son sac à dos et le mit sur une épaule. Elle dépassa la maison vide, puis hésita à l'orée du bois où plusieurs sentiers serpentaient dans les buissons denses et la forêt. Elle décida de suivre le sentier où il l'avait découvert la première fois. Cela lui sembla un plan aussi bon qu'un autre.

Quand elle atteignit la grosse roche près du ruisseau, Laurel regarda autour d'elle. S'asseoir à côté du beau cours d'eau la détendait et la rendait heureuse ; pendant un moment, elle songea à s'y installer pendant une heure, puis à rentrer à la maison sans avoir parlé à Tamani. C'était tellement éprouvant pour les nerfs de discuter avec lui.

Cependant, elle s'obligea à ne pas se dégonfler ; elle prit une grande respiration et cria :

— Tamani ?

Au lieu de résonner sur les roches, sa voix sembla être absorbée par les arbres, ce qui la fit se sentir toute petite.

— Tamani ? appela-t-elle de nouveau, un peu plus doucement cette fois. Es-tu encore ici ? Je veux parler.

Elle tourna en rond en essayant de regarder partout en même temps.

— Tam...

— Hé.

Le ton était chaleureux, mais étrangement hésitant.

Laurel pivota et se heurta presque au torse de Tamani. Ses mains volèrent sur sa bouche pour étouffer un cri. C'était Tamani, mais il était différent de la fois précédente. Ses bras étaient nus, mais ses épaules et son torse étaient couverts par ce qui ressemblait à une armure fabriquée avec de l'écorce et des feuilles. Une longue lance pointait au-dessus de son épaule, sa pointe de pierre aiguisée comme une lame de rasoir. Il était aussi superbe qu'avant, mais l'air autour de lui était menaçant comme un brouillard épais.

Tamani l'observa pendant un bon moment, et bien qu'elle essayât, elle fut incapable de détourner le regard. Le côté de sa bouche sautilla, et il sourit à moitié, puis il tira sur l'étrange armure pour la passer par-dessus sa tête, la retirant en même temps que son air menaçant.

— Désolé pour l'attirail, dit-il en rangeant son armure derrière un arbre. Nous sommes en alerte maximale aujourd'hui.

Il se redressa et sourit avec hésitation.

— Je suis content que tu sois revenue. Je n'étais pas certain que tu le ferais.

Sous l'armure, il était entièrement vêtu de vert foncé ; un chandail ajusté avec des manches trois-quarts et le même style de pantalon large qu'il portait la dernière fois.

— Et tu es venue seule.

Il ne s'agissait pas d'une question.

— Comment le sais-tu ?

Tamani rit, les yeux étincelants.

— Quel genre de sentinelle serais-je si je ne savais pas combien de personnes envahissent mon secteur ?

— Une sentinelle ?

— C'est exact.

Il la conduisit le long d'un sentier à présent, vers la clairière où ils avaient discuté lors de leur première rencontre.

— Qu'est-ce que tu gardes ? lui demanda-t-elle.
Il se tourna avec un large sourire et toucha le bout du nez de la jeune fille.

— Quelque chose de très, très spécial.
Laurel tenta de reprendre son souffle et y arriva avec peine.

— Je suis venue... hum... présenter mes excuses, bégaya-t-elle.

— Pour quoi ? s'enquit Tamani sans ralentir.
Se moque-t-il de moi ou est-ce qu'il n'a pas du tout été embêté ?

— J'ai réagi avec excès la dernière fois, déclara-t-elle en rythmant ses pas aux siens. J'étais déjà paniquée par tout ce qui m'arrivait et les choses que tu m'as dites m'ont fait perdre complètement la tête. Mais je n'aurais pas dû me mettre en colère contre toi comme cela. Alors, je suis désolée.

Ils avancèrent encore de quelques pas.

— Et... l'incita-t-il à poursuivre.

— Et quoi ? demanda Laurel, sa poitrine se serrant sous l'examen intense de ses yeux verts.

— Et tout ce que j'ai dit est vrai, et maintenant tu es ici pour en apprendre davantage.

Il stoppa brusquement.

— C'est bien *la* raison pour laquelle tu es ici, non ?
Il s'appuya contre un arbre et la regarda d'un air moqueur.

Elle hocha la tête, incapable de parler. Elle ne s'était jamais sentie aussi gênée. Pourquoi la rendait-il muette de timidité ? Elle n'arrivait ni à réfléchir ni à s'exprimer en sa présence. Lui, par ailleurs, semblait parfaitement à l'aise avec elle.

Tamani se laissa gracieusement glisser au sol, et Laurel réalisa qu'ils avaient atteint la clairière. Il désigna un endroit à quelques mètres de lui.

— Assieds-toi.

Il lui décocha un sourire de travers et tapota l'herbe à côté de lui.

— Bien sûr, tu peux venir ici si tu veux.
Laurel s'éclaircit la gorge et s'assit en face de lui.

— Je ne suis pas encore chanceux à ce point-là ?
Il joignit ses mains derrière sa tête.

— On a le temps. Donc, dit-il pendant qu'elle s'installait, tes pétales ont fané.

Laurel hocha la tête.

— Hier soir.

— Soulagée ?

— Surtout.

— Et tu es ici pour en découvrir davantage sur la condition de fée, n'est-ce pas ?

Laurel était gênée d'être aussi facile à comprendre, mais il avait raison et il n'y avait pas d'autre option que de l'admettre.

— Je ne sais pas si je peux t'en apprendre beaucoup – tu as survécu par toi-même pendant douze ans ; tu n'as pas besoin que je te prévienne de ne pas manger de sel.

— J'ai effectué quelques recherches, dit Laurel.

Tamani ricana.

— Ça va être amusant.

— Quoi ?

— C'est juste que les humains se trompent toujours.

— Je l'ai remarqué.

Après un instant d'hésitation, elle demanda :

— Tu n'as pas d'ailes cachées quelque part sous ce chandail, n'est-ce pas ?

— Tu veux vérifier ?

Sa main vola vers le bas de son vêtement.

— Ça va, dit Laurel rapidement.

Tamani devint sérieux.

— Il n'y a pas d'ailes, Laurel. Sur personne. Certaines fleurs ressemblent à des ailes, comme certaines fleurs ont l'air de papillons – la tienne était plutôt comme des ailes, en fait. Mais il ne s'agit que de fleurs – comme tu l'as découvert.

— Pourquoi les histoires sont-elles à ce point erronées ?

— Je soupçonne que les humains sont très bons pour interpréter incorrectement ce qu'ils voient.

— Je n'ai jamais rien lu sur le fait que les fées sont des plantes. Et crois-moi, j'ai cherché, ajouta-t-elle.

— Les humains aiment raconter des histoires sur d'autres humains, mais ceux qui auraient des ailes, des sabots ou des

baguettes magiques. Pas à propos des plantes. Pas à propos de quelque chose qu'ils ne sont pas et ne pourraient jamais être.

Il haussa les épaules.

— Et les humains nous ressemblent tant, j'imagine que c'est une hypothèse raisonnable.

— Quand même. Ils sont tellement à côté de la plaque. Je n'ai pas d'ailes. Et je n'ai certainement rien de magique.

— Ah non ? dit Tamani avec un grand sourire.

Les yeux de Laurel s'arrondirent.

— Je suis magique ?

— Bien sûr.

— Vraiment ? !

Tamani rit de l'excitation de Laurel.

— Alors, il y a de la magie ? De la véritable magie ? Tout n'est pas scientifique, comme le dit David ?

Tamani leva les yeux au ciel.

— Encore David ?

Laurel se hérissa.

— C'est mon ami. Mon meilleur ami.

— Pas ton petit ami ?

— Non. Enfin... non.

Tamani la fixa pendant plusieurs secondes.

— Donc, le poste est libre ?

Laurel roula des yeux.

— Nous n'avons *vraiment* pas cette conversation en ce moment.

Il la dévisagea d'un air plein de sous-entendus pendant quelques secondes, mais elle refusa de rencontrer son regard. Il l'observait avec tellement de possessivité, comme si elle était une amoureuse qu'il avait déjà conquise et qu'il attendait qu'elle le réalise.

— Parle-moi de la magie, dit-elle en changeant de sujet. Peux-tu voler ?

— Non, comme pour les ailes, il ne s'agit que de folklore.

— Que peux-tu faire ?

— N'es-tu pas curieuse à propos de *tes* habiletés ?

— Je peux pratiquer la magie ?

— Absolument. Tu peux faire de la magie très puissante. Tu es une fée d'automne.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il y a quatre types de fées ; printemps, été...

— Automne et hiver ?

— Ouais.

— Pourquoi suis-je une fée d'automne ?

— Parce que tu es née en automne. C'est pourquoi ta fleur pousse à cette saison.

— Cela ne paraît pas très magique, lança Laurel, un peu déçue. On dirait de la science.

— Ce l'est. Tout n'est pas magique dans notre vie. En fait, les fées sont plutôt normales, en grande partie.

— Alors, qu'en est-il de la magie ?

— Bien, chaque type de fée possède son propre genre de magie.

Son visage prit un air de respect.

— Les fées d'hiver sont les plus puissantes de toutes les fées et les plus rares. Seulement deux ou trois sont produites par génération ; souvent moins. Nos souverains sont toujours des fées d'hiver. Ils règnent sur les plantes. Toutes. Un séquoia mature se plierait en deux si une fée d'hiver le lui demandait.

— On dirait qu'elles peuvent presque tout faire.

— Parfois, je crois que si. Mais la plupart du temps, les fées d'hiver gardent leurs habiletés – et leurs limites – pour elles, les transmettant de génération en génération. Certains disent que la plus grande aptitude des fées d'hiver consiste à garder un secret.

— Alors, que font les fées d'automne ? demanda Laurel avec impatience.

— Les fées d'automne sont les deuxièmes plus puissantes et, comme les fées d'hiver, plus rares. Les fées d'automne fabriquent des choses.

— Quel genre de choses ?

— Des choses venant d'autres plantes. Des élixirs, des potions, des cataplasmes. Ce genre de choses.

Cela ne semblait pas très magique.

— Donc, je suis comme une cuisinière ? Je mélange des choses ensemble ?

Tamani secoua la tête.

— Tu ne comprends pas. Ce n'est pas simplement une question de mélanger des ingrédients ensemble – sinon, tout le monde pourrait le faire. Les fées d'automne ont un sens magique des plantes et elles peuvent les utiliser pour le bien du royaume. Donne-moi tous les livres jamais écrits sur les fortifiants et je ne pourrais quand même pas fabriquer un mélange pour stopper la moisissure. C'est de la magie, même si cela semble sensé.

— C'est juste que cela ne donne pas *l'impression* d'être de la magie, c'est tout.

— Mais ce l'est. Différentes fées d'automne pratiquent différentes spécialités. Elles confectionnent des potions et des élixirs pour toutes sortes de choses ; par exemple, une brume qui déconcerte les intrus ou une toxine qui les endort. Les fées d'automne sont essentielles à la survie de notre espèce. Elles sont très, très importantes.

— J'imagine que c'est génial.

Sauf que Laurel n'était pas entièrement convaincue. À ses yeux, c'était comme de la chimie et si elle devait en juger par son cours de biologie, elle ne serait pas très bonne.

— Que font les fées d'été ?

Tamani sourit.

— Les fées d'été sont tapageuses, reprit-il sur le ton de la conversation. Comme des fleurs estivales. Elles créent des illusions et les plus extraordinaires feux d'artifice. Le genre de choses typiquement considérées comme magiques par les humains.

Laurel ne put s'empêcher de songer qu'être une fée d'été paraissait beaucoup plus amusant qu'être une fée d'automne.

— Es-tu une fée d'été ?

— Non.

Tamani hésita.

— Je suis juste une fée de printemps.

— Pourquoi « juste » ?

Tamani haussa les épaules.

— Les fées de printemps sont les moins puissantes de toutes les fées. C'est pourquoi je suis une sentinelle. De la main-d'œuvre. Je n'ai pas besoin de beaucoup de magie pour cela.

— Que peux-tu faire ?

Tamani détourna le regard.

— Si je te le dis, tu promets de ne pas te fâcher ?

— Pourquoi serais-je en colère ?

— Parce que je te l'ai fait la dernière fois que tu es venue ici.

QUATORZE

— FAIT QUOI ? DEMANDA LAUREL EN ÉLEVANT LA VOIX.

— Tu dois promettre de ne pas te vexer.

— Tu m’as jeté un genre de sort et maintenant tu t’attends à ce que je me contente de sourire et de dire que c’est correct ? Eh bien, ce ne l’est pas !

— Écoute, ça n’a même pas très bien fonctionné... C’est toujours le cas avec les autres fées.

Laurel croisa les bras.

— Dis-le-moi, c’est tout.

Tamani s’appuya contre son arbre.

— Je t’ai envoûtée.

— Envoûtée ?

— Je t’ai incitée à me suivre ici.

— Pourquoi agirais-tu ainsi ?

— Tu devais m’écouter assez longtemps pour entendre la vérité.

— Alors... quoi ? Tu m’as jeté de la poudre de fée aux yeux ?

— Non, c’est ridicule, répliqua Tamani. Je te l’ai dit, la véritable magie des fées n’est pas tout à fait ce que tu penses. Il n’y a pas de poudre de fée pour te faire voler, pas de baguette magique agitée, pas de nuages de fumée. Il s’agit simplement de choses que nous pouvons réaliser qui nous aide à jouer notre rôle dans la vie.

— Comment *l’envoûtement* t’aide-t-il dans ton travail de sentinelle ?

Le sarcasme suintait dans la voix de Laurel, mais Tamani poursuivit son explication comme s’il ne l’avait pas remarqué.

— Penses-y. Je peux chasser un intrus avec ma lance, mais quel bien cela fait-il ? Il ne fera que s’enfuir et racontera à ses amis ce qui s’est passé, et ils se lanceront à notre recherche.

Tamani ouvrit les mains devant lui.

— Au lieu de cela, je l'envoûte pour qu'il s'approche, je lui donne un élixir de mémoire et je le renvoie chez lui. As-tu déjà entendu parler des feux follets ?

— Bien sûr.

— C'est nous. Après qu'un humain boit un élixir, tout ce dont il se souvient de l'incident, c'est d'avoir suivi une étincelle de lumière. C'est pacifique de cette façon. Personne n'est blessé.

— Mais *je* me suis souvenue de toi.

— Je ne t'ai pas donné d'élixir, non ?

— Tu as quand même utilisé ta magie sur moi.

Elle refusait d'abandonner si facilement.

— Je le devais. M'aurais-tu suivi autrement ?

Laurel secoua la tête, mais son esprit savait que ce n'était pas tout à fait la vérité. Elle aurait pu suivre Tamani n'importe où.

— D'ailleurs, comme je l'ai dit, cela ne fonctionne pas très bien sur les autres fées – et pas du tout si elles s'y attendent. Tu as brisé le charme assez facilement quand tu y as réfléchi.

Le demi-sourire était de retour.

— Et aujourd'hui ? voulut savoir Laurel avant que le sourire ne puisse l'hypnotiser.

— As-tu peur que je l'aie encore utilisé sur toi ? demanda-t-il en souriant.

— Un peu.

— Nan. Tout ce charme et ce charisme sont innés.

Son sourire était assuré à présent. Arrogant.

— Promets-moi que tu ne tenteras plus jamais de l'utiliser sur moi.

— C'est facile. Maintenant que tu es au courant, cela ne fonctionnerait pas si j'essayais. Et je ne le ferai pas, ajouta-t-il. J'aime mieux quand je peux t'ensorceler *sans* ma magie.

Laurel dissimula son sourire et se rassit en attendant que le sentiment d'apaisement autour d'elle s'évanouisse.

Il ne disparut pas.

Elle fronça les sourcils.

— Arrête. Tu as promis.

Les yeux de Tamani s'arrondirent sous la confusion.

— Arrêter quoi ?

— Ton truc d'envoûtement. Tu continues.

L'expression confuse de Tamani se transforma en sourire chaleureux. La satisfaction planait dans ses yeux.

— Ce n'est pas moi.

Laurel lui lança un regard furieux.

— C'est la magie du royaume. Elle s'écoule du monde des fées. Cela aide les sentinelles à se sentir comme à la maison quand ils ne peuvent y être.

Son sourire était calme et serein à présent, et une trace de contentement voilait ses yeux.

— Tu l'as déjà senti auparavant – je sais que oui. C'est pourquoi tu aimes ce bout de terre à ce point. Et à présent que tu sais ce que tu es et que tu as fleuri une première fois, cela deviendra plus fort.

Il se pencha en avant, son nez à quelques centimètres du sien. Le souffle lui manqua alors que tous les muscles de son corps se relâchaient à cause de la proximité de Tamani.

— C'est le royaume qui te rappelle à la maison, Laurel.

Laurel s'arracha aux profondeurs sans fin du regard de Tamani et se concentra sur ses émotions. Elle regarda le feuillage autour d'elle, et le sentiment s'intensifia. La sensation agréable semblait émaner des arbres et elle se répercutait dans l'air.

— Est-ce vraiment de la magie ? demanda-t-elle, fébrile, sachant que ce ne pouvait être rien d'autre.

— Bien sûr.

— Ce n'est pas toi ?

Tamani rit doucement, mais sans se moquer.

— C'est une magie beaucoup plus grande que celle qu'une humble fée de printemps pourrait même tenter de pratiquer.

Elle rencontra son regard et pendant un moment, elle fut incapable de se détourner. Ses yeux verts brillants retenaient les siens. Il paraissait surtout humain, mais il y avait quelque chose – elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus – qui semblait indiquer qu'il était beaucoup plus que ce que les apparences indiquaient.

— Est-ce que la plupart des fées sont comme toi ? demanda-t-elle doucement.

Il cligna les paupières et elle réussit à regarder ailleurs.

— Cela dépend de ce que tu veux dire, répondit-il. Si tu parles de mon charme et de mon intelligence, non – je suis le plus charmant de tous. Si tu fais référence à mon apparence...

Il fit une pause et baissa les yeux pour se jauger.

— J’imagine que je suis assez normal. Rien de bien spécial.

Laurel aurait argumenté le contraire. Il avait le genre de faciès que même les vedettes de cinéma n’obtenaient que grâce à l’aérographe. Mais s’il avait raison, peut-être que toutes les fées étaient comme lui.

En sursautant, Laurel se demanda si elle ressemblait à cela aux yeux de ses pairs. Son visage lui semblait normal, mais il est vrai qu’elle l’avait observé dans la glace tous les jours de sa vie.

Elle se demanda brièvement si ce qu’elle voyait en admirant Tamani était la même chose que David apercevait en la regardant, elle.

La pensée la rendit un peu mal à l’aise. Elle s’éclaircit la gorge et commença à fouiller dans son sac à dos pour le masquer. Elle sortit une canette de soda.

— Tu en veux un ? lui offrit-elle distraitemment en l’ouvrant.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Un Sprite.

— Tamani rit. Un Sprite ? Tu te moques de moi.

Laurel roula des yeux.

— Tu en veux un ou pas ?

— Bien sûr.

Elle lui montra comment enfoncer la languette pour ouvrir la canette et il essaya avec hésitation.

— Euh, c’est quelque chose.

Il examina attentivement Laurel pendant quelques secondes.

— Est-ce ce que tu bois habituellement ?

— C’est l’une des quelques choses que j’aime.

— Pas étonnant que ta chevelure et tes yeux soient si décolorés.

— Et alors ?

— Ne t’es-tu jamais demandé pourquoi les miens ne le sont pas ?

— Je... j’imagine que je me suis posé la question à propos de tes cheveux.

Voilà une affirmation bien en deçà de la réalité.

— Je mange beaucoup de trucs vert foncé. La mousse près du ruisseau, surtout.

— Beurk.

— Nan, c'est bon. Tu as été élevée selon les idéaux humains, mais tu aimerais cela si tu y goûtais.

— Non, merci.

— Comme tu veux. Tu es assez jolie telle que tu es.

Elle sourit timidement alors qu'il levait sa canette dans sa direction avant de boire.

— Je mange des pêches, lâcha-t-elle brusquement.

Tamani hocha la tête.

— Elles sont bonnes, j'imagine. Personnellement, je n'ai pas tellement la dent sucrée.

— Là n'est pas la question. Pourquoi est-ce que je ne deviens pas orange ?

— Que manges-tu d'autre ?

— Des fraises, de la laitue et des épinards. Des pommes, parfois. Les fruits et les légumes de base.

— Tu manges une variété d'aliments, alors tes cheveux et tes yeux n'emmagent pas une couleur en particulier ; ils restent pâles, simplement.

Il lui décocha un petit sourire narquois.

— Essaie de ne t'alimenter que des fraises pendant une semaine ; tu vas donner un choc à ta mère.

— Est-ce que je deviendrais rouge ? s'enquit Laurel, horrifiée.

— Pas partout, répondit Tamani. Seulement tes yeux et la racine de tes cheveux. Comme les miens. À la maison, c'est une question de mode. Bleu, rose, violet. C'est amusant.

— C'est tellement étrange.

— Pourquoi ? N'est-il pas exact que la moitié des récits humains nous concernant disent que notre *peau* est verte ? C'est encore bien plus bizarre.

— Peut-être.

Laurel se souvint d'un truc qui s'était produit lors de sa première visite.

— Tu as dit qu'il n'y a pas de poudre de fée, n'est-ce pas ?

Tamani inclina un peu son menton, apparemment d'accord, mais son visage était impassible.

— La dernière fois que je suis venue ici, tu as attrapé mon poignet, et plus tard, il y avait cette poudre scintillante dessus. Qu'est-ce que c'était, sinon de la poudre de fée ?

Tamani grimaçait à présent.

— Désolée pour cela ; j'aurais dû me montrer plus prudent.

— Pourquoi ; est-ce que c'était dangereux ?

Tamani rit.

— Pas précisément. Ce n'était que du pollen.

— Du pollen ?

— Ouais, tu sais.

Il examina ses mains comme si elles étaient soudainement devenues très intéressantes.

— Pour la... pollinisation.

— La pollinisation ?

Laurel commença à rire, mais Tamani ne donnait pas l'impression de raconter des blagues.

— Pourquoi penses-tu que tu as fleuri ? Ce n'est pas uniquement pour l'apparence. Bien que la tienne était très séduisante.

— Oh.

Laurel resta silencieuse quelques instants.

— La pollinisation sert à la reproduction des fleurs.

— C'est aussi ainsi que nous nous reproduisons.

— Alors, tu aurais pu me... polliniser ?

— Je ne ferais jamais cela, Laurel.

Son visage était on ne peut plus sérieux.

— Mais tu aurais pu ? insista-t-elle.

Tamani parla lentement, choisissant ses mots avec grand soin.

— Techniquement, oui.

— Et après. J'aurais un bébé ?

— Un jeune plant, oui.

— Pousserait-il sur mon dos ?

— Non, non. Les fées poussent dans les fleurs. C'est une chose que les humains ont généralement comprise. La... femelle... est pollinisée par un mâle et quand ses pétales

tombent, il lui reste une graine. Elle la plante et lorsque la fleur s'épanouit, on a un jeune plant.

— Comment est-ce que tu... nous... tu sais, les fées procèdent-elles à la pollinisation ?

— Le mâle produit du pollen sur ses mains et quand les deux fées décident de polliniser, le mâle enfonce ses mains dans la fleur de la femelle et il laisse les pollens se mélanger. C'est un processus quelque peu délicat.

— Cela ne semble pas très romantique.

— Il n'y a rien de romantique là-dedans, répliqua Tamani, un sourire assuré s'élargissant sur son visage. C'est pour ça qu'il y a le sexe.

— Vous pratiquez quand même... ?

Elle laissa sa question en suspend.

— Bien sûr.

— Mais les fées ne tombent pas enceintes ?

— Jamais.

Tamani lui décocha un clin d'œil.

— La pollinisation sert à la reproduction – le sexe est pour le plaisir uniquement.

— Puis-je voir le pollen ? demanda Laurel en tendant ses mains vers lui.

Tamani retira instinctivement les siennes.

— Je n'en produis pas en ce moment, tu ne fleuris plus. Nous ne produisons du pollen qu'en présence d'une femelle en fleur. C'est pourquoi je l'ai oublié et j'en ai laissé sur ton poignet. Je n'avais pas vu de femelle en fleur depuis longtemps.

— Pourquoi ?

— Je suis une sentinelle. Il y a toujours d'autres soldats, mais tous ceux qui sont ici sont des mâles. Et je ne retourne pas à la maison très souvent.

— Cela paraît ennuyeux.

— Parfois.

Il la fixa de nouveau, et quelque chose changea dans son regard. Il avait baissé sa garde et elle décela une profonde tristesse mélancolique. Cela lui faisait presque mal de continuer à la voir, mais elle était incapable de se détourner.

Puis, aussi vite qu'elle était apparue, elle s'évanouit – remplacée par un sourire nonchalant.

— C'était plus amusant quand tu vivais ici. Tu m'as causé de gros ennuis, en passant.

— Qu'ai-je fait ?

— Tu as disparu.

Tamani rit et secoua la tête.

— Bon sang, nous sommes contents que tu sois revenue. Quand tu as...

— Qui est « nous » ?

— Tu ne pensais pas que j'étais la seule fée ici, non ?

Laurel joua avec une mèche de cheveux qui s'était échappée de sa queue de cheval.

— Ouais, genre.

— Tu ne nous verras pas, à moins que nous le désirions.

Malgré ce que Tamani venait de dire, Laurel jeta un coup d'œil aux arbres autour.

— Combien ? s'enquit-elle en se demandant si elle était encerclée de légions de fées invisibles.

— Cela dépend. Shar et moi restons presque toujours ici. Dix ou quinze autres effectuent habituellement un tour de garde de six mois à un an avant d'être remplacés.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

Il la regarda en silence pendant de nombreuses secondes avec un visage impassible.

— Longtemps, répondit-il finalement.

— Pourquoi es-tu ici ?

Il sourit.

— Pour te surveiller. Enfin, jusqu'à ce que tu nous joues ton numéro de disparition.

— Tu étais ici pour *me* surveiller ? Pourquoi ?

— Pour aider à te protéger. Pour assurer que personne ne découvre qui tu es.

Laurel se souvint d'un truc lu pendant ses recherches.

— Suis-je une... une enfant substituée ?

Tamani hésita une seconde.

— Dans le sens le plus large du terme, oui. Sauf que nous n'avons volé personne afin que tu la remplaces. J'aime mieux penser à toi comme à un scion.

— Qu'est-ce qu'un scion ?

— Il s'agit d'une partie de plante que l'on prélève afin de la greffer sur une autre plante. Tu as été retirée de notre monde et placée dans le monde des humains. Un scion.

— Mais pourquoi ? Y a-t-il beaucoup de... scions ?

— Nan. Pour le moment, seulement toi.

— Pourquoi moi ?

Il se pencha légèrement en avant.

— Je ne peux pas tout te dire et tu dois respecter cela, mais je vais te révéler ce que je peux, d'accord ?

Laurel acquiesça d'un signe de tête.

— Tu as été placée ici il y a douze ans pour intégrer le monde des humains.

Laurel leva les yeux au ciel.

— J'aurais dû le savoir. Qui d'autre aurait pu me déposer dans un panier sur le porche d'inconnus ?

Ses yeux s'arrondirent quand Tamani s'esclaffa.

— Est-ce *toi* qui as fait cela ?

Il riait plus fort maintenant, rejetant la tête en arrière dans son amusement.

— Non, non. J'étais trop jeune. Mais quand j'ai rejoint les sentinelles ici, on m'a mis au courant de presque toute ta vie.

Laurel n'était pas certaine d'aimer cette idée.

— Toute ma vie ?

— Ouais.

Elle plissa les paupières.

— M'as-tu espionnée ?

— Ce n'est pas exactement de l'espionnage. Nous aidions.

— Aider... ouais.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Vraiment. Nous devons empêcher tes parents de découvrir qui tu es.

— Cela me semble un plan vraiment sans faille.

Son ton devint sarcastique.

— Hum, comment pourrions-nous éviter que ces deux humains ne démasquent les fées ? Oh, je sais, laissons-en une sur le pas de leur porte.

— Ce n'était pas comme cela. Nous avons besoin qu'ils adoptent une enfant fée.

— Pourquoi ?

Tamani hésita, puis il pinça les lèvres.

— D'accord, Monsieur « je voudrais bien te le dire, mais je devrais ensuite te tuer ». Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyée ici alors que j'étais bébé ?

Elle rigola d'une manière un peu embarrassée.

— Fais-moi confiance, je n'aurais pas autant dépassé du panier si je n'avais pas eu trois ans.

Tamani ne sourit pas cette fois-ci.

— En fait, tu étais beaucoup plus âgée.

— Que veux-tu dire ?

— Les fées vieillissent différemment des humains. Elles ne sont jamais vraiment des bébés. Enfin, elles ressemblent à des nourrissons humains quand elles s'épanouissent pour la première fois, mais elles ne sont jamais dépendantes et sans défense comme le sont les humains. Elles sont nées en sachant parler et marcher et elles ont l'âge mental...

Il réfléchit un instant.

— D'un enfant de cinq ans environ.

— Vraiment ?

— Ouais. Ensuite, elles vieillissent un peu plus lentement physiquement, de sorte qu'une fée qui paraît âgée de trois ou quatre ans en a en fait sept ou huit... et mentalement, elle agit comme si elle avait onze ou douze ans.

— C'est bizarre.

— Tu dois te rappeler que nous sommes des plantes. Prendre soin d'un petit sans défense, c'est ainsi qu'agissent les animaux. Pas les plantes. Les plantes produisent des graines et celles-ci grandissent seules. Elles n'ont pas besoin d'aide.

— Alors, genre, les fées n'ont même pas de parents ? *Je* n'ai pas de parents fées quelque part ?

Tamani se mordit la lèvre et regarda le sol.

— Les choses sont très différentes au royaume des fées. Il n'y a pas beaucoup de temps pour être un enfant et pas suffisamment de fées adultes pour qu'elles puissent passer leur temps à surveiller des enfants qui jouent. Tout le monde a un rôle et un but, et l'on assume ce rôle très tôt : Nous grandissons rapidement. Je suis une sentinelle depuis l'âge de quatorze ans. J'étais légèrement trop jeune, mais seulement d'un an ou deux. La plupart des fées pratiquent leur profession et vivent seules dès l'âge de quinze ou seize ans.

— Cela ne semble pas très amusant.

— Le plaisir n'est pas vraiment l'objectif.

— Si tu le dis. Donc, je ne pouvais pas venir alors que j'étais bébé, car je marchais et je parlais, c'est cela ?

— Ouais.

— Alors, quel âge avais-je quand je suis arrivée ici ?

Il soupira et pendant un moment, Laurel crut qu'il ne le lui révélerait pas. Puis, il parut changer d'avis.

— Tu avais sept ans.

— Sept ans ?

L'idée était un peu choquante.

— Pourquoi est-ce que je ne me souviens de rien ?

Tamani se pencha en avant, les coudes sur ses cuisses.

— Tu dois comprendre, avant que je réponde à cela, que même si tu n'en as aucun souvenir, tu étais d'accord avec tout ceci.

— Tout quoi ?

— Tout. Venir ici, remplir ton rôle, vivre avec les humains, tout. Tu as été choisie pour cela il y a longtemps et tu as accepté de t'intégrer.

— Pourquoi est-ce que j'ai oublié ?

— Je t'ai dit que je peux faire en sorte que les humains oublient m'avoir vu, non ?

Elle hocha la tête.

— C'est ce qu'ils ont fait pour toi. Une fois que tu as atteint l'âge où tu pouvais passer pour une enfant humaine, ils t'ont fait oublier ta vie de fée.

— Comme avec une potion ou autre chose.

— Oui.

Laurel en resta abasourdie.

— Ils m'ont fait oublier sept ans de ma vie ?

Tamani hocha gravement la tête.

— Je... je ne sais pas quoi dire.

Ils restèrent assis en silence de nombreuses minutes pendant que Laurel essayait de comprendre ce que cela signifiait pour elle. Elle commença à additionner les années que Tamani prétendait qu'elle avait perdues.

— J'ai dix-neuf ans ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Techniquement, oui. Mais tu ressembles encore parfaitement à une humaine de quinze ans.

— Quel âge as-tu ? s'enquit-elle, la voix lourde de colère.

— Vingt et un ans, répondit doucement Tamani. Nous avons presque le même âge.

— Alors, ils m'ont fait tout oublier, comme cela ?

Tamani haussa les épaules, le visage crispé.

La maîtrise serrée que Laurel exerçait sur sa fureur se relâcha.

— Est-ce que vous avez seulement bien réfléchi à tout cela ? Un million de choses auraient pu mal tourner. Et si mes parents n'avaient pas voulu de moi ? Et s'ils découvrent que je n'ai pas de cœur ni de sang ou que j'ai à peine besoin de respirer ? Savez-vous ce que la plupart des gens donnent à manger à un bambin de trois ans ? Du lait, des biscuits, des hot-dogs ! J'aurais pu mourir !

Tamani secoua la tête.

— Pour qui nous prends-tu ? Des amateurs ? Il y a rarement eu dans ta vie des moments où il n'y avait pas au moins cinq fées pour te surveiller, s'assurant que tout se passait bien. Et ce n'est pas comme si la question de la nourriture était un problème. C'est la raison pour laquelle tu as été choisi en premier lieu.

— N'ai-je pas oublié ce que je ne devais pas manger ?

— C'est le côté génial des fées d'automne. Une partie de leur magie consiste à savoir intrinsèquement ce qui est bon ou mauvais pour elles, ainsi que pour les autres fées. Il le faut pour préparer leurs élixirs. Nous savions que tu n'ingurgiterais pas quelque chose de nocif pour toi de ton propre chef. La seule

chose que nous devons surveiller, c'est que tes parents ne te nourrissaient pas de force. Ce qu'ils n'ont jamais fait, dit-il avant qu'elle ne puisse poser la question. Nous maîtrisions tout. Enfin, ajouta-t-il avec réticence, jusqu'à ce que tu partes.

— Jusqu'à ce que je parte ? Si vous me surveilliez si étroitement, vous auriez dû savoir que nous déménagions.

— Nous avons cessé notre surveillance rigoureuse il y a quelques années. J'ai insisté. Je suis... un peu responsable de toi en ce moment. Tu n'étais plus une enfant. En terme d'âge de fée, tu étais plus qu'adulte. Les signes que tu es une fée n'étaient plus aussi apparents. Tu ne tombais pas très souvent, et tes parents étaient habitués à tes habitudes alimentaires. Je pensais que tu avais droit à un peu plus d'intimité. Je croyais que tu en serais contente, ajouta-t-il d'un ton morose.

— Je l'aurais probablement été si je l'avais su, concéda Laurel.

Tamani soupira.

— Sauf que je me suis trop retiré, et nous sommes complètement passés à côté de ton déménagement jusqu'à ce que les déménageurs se présentent. Je voulais sauter aux extrêmes et tout arrêter à cet instant même. Droguer les déménageurs, te ramener au royaume, classer tout le maudit projet comme un échec. Mais... disons juste que je n'ai pas obtenu la majorité des votes. Donc, toi et tes parents êtes partis en voiture, et tu as simplement... disparu.

Il rit sans humour.

— Bon sang, comme j'ai eu des ennuis.

— Je suis désolée.

— Ça va. Tu es revenue. Tout va bien à présent.

Elle le regarda avec méfiance.

— Vas-tu me suivre à la maison et déménager dans ma cour arrière, puisqu'apparemment tu veux tant me surveiller ?

Il rit.

— Non. Nous sommes très bien ici, merci. Nous étions surtout inquiets pour ta floraison et les problèmes qu'elle pourrait te causer. Heureusement, tu t'en es bien sortie.

Donc, je vais vivre là-bas et vous continuerez à vivre ici ?

— Pour le moment.

— Alors, quel était le but que je devienne un... scion ? Étais-je une expérience ?

— Non. Pas du tout.

Tamani laissa échapper un soupir bruyant et exaspéré, puis il jeta un regard rapide autour de la clairière.

— L'objectif de t'envoyer ici était de protéger la terre. C'est... un endroit important pour les fées. Il est impératif qu'une personne qui le comprend en soit propriétaire. Voilà la raison principale pour laquelle tu as été placée avec eux. Quand ta grand-mère est décédée, ta mère est devenue très amère et elle a immédiatement mis cet endroit en vente. Elle avait dix-neuf ans, et j'imagine qu'il contenait trop de souvenirs.

— Elle me l'a raconté.

Tamani hocha la tête.

— Les choses se sont améliorées quand elle a épousé ton père, mais elle n'a jamais arrêté d'essayer de vendre. C'est à ce moment-là que la Cour Seelie a songé à l'idée de t'ajouter à la famille. Cela a fonctionné encore mieux qu'espéré. Après que ta mère ait établi un lien avec toi, elle a cessé ses efforts pour céder la propriété. Autre que l'occasionnel acheteur potentiel qui se présente de temps à autre, cette partie de notre travail s'est avérée simple. Il semble maintenant que ce sera facile pour nous.

Tamani s'installa confortablement avec les mains derrière la tête.

— Nous ne faisons plus qu'attendre que tu hérites.

Laurel baissa les yeux vers ses mains.

— Et si je n'héritais pas ? Et si... et si mes parents vendaient ?

— Ils ne peuvent pas vendre, dit-il d'un ton neutre.

Elle leva brusquement la tête.

— Pourquoi ?

Tamani sourit d'un air entendu.

— On ne peut pas vendre une maison si personne ne se rappelle son existence.

— Hein ?

— Nous pouvons faire oublier aux humains autre chose que de nous avoir vus.

Les yeux de Laurel s'arrondirent quand elle comprit.

— Vous avez saboté leurs efforts ! Vous avez fait oublier aux gens qu'ils avaient déjà vu la maison.

— Nous le devions.

— Et les évaluateurs ?

— Fais-moi confiance, la tentation serait trop forte si ta mère connaissait la valeur de ce site.

— Alors, vous avez effacé leur mémoire aussi ?

— C'était nécessaire, Laurel. Crois-moi.

— Hum... ça n'a pas fonctionné, déclara doucement Laurel.

La prudence se peignit sur le visage de Tamani.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il d'une voix basse et sérieuse.

— Ma mère vend la terre.

— À qui ? Personne n'est venu la voir. Nous nous en sommes assurés.

— Je ne sais pas ; un gars que mon père a rencontré à Brookings.

Tamani se pencha en avant.

— Laurel, c'est très important. Tu *ne peux pas* la laisser vendre.

— Pourquoi pas ?

— Pour commencer, parce que je vis ici. Je n'aimerais pas beaucoup me retrouver sans abri. Mais...

Il jeta un coup autour de lui et il grogna de frustration.

— Je ne peux pas tout expliquer maintenant, mais tu ne peux pas la laisser vendre. Lorsque tu rentreras à la maison, tu dois faire tout ce qu'il faut, tu dois lui parler et la convaincre de dire non à ce type.

— Hum... ce pourrait être un problème.

— Pourquoi ?

— L'offre est déjà entre nos mains. Ils s'apprêtent à rédiger le contrat.

— Oh, non.

Tamani repoussa les cheveux sur son front.

— C'est mauvais, c'est *tellement* mauvais. Shar va me tuer.

Il soupira.

— Peux-tu y changer quelque chose ?

— Ce n'est pas réellement ma décision, répliqua Laurel. Je ne peux pas leur dire quoi faire.

— Je te demande seulement d'essayer. Dis-leur... *quelque chose*. Nous tenterons de trouver une solution nous aussi. Si tu connaissais l'importance de cette terre pour le royaume, tu ne dormirais plus jusqu'à ce qu'elle soit en sécurité. Je ne vois pas comment *je* pourrai dormir jusqu'à ce que tu reviennes pour m'informer que c'est le cas.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un sifflement exaspéré.

— Je ne peux pas le révéler ; c'est interdit.

— Interdit ? Je suis une fée, non ?

— Tu ne comprends pas, Laurel. Tu ne peux pas tout savoir juste parce que tu appartiens à notre peuple – pas tout de suite. Même dans le royaume, les jeunes fées n'ont pas le droit de pénétrer dans le monde des humains jusqu'à ce qu'elles aient prouvé leur loyauté – et même à ce moment-là. Tu me demandes de te révéler l'un des plus gros secrets de notre espèce. Tu ne peux pas t'attendre à cela de ma part.

Plusieurs secondes s'écoulèrent en silence.

— Je ferai ce que je peux, déclara-t-elle finalement.

— C'est tout ce que je demande.

Elle eut un sourire forcé.

— Mes parents vont croire que je suis folle.

— Ça me convient.

Laurel le regarda quelques secondes avant de tendre la main et de lui asséner un petit coup sur l'épaule.

Tamani se contenta de rire.

Puis, il redevint sérieux et la fixa. En hésitant, il se glissa plus près d'elle et laissa courir ses doigts sur son bras nu.

— Je suis content que tu sois venue aujourd'hui, dit-il. Tu m'as manqué.

— Je... je pense que tu m'as peut-être manqué aussi.

— Vraiment ?

L'espoir à l'état brut brillait tellement dans ses yeux que Laurel dut détourner son regard et elle rit nerveusement.

— Tu sais, une fois que j'ai cessé de croire que tu étais un fou sans-abri.

Ils s'esclaffèrent ensemble, et Laurel s'émerveilla du son velouté et tintant de la voix de Tamani. Cela suscitait la montée d'un doux chatouillement le long de sa colonne vertébrale. Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je... dois me mettre en route, déclara-t-elle d'une voix lourde de regret.

— Reviens bientôt, répliqua Tamani. Nous discuterons encore.

Laurel sourit.

— J'aimerais cela.

— Et tu promets de parler à tes parents ?

Elle hocha la tête.

— Je le ferai.

— Tu m'apporteras les nouvelles ?

— Dès que je le peux. J'ignore quand ce sera.

— Vas-tu tout leur raconter ? demanda Tamani.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je ne pense pas vraiment qu'ils me croiraient. Particulièrement parce que je n'ai plus la fleur pour le prouver. C'est ainsi que j'ai convaincu David.

— David, répéta Tamani d'une voix moqueuse.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec David ?

— Rien, j'imagine. Mais es-tu certaine qu'il soit digne de confiance ?

— J'en suis sûre.

Tamani soupira.

— J'imagine que tu devais en parler à quelqu'un. Je n'aime pas cela, par contre.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un humain. Tout le monde sait qu'on ne peut pas se fier à eux. Tu devrais te montrer prudente.

— C'est inutile avec lui. Il ne dirait rien.

— J'espère que tu as raison.

Ils marchèrent lentement, Laurel menant la marche le long du sentier familial. Ils s'arrêtèrent à l'orée du bois.

— Es-tu certaine de devoir partir ?

Laurel était étonnée par l'émotion dans sa voix. Elle avait senti pendant leur conversation qu'il l'aimait bien... beaucoup. Ce sentiment, toutefois, paraissait plus important. Beaucoup

plus personnel. Elle fut un peu surprise de constater qu'elle hésitait aussi à le quitter.

— Mes parents ne savent même pas que je suis ici. Je me suis éclipsée plutôt discrètement.

Tamani hocha la tête.

— Tu vas me manquer, murmura-t-il.

Laurel rit avec nervosité.

— Tu me connais à peine.

— Tu me manqueras quand même.

Il rencontra son regard.

— Si je t'offre un truc, le garderas-tu en souvenir de moi ; et peut-être pour penser un peu plus souvent à moi ?

— Peut-être.

Les yeux vert foncé de Tamani semblaient voir à travers elle – en elle.

Il cassa un mince fil pendu autour de son cou et tendit un petit cercle brillant.

— C'est pour toi.

Il déposa le minuscule cercle scintillant dans sa main. C'était un petit anneau en or brillant, juste un peu plus gros qu'un pois, avec une fleur en cristal miniature sur le dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, béate d'admiration.

— C'est une bague pour un jeune plant, répondit Tamani. Tu sais, un bébé fée. Chaque plant reçoit une bague quand il est jeune. Si tu la portes, elle grandit avec toi. Ce sont les fées d'hiver qui les fabriquent. Enfin, les fées de printemps les *fabriquent*, mais les fées d'hiver les ensorcellent.

Il leva sa main pour lui montrer un simple anneau en argent.

— Tu vois, voici la mienne. Elle était petite comme l'autre au départ. Tu n'es plus une jeune plante, alors elle ne s'ajustera pas à ton doigt, mais j'ai pensé que tu aimerais peut-être cela.

La minuscule bague était exquise, belle dans chaque détail.

— Pourquoi me la donnes-tu ?

— Pour qu'elle t'aide à te sentir davantage comme l'une d'entre nous. Tu peux la suspendre à une chaîne dans ton cou.

Il hésita encore un instant.

— Je crois seulement que tu devrais l'avoir.

Laurel leva des yeux interrogateurs vers lui, mais il refusait de la regarder. Elle aurait aimé disposer de plus de temps pour lui arracher d'autres secrets.

— Je vais toujours la porter, dit-elle.

— Et penser à moi ?

Ses yeux la retenaient prisonnière à présent, et elle savait qu'il n'y avait qu'une réponse possible.

— Oui.

— Bien.

Elle commença à se détourner, mais avant qu'elle n'ait pu esquisser un pas, Tamani lui saisit la main. Sans la quitter du regard, il la leva à son visage et fit doucement glisser ses lèvres sur ses jointures. Juste une seconde, ses prunelles furent comme un livre ouvert. Une onde de choc parcourut Laurel quand elle vit ce qu'ils ne cachaient plus : un désir brut et effréné. Avant qu'elle ne puisse y regarder de plus près, il sourit, et la lueur disparut.

Laurel marcha vers son vélo, le souffle court alors qu'elle essayait de stopper la bouffée de chaleur qui se répandait dans son corps depuis le point où les lèvres de Tamani l'avaient touchée. Elle n'arrêtait pas de lui lancer de brefs coups d'œil en pédalant vers l'autoroute. Chaque fois qu'elle se retournait, ses yeux la fixaient toujours. Même quand elle fila sur la piste cyclable le long de la route, elle put sentir son regard sur elle bien après qu'il eut disparu de sa vue.

QUINZE

IL ÉTAIT SEIZE HEURES QUAND LAUREL GARA SON VÉLO DANS LE GARAGE, BIEN PLUS TARD QUE NE POUVAIT JUSTIFIER N'IMPORTE QUELLE SÉANCE D'ÉTUDES. Elle s'arma de courage et poussa la porte d'entrée.

Son père siestait sur le canapé, ses ronflements formant un rythme doux et régulier. Aucune menace d'ennuis de cette source. Elle écouta pour entendre sa mère et elle perçut un tintement de bouteilles provenant de la cuisine.

— Maman ? appela-t-elle en tournant le coin.

— Te voilà. Toi et David avez dû rapidement terminer la dernière page. J'ai téléphoné il y a seulement une demi-heure.

— Euh, ouais. C'était plus facile que je ne le pensais, dit-elle vite.

— T'es-tu amusée ? C'est un gentil garçon.

Laurel hocha la tête, son esprit à mille lieues de David ; plutôt à environ soixante-cinq kilomètres, pour être plus précis.

— Est-ce que vous...

— Quoi ?

Laurel essaya de se concentrer sur les paroles de sa mère.

— Eh bien, tu passes vraiment beaucoup de temps chez lui ; j'ai pensé que peut-être vous deveniez... un couple.

— Je l'ignore, répondit-elle franchement. Peut-être.

— C'est juste que... je sais que la maman de David travaille parfois de longues heures, donc toi et David passez beaucoup de temps seuls. C'est facile de perdre la maîtrise quand on est dans une maison vide ensemble.

— Je serai prudente, maman, répliqua-t-elle avec ironie.

— Je le sais, mais je suis la mère et je dois te prévenir quand même, reprit-elle en souriant. Souviens-toi, ajouta-t-elle, le fait que tu n'as pas encore tes règles ne t'empêche pas nécessairement de tomber enceinte.

— Maman !

— Je dis ça comme cela, c'est tout.

Laurel pensa aux paroles que Tamani avait prononcées plus tôt dans la journée. *La pollinisation sert à la reproduction ; le sexe est pour le plaisir.* Elle se demanda ce que dirait sa mère si elle lui apprenait qu'elle ne *pouvait pas* tomber enceinte – qu'elle n'aurait *jamais* ses menstruations. Que pour elle, le sexe n'était que du sexe, sans engagement. S'il y avait une chose que Laurel pouvait dire pour réellement ébranler sa mère, c'était bien cela. *Elle-même* tentait encore de se faire à l'idée.

— Maman, reprit Laurel de façon hésitante. Je voulais te parler de la terre. Elle est dans ta famille depuis si longtemps. Et nous avons vécu là toute ma vie.

Elle baissa la tête quand elle songea à ses véritables origines – sa maison secrète. D'aussi loin que remontent mes souvenirs, en tout cas.

Des larmes inattendues lui piquèrent les yeux quand elle regarda de nouveau sa mère.

— C'est l'endroit le plus magique au monde. Je souhaiterais que tu ne le vendes pas.

Sa mère l'observa pendant un long moment.

— Monsieur Barnes nous propose beaucoup d'argent, Laurel. Toutes les choses que tu as désirées récemment qui n'étaient pas dans nos moyens seraient à nouveau envisageables.

— Mais si tu ne vendais pas ? Nous en sortirions-nous ?

Sa mère soupira et réfléchit à cela pendant un moment.

— Les affaires de ton père marchent bien, il n'y a cependant aucune garantie que cela se poursuivra.

Elle se pencha sur le plan de travail et y déposa les coudes.

— Notre budget serait restreint pour une longue période, Laurel. Je n'aime pas vivre aussi frugalement. Tu n'es pas la seule à devoir faire des compromis.

Laurel resta silencieuse un moment. La tâche semblait trop gigantesque pour une fille de quinze ans. *Mais alors*, ajouta-t-elle mentalement, *je ne suis pas une fille ordinaire.* Regonflée par cette pensée, elle dit :

— Pourrais-tu au moins y penser ? Pendant, genre, une semaine ? précisa-t-elle quand sa mère plissa les lèvres.

— Nous sommes censés signer les papiers mercredi.

— Une semaine ? S’il te plaît ? Dis simplement à monsieur Barnes que tu as besoin d’une semaine. Et si tu y réfléchis sérieusement pendant sept jours, je ne t’embêterai plus jamais à ce sujet.

Sa mère l’observa avec scepticisme.

— Je t’en prie ?

Son visage se radoucit.

— J’imagine que monsieur Barnes ne retirerait pas son offre si j’avais besoin d’une semaine supplémentaire.

Laurel sautilla autour du plan de travail et étreignit sa mère.

— Merci, murmura-t-elle. Cela signifie beaucoup pour moi.

*

* *

— Donc, il ne t’a pas dit grand-chose.

David était assis sur un tabouret devant l’îlot central dans sa cuisine. Sa mère était sortie pour un rendez-vous amoureux, et Laurel et lui avaient la maison à eux pour la soirée. David mangeait des restes réchauffés au four à micro-ondes et Laurel griffonnait dans un cahier pour essayer d’oublier l’odeur.

— Il m’en a révélé suffisamment, dit Laurel sur la défensive. C’était comme s’il voulait m’en apprendre plus, mais que cela lui était interdit. Je voyais que cela l’agaçait.

— Il paraît plutôt bizarre.

— Il est assurément différent – et pas seulement en raison de son apparence.

Elle marqua une pause au milieu d’une spirale et leva les yeux alors qu’elle se le remémorait.

— Il est tellement intense. Tout ce qu’il ressent – bon ou mauvais – semble décuplé. Et contagieux.

Elle recommença à gribouiller.

— Tu veux te sentir comme lui, mais c’est tout à fait impossible de maintenir son rythme parce que ses sentiments changent si vite. Ce doit être épuisant d’être à ce point passionné.

Son corps frissonna quand elle trouva le bon mot pour le décrire. *Passionné*, toujours.

— Alors, est-ce que vous êtes, genre, amis maintenant ?

— Je ne sais pas.

La vérité était qu'elle savait qu'il la désirait. Et qu'elle ressentait pas mal la même chose, même en essayant de ne pas le faire. Cela lui paraissait déloyal de passer la soirée avec David après sa journée avec Tamani. Ou encore, elle se sentait déloyale d'avoir passé la journée avec Tamani. C'était difficile à dire.

Elle leva la main pour toucher la bague qu'il lui avait offerte, pendue à une mince chaîne en argent. Elle avait accompli le même geste au moins cent fois aujourd'hui. Cela lui donnait l'impression d'être avec lui. Pendant sa courte visite, ils étaient devenus plus que des amis ; non, pas plus que des amis, ils avaient *dépassé* les limites de l'amitié. Le mot *ami* semblait trop dérisoire pour décrire le lien qu'ils partageaient. C'était plus comme s'ils avaient une alliance. Elle ne pouvait pas dire cela à David. Ce serait suffisamment difficile de l'expliquer à un observateur neutre – et David était loin d'être neutre. S'il se doutait un tant soit peu de la violence des émotions qu'elle éprouvait pour Tamani, il serait terriblement jaloux.

Cependant, cela ne voulait pas dire qu'elle n'aimait pas David. Elle le considérait comme son meilleur ami et parfois davantage. David était tout ce que Tamani n'était pas : calme et équilibré, logique, apaisant. Ses sentiments n'atteignaient pas la violence d'une tempête, mais s'exprimaient par une attirance forte et paisible. Il était une constante dans sa vie d'une façon inaccessible à Tamani. Deux moitiés qui ne pourraient jamais former un tout.

David termina enfin son repas et Laurel repoussa son cahier pour le regarder en face.

— Merci de m'avoir couverte, en passant. Je n'ai jamais imaginé que ma mère t'appellerait vraiment.

David haussa les épaules.

— Tu étais partie depuis longtemps, et elle est au courant qu'en fait, tu n'aimes pas la biologie.

— J'ai fait quelques lectures cet après-midi, lança Laurel. Tu sais comme les plantes absorbent le gaz carbonique et rejettent ensuite l'oxygène comme un sous-produit, n'est-ce pas ?

— Ouais, c'est pour cela que nous devons sauver les arbres et tout ce qui s'ensuit.

— Je me disais que c'était illogique que je respire de l'oxygène.

— Donc... tu crois que tu respires du gaz carbonique ?

— Et que j'expire de l'oxygène, ouais.

— J'imagine que ce serait logique.

— Je pensais, commença lentement Laurel, que nous pourrions tenter une nouvelle expérience.

David l'observa, intrigué.

— D'accord. Quel genre d'expérience ?

— Hum, enfin, on ne peut pas regarder l'air sous un microscope ni rien, alors la seule façon de savoir si j'expire de l'oxygène serait de voir si tu peux l'inspirer sans problème.

David commença à comprendre quelle direction tout cela prenait.

— Quelle est ta proposition ? demanda-t-il, un minuscule sourire chatouillant le coin de ses lèvres.

— Enfin, je pensais que ce serait comme un genre de... ressuscitation par le bouche-à-bouche. Sauf que tu commencerais par souffler de l'air dans ma bouche et ensuite, sans que tu prennes une autre bouffée, je la rejetterais dans la tienne.

Elle le regarda un instant, puis lâcha brusquement :

— Mais il n'y a rien qui t'oblige à le faire. Ce n'était qu'une idée de ma part.

— Je suis impressionné, dit David. Tu as étudié la biologie seule comme une grande.

Laurel leva les yeux au ciel, mais elle sourit largement.

— Google est mon ami.

David s'étrangla de rire, puis tenta de dissimuler son amusement en toussant.

Laurel lui lança un regard furieux.

— C'est logique, déclara David. Allons-y.

Il se tourna vers elle jusqu'à ce que leurs genoux se touchent.

— Tout d'abord, tu prends une bouffée d'air et tu la retiens pendant plus ou moins dix secondes afin que tes poumons la transforment en gaz carbonique. Ensuite, tu la souffles dans ma

bouche, et je vais l'inspirer. Puis, j'attendrai environ dix secondes avant de la rejeter à mon tour dans ta bouche, d'accord ?

David hocha la tête.

Cela paraissait assez simple. Enfin, sauf pour la partie bouche-à-bouche. Mais elle pouvait gérer cela. Pas vrai ?

La poitrine de David se gonfla alors qu'il prenait une grande inspiration, et son visage rougit pendant qu'il retenait son souffle.

Plus question de reculer à présent.

Après environ dix secondes, il lui fit signe et se pencha en avant, ses yeux fixés sur la bouche de la jeune fille. Elle s'obligea à se concentrer en s'inclinant à sa rencontre. Leurs lèvres se touchèrent doucement au début, et Laurel s'oublia presque et respira nerveusement une gorgée d'air. David pressa plus fermement et souffla dans sa bouche. Elle laissa ses poumons se remplir.

Il recula et Laurel commit l'erreur de le regarder dans les yeux. Elle sourit, puis elle dut détourner le regard pendant qu'elle comptait jusqu'à dix. Puis, il se pencha de nouveau vers elle, sa main tirant gentiment l'épaule de son amie.

Cette fois, Laurel le rencontra à mi-chemin sans hésitation. Sa bouche se pressa sur la sienne, et il ouvrit très légèrement les lèvres. Elle souffla tout l'air de ses poumons dans la bouche de David et le sentit inspirer. Il s'attarda juste un instant avant de reculer et de briser leur étreinte.

— Wow.

Il expira et passa ses doigts dans sa chevelure.

— Wow. C'était génial. Ma tête tourne un peu. Je pense que tu exhalas de l'oxygène pratiquement pur, Laurel.

— Tu ne vas pas tomber de ton tabouret, n'est-ce pas ?

Elle posa ses mains sur les jambes du garçon.

— Je vais bien, l'assura David en respirant lentement. Accorde-moi juste quelques secondes de plus.

Il laissa ses mains glisser pour couvrir celles de Laurel, pesant toujours ses cuisses par mesure de précaution. Elle leva les yeux alors qu'il se léchait la lèvre du bas, puis souriait.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Désolé, dit David en rougissant une autre fois. C'est juste que tu as un goût tellement sucré.

— Que veux-tu dire par sucré ?

Il lécha sa lèvre du bas une autre fois.

— Tu as un goût de miel.

— De miel ?

— Ouais. Je pensais devenir fou le jour... ben, tu sais, ce jour-là. Mais c'était la même chose aujourd'hui. Ta bouche est vraiment très sucrée.

Il marqua une pause d'une seconde, puis fit un grand sourire.

— Pas comme du miel – comme du *nectar*. C'est plus logique.

— Formidable. Maintenant, je vais devoir expliquer cela à chaque personne à qui je donnerai un baiser dans ma vie à moins que ce ne soit toi ou... ou une autre fée.

Elle avait presque prononcé le nom de Tamani. Ses doigts volèrent jusqu'à la bague autour de son cou.

David haussa les épaules.

— Alors, n'embrasse personne sauf moi.

— David...

— Je ne fais que t'offrir la solution évidente, répliqua-t-il, les mains levées en signe de protestation.

Elle rit et roula des yeux.

— J'imagine que cela m'empêchera de devenir l'une de ces filles qui bécotent tout le monde.

David secoua la tête.

— Tu ne pourrais jamais être comme cela. Tes sentiments sont trop tendres. Tu t'inquiéterais de briser le cœur de chacun des garçons que tu embrasserais.

Elle ne savait pas trop s'il lui disait cela en guise de compliment ou pas, mais elle en avait l'impression.

— Hum, merci. Je crois.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cela ? s'enquit-il en pointant son collier. Tu n'arrêtes pas de jouer avec.

Laurel laissa tomber la bague à l'intérieur de son chandail. C'était comme un talisman qui renvoyait ses pensées directement à Tamani. Elle se demandait s'il avait su avant de

lui offrir que cela aurait cet effet. Elle fut un peu étonnée que cette pensée ne l'agace pas.

— C'est une bague, avoua-t-elle finalement. Tamani me l'a offerte.

David la regarda étrangement.

— Tamani t'a donné une *bague* ?

— Ce n'est pas comme cela.

Les gars.

— C'est une bague de bébé. Je pense que toutes les fées en reçoivent une lorsqu'elles sont petites.

Allant à l'encontre de son penchant à garder la bague comme un secret personnel, elle tira sur la chaîne sous son chandail et elle montra à David le minuscule anneau.

— C'est vraiment très joli, admit-il à contrecœur. Pourquoi te l'a-t-il offerte ?

Laurel tenta de répondre avec indifférence en haussant les épaules.

— Je ne sais pas. Il voulait simplement que je l'aie. David regarda l'anneau pendant un très long moment avant de le laisser retomber sur la poitrine de son amie.

SEIZE

— JUSTE À TEMPS, DIT SA MAMAN QUAND LAUREL PASSA LA PORTE EN REVENANT DE L'ÉCOLE LE LENDEMAIN. TÉLÉPHONE POUR TOI.

Laurel prit l'appareil. Elle venait tout juste de quitter David au coin. Pourquoi l'appellerait-il déjà ?

— Allô ? lança-t-elle d'un ton interrogateur.

— Hé, Laurel. C'est Chelsea.

— Salut, répondit Laurel.

— Es-tu occupée ? C'est un jour ensoleillé, alors j'ai pensé que tu aimerais aller voir le phare de Battery Point.

Laurel avait entendu parler du site historique, mais elle ne l'avait pas encore visité.

— Ouais, dit-elle ! J'adorerais cela.

— Je passe te chercher dans cinq minutes ?

— Parfait.

— Tu vas quelque part avec David ? lui demanda sa mère après que Laurel eut raccroché.

— Avec Chelsea, en fait. Elle veut aller au phare. Est-ce que c'est correct ?

— Bien sûr. C'est merveilleux. Je suis contente de te voir étendre tes activités. J'aime beaucoup David, mais tu devrais avoir plus d'amis. C'est plus sain.

Laurel alla au réfrigérateur et ouvrit une bouteille de soda pour tromper l'attente.

— J'ai reçu ton relevé de notes de mi-session par la poste aujourd'hui, lui apprit sa mère.

Le soda sembla coller dans la gorge de Laurel. Jusqu'à ce qu'elle fleurisse, elle obtenait plutôt de bons résultats à l'école, mais elle ignorait à quel point elle avait pu suivre le rythme quand sa vie avait basculé dans la folie.

— Trois A, deux B. Je suis plutôt heureuse de cela, lui dit sa mère en souriant.

Elle rit, puis ajouta :

— Franchement, une partie de moi est fière de moi-même. J'ai dû faire un travail satisfaisant pour que tu réussisses si bien.

Laurel roula des yeux quand sa mère lui remit ses notes. Le B en bio n'était pas surprenant, mais alors le A en anglais ne l'était pas non plus. Tout ce qui lui restait à faire à présent, c'était de se rendre jusqu'à la fin de la session. Ce ne devrait pas être trop difficile. Le pire était assurément derrière elle.

— Pourquoi la voiture de papa est-elle ici ? demanda Laurel. Sa mère soupira.

— Papa est malade. Il n'a pas été bien de la journée. Il a même manqué le boulot.

— Wow, dit Laurel. Il ne s'est pas absenté du travail depuis des lustres.

— Ouais. Je l'ai forcé à rester au lit toute la journée. Il devrait aller mieux demain.

Laurel entendit un coup de klaxon dans l'allée de garage.

— Voici Chelsea, annonça-t-elle en attrapant son manteau.

— Amuse-toi, lui dit sa mère, le sourire aux lèvres.

Laurel se glissa sur le siège arrière de la voiture de la mère de Chelsea, et son amie se tourna vers elle avec un sourire épanoui.

— Hé ! Le phare est génial ; il est totalement classique. Tu l'adoreras.

La maman de Chelsea les laissa dans le stationnement.

— Je reviendrai dans deux heures environ, les informa-t-elle.

— Bye, cria Chelsea en agitant la main.

— Où allons-nous à présent ? demanda Laurel, le regard sur l'océan.

— Nous marchons, répondit Chelsea en pointant une île à environ cent-cinquante mètres du rivage.

— Nous nous rendons à pied sur une île ?

— Techniquement, à marée basse, il s'agit d'un isthme.

En protégeant ses yeux du soleil avec sa main, Laurel plissa les paupières en regardant l'île.

— Je ne vois pas de phare.

— Il ne ressemble pas à ceux peints dans les œuvres. Ce n'est qu'une maison avec une lumière sur le toit.

Chelsea prit la tête alors qu'elles marchaient sur une étroite bande de sable reliant la petite île au continent. C'était amusant de se trouver si près de l'océan sans avoir à plonger dedans. Laurel aimait l'arôme piquant de l'eau salée ainsi que la brise fraîche qui lui caressait le visage et faisait danser les cheveux bouclés de Chelsea. C'était ironique, en fait, qu'elle prenne plaisir à l'odeur de la mer en même temps qu'elle détestait l'eau salée.

Quand elles atteignirent l'île, elles découvrirent une route de gravier menant en haut d'une colline. Il ne leur fallut que quelques minutes pour passer un léger virage et apercevoir le phare.

— C'est vraiment juste une maison normale, dit Laurel, étonnée.

— Sauf pour la lumière, précisa Chelsea en la pointant.

Chelsea joua les guides touristiques sous l'œil attentif d'un garde de sécurité pendant qu'elle faisait visiter la petite habitation à Laurel et lui expliquait l'histoire du phare, y compris son rôle dans les tsunamis dont Crescent City était victime régulièrement à quelques années d'intervalles.

— Ils sont géniaux, déclara Chelsea, du moins quand ils ne deviennent pas trop gros.

Laurel n'était pas certaine de partager l'enthousiasme de son amie.

Chelsea l'amena dans une petite cour et pointa les boutons mauves qui s'élevaient à travers les rochers de tous les côtés de la minuscule île.

— Elles sont vraiment très jolies, dit Laurel en se penchant pour toucher à un groupe de fleurs menues poussant ensemble.

Chelsea sortit une couverture de son sac et l'étendit sur l'herbe douce. Elles s'assirent, observant la mer en silence pendant quelques minutes. Laurel se sentait tellement en paix dans ce bel endroit sauvage. Chelsea fouilla encore une fois dans son sac et en ressortit une barre de chocolat Snickers pour elle et un petit contenant Tupperware qu'elle tendit à Laurel.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des fraises. Elles sont biologiques, si c'est important, ajouta Chelsea.

Laurel sourit et ouvrit le couvercle.

— Merci. Elles ont l'air délicieuses.

Mille fois meilleures que la friandise que dégustait Chelsea.

— Alors, quoi de neuf entre toi et David ?

Laurel s'étouffa sur la fraise qu'elle commençait à mâcher et toussa énergiquement.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je me demandais seulement si vous étiez déjà devenus un couple.

— Eh bien, ne passe pas par quatre chemins ni rien pour poser la question, dit Laurel, plus à ses fraises qu'à Chelsea.

— Il t'aime vraiment, Laurel, soupira Chelsea. J'aimerais qu'il m'aime à moitié autant.

Laurel donna de petits coups de fourchette sur ses fraises.

— Je crois que je l'aime depuis le premier jour où il a emménagé ici. Lui et moi avons joué dans la même équipe de soccer, ajouta-t-elle en souriant.

Dans sa tête, Laurel pouvait voir Chelsea à dix ans, avec ses opinions arrêtées et cette franchise brutale de maintenant, n'étant pas tout à fait à sa place parmi ses pairs et rencontrant David pour la première fois. David, tolérant et ouvert aux autres. Ce n'était pas étonnant que Chelsea se soit accrochée à lui. Mais tout de même...

— Chelsea, ne le prends pas mal, mais pourquoi me racontes-tu tout cela ?

— Je l'ignore.

Elles restèrent silencieuses un court moment.

— Je n'essaie pas de te faire sentir mal ni rien, lui assura Chelsea. David ne m'aime pas de cette façon, je le sais. Franchement, s'il doit avoir une petite amie, j'aime autant que ce soit quelqu'un comme toi. Une personne avec qui je suis amie.

— C'est bien, j'imagine, dit Laurel.

— Alors... es-tu sa petite amie à présent ? insista Chelsea.

— Je ne sais pas. Peut-être ?

— Est-ce que c'est une question ? s'enquit Chelsea avec un large sourire.

— Je ne sais pas.

Laurel marqua une pause, puis jeta un regard de côté à son amie.

— Cela ne te dérange vraiment pas si j'en parle ?

— Pas du tout. C'est comme vivre par procuration.

— Tu dis les choses les plus étranges, parfois, affirma Laurel d'un air contrit.

— Ouais, c'est ce que prétend David aussi. Personnellement, je crois qu'il n'y a pas assez de gens qui expriment ce qu'ils pensent réellement.

— Tu marques indéniablement un point, là.

— Alors, petite amie ou pas ? redemanda Chelsea, refusant de laisser tomber le sujet.

Laurel haussa les épaules.

— Je ne sais pas vraiment. Parfois, je crois que c'est ce que je désire, mais je n'ai jamais eu d'amoureux auparavant. Je n'ai même jamais eu un gars comme ami intime. J'aime beaucoup cela... Je ne veux pas perdre cette partie-là.

— Peut-être que ce ne sera pas le cas.

— Peut-être. Je n'en suis pas certaine.

— Il pourrait y avoir des avantages annexes, affirma Chelsea.

— Comme quoi ?

— Si vous en étiez au stade des baisers, il pourrait faire tes devoirs de bio.

— Tentant, répliqua Laurel. Je suis nulle en bio.

Chelsea lui lança un large sourire.

— Ouais, c'est ce qu'il dit.

Les yeux de Laurel s'arrondirent.

— Il n'a pas dit cela ! Oui ?

— Ce n'est pas vraiment un secret – tu gémissais à ce propos presque tous les jours à la pause du midi. Je pense qu'il ferait un petit ami extraordinaire, ajouta Chelsea.

— Pourquoi est-ce que tu encourages cela ? La plupart des gens dans ta position tenteraient de nous séparer.

— Je ne suis *pas* la plupart des gens, répondit Chelsea sur la défensive. D'ailleurs, continua-t-elle d'un ton plus léger, cela le rendrait réellement heureux. J'aime quand David est heureux.

*

— Je suis rentrée, hurla Laurel, pénétrant dans la maison, lançant son sac à dos sur le sol et allant vers le garde-manger pour trouver une boîte de poires en conserve.

Sa mère entra quelques minutes plus tard pendant que Laurel grignotait une moitié de poire directement de la conserve. Mais au lieu du « regard de maman » que Laurel subissait normalement pour n'avoir pas utilisé de bol, sa mère se contenta de soupirer et de sourire avec lassitude.

— Peux-tu t'organiser pour le dîner ce soir ?

— Bien sûr, que se passe-t-il ?

— L'état de ton père ne cesse d'empirer. Son estomac est douloureux et un peu gonflé, et maintenant il a de la fièvre. Elle n'est pas trop élevée – autour de trente-huit –, mais je ne réussis pas à la faire baisser. Ni avec des compresses froides ou un bain frais, ni même avec mes capsules d'hysope et de racine de réglisse.

— Vraiment ? demanda Laurel.

Sa mère avait une herbe pour tout, et chacune accomplissait des merveilles. Ses amis lui téléphonaient souvent quand ils étaient arrivés au bout de leur rouleau et que les médicaments en vente libre n'étaient plus assez efficaces.

— As-tu essayé le thé à l'échinacée ? suggéra-t-elle, puisque c'était le remède de choix que sa mère lui administrait.

— Je lui en ai préparé tout un pichet, glacé. Mais il a aussi de la difficulté à avaler, alors j'ignore s'il en boit suffisamment pour qu'il agisse.

— Je parie qu'il s'agit de quelque chose qu'il a mangé.

— Peut-être, répondit sa mère distraitement, mais elle ne paraissait pas convaincue. Son état s'est vraiment aggravé tout de suite après ton départ. Enfin, ajouta-t-elle, tournant brusquement la tête vers sa fille. Je vais passer la soirée avec lui, voir ce que je peux faire pour améliorer son confort.

— Aucun problème. Il me reste des poires en conserve et des tas de devoirs.

— Une soirée excitante pour nous deux.

— Ouais, dit Laurel avec un soupir en regardant la pile de livres qui l’attendait sur la table.

DIX-SEPT

LE JEUDI APRÈS L'ÉCOLE, LAUREL ATTRAPA SON TABLIER BLEU ET DESCENDIT LA RUE EN DIRECTION DE MARK'S BOOKSHELF. Jen, Brent et Maddie – le personnel de son père – avaient fait des heures supplémentaires, mais si les choses continuaient ainsi, tous les trois dépasseraient les quarante heures de travail d'ici vendredi. Laurel voulait au moins donner la journée de congé à Brent et à Jen. Elle et Maddie pourraient assurer. Maddie était l'unique employée héritée de l'ancien propriétaire de la librairie. Elle travaillait dans cette boutique depuis presque dix ans maintenant et, heureusement, elle pouvait la gérer seule.

Toutefois, en marchant vers Main Street, Laurel ne s'inquiétait pas pour la librairie. Elle était entrée dans la chambre de ses parents pour recevoir quelques instructions de dernière minute de son père et elle avait été choquée par son apparence. Papa avait toujours été plutôt mince, mais à présent son visage était creux et gris et son front était recouvert d'une fine couche de sueur. La mère de Laurel avait tout essayé. Des cataplasmes de lavande et de romarin sur la poitrine, du thé au fenouil pour son estomac, des tas de vitamines C pour renforcer son système immunitaire. Rien ne semblait efficace. Elle lui donnait du cognac le soir pour l'aider à dormir et ajoutait des gouttes de menthe dans l'humidificateur. Toujours aucune amélioration. Laissant sa fierté de côté, elle avait même essayé une poignée de médicaments traditionnels – NyQuil et Tylenol extrafort –, et il ne prenait toujours pas du mieux. Tout le monde avait espéré qu'il s'agissait d'un mauvais rhume, mais la maladie s'était transformée en quelque chose de beaucoup plus grave bien plus rapidement que sa mère n'aurait pu le prévoir.

Quand Laurel avait proposé de se rendre à la librairie dans l'après-midi pour permettre à sa mère de rester au chevet de son père, sa maman l'avait fortement serrée dans ses bras et

avait murmuré un merci à son oreille. Son père ne se ressemblait plus : c'était une caricature malade de l'homme qu'il était quelques jours seulement auparavant. Il avait tenté de sourire et de blaguer comme toujours, mais même cela était trop pour lui.

Un joyeux carillon résonna quand Laurel ouvrit la porte d'entrée de la boutique.

Maddie leva les yeux et sourit.

— Laurel ? Tu embellis chaque fois que je te vois.

Elle l'étreignit, et Laurel s'attarda dans ses bras, se sentant un peu mieux. Maddie embaumait toujours les biscuits et les épices et autre chose que Laurel n'arrivait pas à identifier.

— Comment va ton père ? demanda Maddie, un bras toujours autour des épaules de la jeune fille.

Sa réponse à tout le monde se limitait à « ça va ». Quand Maddie posa la question, cependant, Laurel ne put se contenter d'une réponse vague.

— Il a l'air affreux, Maddie. Comme une peau lâche sur un squelette. Ma mère ne peut rien pour l'aider. Rien ne fonctionne.

— Même son hysope et sa racine de réglisse ?

Laurel eut un sourire douloureux.

— C'est ce que j'ai demandé.

— Bien, c'est un remède miracle en ce qui me concerne.

— Pas pour papa. Pas cette fois, en tout cas.

— J'allume une bougie pour lui tous les soirs.

Les bougies étaient pour Maddie ce que l'hysope et la racine de réglisse étaient pour la mère de Laurel. Fervente catholique, Maddie possédait une étagère de bougies devant sa fenêtre en façade et elle en allumait une pour tout, allant de son camarade paroissien mourant du cancer au chat disparu d'un voisin. Malgré tout, Laurel l'appréciait.

— Papa vous envoie un horaire pour le reste de la semaine.

Maddie rit.

— Malade au lit et il aménage encore des horaires ; il ne doit pas être trop près des portes de la mort.

Elle leva la main.

— Donne-le-moi.

Maddie étudia le document rédigé à la main.

— Il réduit les heures d'ouverture, à ce que je vois.

Laurel hocha la tête.

— Il n'y a tout simplement pas assez d'employés pour maintenir les heures régulières.

— Ça va. Je lui dis depuis des mois que c'est idiot d'ouvrir à huit heures. Qui veut acheter un livre à huit heures le matin ?

Elle se pencha en avant comme si elle partageait un secret.

— Pour dire la vérité, je n'aime même pas être debout à huit heures du matin.

Elles travaillèrent ensemble les quelques heures suivantes avec assez d'entrain, évitant toutes les deux le sujet du père de Laurel. Mais il n'était jamais loin des pensées de la jeune fille. Elle laissa Maddie terminer la paperasse de fin de journée et alla coller sur la porte une affiche offrant des excuses pour la fermeture non prévue de la boutique pour ce week-end.

Laurel marcha lentement jusqu'à la maison, son corps brisé de fatigue après avoir rangé des boîtes et des boîtes de livres. Alors qu'elle tournait le coin, elle aperçut un gros camion dans son allée de garage. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser ce qu'elle voyait, mais elle se mit à courir dès qu'elle reconnut l'ambulance rouge et blanche. Elle passa la porte en trombe juste au moment où les ambulanciers descendaient son père sur une civière, sa mère un pas derrière eux.

— Qu'est-ce ce qui ne va pas avec lui ? demanda Laurel, les yeux fixés sur son père.

Des larmes sillonnaient le visage de sa mère.

— Il a commencé à vomir du sang. J'ai dû appeler.

Les escaliers furent enfin suffisamment libérés pour que Laurel puisse atteindre sa mère. Elle enroula ses bras autour de sa taille.

— Ça va, maman. Il sera content que tu l'aies fait.

— Il ne fait pas confiance aux médecins, dit sa mère distraitement.

— Ce n'est pas important. Il en a besoin.

Sa mère hocha la tête, mais Laurel ignorait si elle l'avait même entendue.

— Je dois y aller avec lui, dit-elle. On permet à une personne seulement de l'accompagner dans l'ambulance. Je pense qu'il vaut mieux que je t'appelle une fois qu'il sera installé.

— Ouais, vas-y. Je peux prendre soin de moi-même.

Elle réussit à accrocher le sac à main de sa mère au bras de celle-ci pendant qu'elle continuait à marcher vers le véhicule d'urgence, inconsciente de la présence de sa fille. Elle ne jeta pas un regard en arrière quand les portes se refermèrent.

Laurel regarda l'ambulance partir et elle éprouva l'affreuse sensation que son estomac se nouait. Jamais ses parents n'avaient été à l'hôpital aussi loin que remontaient ses souvenirs, sauf pour visiter quelqu'un. Laurel avait voulu croire qu'il s'agissait seulement d'un virus grave qui guérirait tout seul. Mais il semblait que ce ne fut pas le cas.

Elle retourna à l'intérieur et referma la porte avec ses deux mains. Le déclic de fermeture sembla résonner dans le hall d'entrée. La maison paraissait énorme et vide sans ses parents. Elle y était restée seule de nombreuses fois depuis leur aménagement cinq mois auparavant, mais ce soir était différent. Effrayant. Ses mains tremblaient quand elle tourna la clé dans la serrure à pêne dormant. Elle se laissa glisser le long de la porte et demeura longtemps assise sur le plancher alors que les dernières lueurs du soleil disparaissaient avec le couchant et la plongeaient dans une épaisse obscurité.

L'arrivée de la noirceur s'accompagnait de la permission tacite d'avoir des idées sombres. Laurel se donna un élan pour se relever et se hâta vers la cuisine où elle alluma toutes les lumières avant de s'installer à la table de la salle à manger. Elle sortit son devoir d'anglais et tenta de s'en acquitter, mais après avoir lu la première phrase, les lettres se mirent à danser sous ses yeux et le texte devint un charabia dénué de sens.

Elle posa la tête sur son manuel. Ses pensées vagabondaient, allant vers la librairie jusqu'à Tamani en passant par David, puis revenaient à ses parents à l'hôpital. Elles tournèrent ainsi en rond jusqu'à ce que ses paupières se ferment lentement.

Une forte sonnerie la tira brusquement de ses rêves déroutants et absurdes. Elle se concentra sur le son et elle

réussit à peser sur le bouton *Parler* du téléphone et à murmurer un « allô » endormit d'une voix râpeuse.

— Hé ma douce, c'est maman.

Laurel se réveilla instantanément et plissa les yeux devant son cahier froissé.

— Qu'ont-ils dit ?

— Ils vont le garder pour la nuit et lui administrer des antibiotiques. Nous devons attendre et observer son évolution demain.

Elle hésita.

— Il n'est même pas encore dans une chambre et il sera tard avant que ce soit le cas. Peux-tu rester seule ce soir et passer le voir demain ?

Laurel resta indécise pendant quelques secondes, car elle avait le sentiment irrationnel que si elle se rendait à l'hôpital, elle pourrait faire quelque chose. Mais c'était idiot. Le lendemain viendrait bien assez vite. Elle s'efforça de glisser une note d'entrain dans sa voix.

— Ne t'inquiète pas pour moi, maman. Ça ira.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

De nouveau, Laurel se retrouva seule dans la maison vide. Presque animés d'une volonté propre, ses doigts composèrent le numéro de David. Il dit bonsoir avant qu'elle ne réalise consciemment lui avoir téléphoné.

— David ? dit-elle en clignant des yeux. Salut.

Elle regarda du côté de la fenêtre de la cuisine d'où elle voyait la lune se lever. Elle n'avait aucune idée de l'heure.

— Peux-tu venir chez moi ?

Quand la sonnette retentit, Laurel courut ouvrir à David.

— Je suis désolée de t'avoir appelé. J'ignorais qu'il était si tard, s'excusa-t-elle.

— Ça va, affirma David, ses mains fermement posées sur les épaules de son amie. Il n'est que vingt-deux heures et ma mère m'a dit que je pouvais rentrer quand je le souhaitais. Il y a parfois des urgences. Que puis-je faire ?

Laurel haussa les épaules.

— Ma mère est partie et... je ne veux pas être seule.

David passa ses bras autour de son cou, et elle s'appuya sur lui. Il l'enlaça dans l'entrée plusieurs minutes alors qu'elle se recroquevillait sur son torse, s'accrochant à lui pour se réconforter. Elle le sentait si solide et chaud contre elle ; Laurel le serra dans ses bras jusqu'à ce qu'ils commencent à élaner. Pendant un court moment, il lui sembla que peut-être les choses allaient s'arranger.

Enfin, elle se dégagea. Elle se sentait mal à l'aise après avoir laissé David l'enlacer aussi longtemps. Mais il sourit, simplement, puis il se dirigea vers le canapé et s'empara de la guitare de Laurel.

— Qui en joue ? demanda-t-il en grattant une corde. Ton père ?

— Non. Hum... c'est moi. Je n'ai jamais pris de cours ni rien. En grande partie, j'ai appris toute seule.

— Comment se fait-il que je ne sache pas cela ?

Laurel secoua la tête.

— Je ne suis pas si bonne, en fait.

— Depuis combien de temps en joues-tu ?

— Environ trois ans.

Elle lui enleva la guitare et la posa en équilibre sur ses genoux.

— Je l'ai trouvée dans le grenier. Elle appartenait à ma mère. Elle m'a montré les doigtés de base et à présent, je joue plutôt à l'oreille.

— Jouerais-tu un morceau pour moi ?

— Oh, non, répondit Laurel en écartant ses doigts des cordes.

— S'il te plaît ? Je parie que cela t'aiderait à te sentir mieux.

— Pourquoi crois-tu cela ?

Il haussa les épaules.

— Tu la tiens avec tellement de naturel. Comme si tu l'aimais vraiment.

Les mains de Laurel caressèrent le manche.

— C'est vrai que je l'aime. Elle est très vieille. J'aime les vieilles choses. Elles ont... une histoire, un vécu.

— Alors, joue.

David s'installa confortablement, les mains derrière la tête.

Laurel hésita, puis gratta doucement la guitare en effectuant quelques légers ajustements. Lentement, ses mains opérèrent la transition entre l'accordage des cordes et *Imagine*, la douce mélodie de John Lennon. Après le premier couplet, Laurel commença peu à peu à chanter discrètement les paroles. Cela lui paraissait une chanson adéquate pour ce soir. Quand ses doigts lâchèrent le dernier accord, elle soupira.

— Wow, dit David. C'était vraiment très beau.

Laurel haussa les épaules et reposa la guitare dans son étui.

— Tu ne m'avais pas confié que tu chantais aussi.

Il marqua une pause.

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil auparavant. Cela ne ressemblait pas à la façon de chanter d'une vedette de la musique populaire ; c'était agréable et reposant.

Il lui prit la main.

— Tu te sens mieux ?

Elle sourit.

— Oui. Merci.

David s'éclaircit la gorge et lui serra les doigts.

— Alors, que fait-on maintenant ?

Laurel jeta un coup d'œil autour d'elle. Il n'y avait pas grand-chose pour se distraire.

— Tu veux regarder un film ?

David hocha la tête.

— D'accord.

Elle choisit une vieille comédie musicale où personne n'était malade et ne mourrait.

— *Chantons sous la pluie* ? demanda David en plissant légèrement le nez.

Elle haussa les épaules.

— C'est amusant.

— C'est toi qui décides.

Quinze minutes après le début du film, David riait pendant que Laurel l'observait, sa silhouette illuminée par l'écran de télévision. Son visage affichait un quasi-sourire et de temps à autre, il rejetait la tête en arrière et s'esclaffait. C'était facile d'oublier tout le reste quand elle était avec lui. Sans s'arrêter pour réfléchir à ses actes, Laurel se glissa plus près de lui.

Presque instinctivement, David leva son bras et le drapa sur ses épaules. Laurel se colla contre ses côtes et posa la tête sur son torse. Le bras du garçon se resserra autour d'elle, et il inclina la tête de façon à ce que sa joue repose sur le sommet du crâne de son amie.

— Merci d'être venu, murmura Laurel en souriant.

— Quand tu veux, dit David, ses lèvres effleurant la chevelure de la jeune fille.

*

* *

Laurel leva les yeux quand retentit le carillon de la porte d'entrée de la librairie. Elle n'était pas certaine de trouver la force de sourire à un client de plus. Ce fut un sourire de soulagement qui passa sur son visage lorsqu'elle rencontra le regard de David.

— Salut, dit-elle.

Elle reposa la pile de livres qu'elle triait sur la table à côté de l'étagère.

— Hé, répondit doucement David. Comment vas-tu ?

Laurel s'efforça de sourire.

— Je suis vivante.

— Tout juste.

Il hésita.

— Comment se porte ton père ?

Laurel se tourna de nouveau vers l'étagère en essayant de refouler ses larmes pour environ la cinquantième fois de la journée. Elle sentit les mains de David lui caresser les épaules et elle s'appuya sur lui en se détendant ; elle se sentait mieux – plus en sécurité.

— Ils le transfèrent au centre médical de Brookings, murmura-t-elle après quelques minutes.

— Son état s'est-il aggravé ?

— C'est difficile à dire.

David laissa sa joue reposer sur la tête de Laurel.

Le carillon de la porte sonna encore, et même si Jen se précipita pour aider le client, Laurel s'éloigna un peu et

frissonna lorsqu'elle prit une profonde inspiration pour retrouver son calme.

— Je dois terminer ceci, dit-elle en ramassant la petite pile de livres sur la table. La boutique ferme dans une heure, et j'ai encore quatre boîtes à vider.

— Laisse-moi t'aider, demanda David. Indique-moi simplement où ils vont.

Il fit un grand sourire.

— Tu peux être la superviseuse.

Il lui prit la pile de livres et caressa la couverture brillante du premier pendant quelques secondes.

— Je pourrais venir encore demain pour aider.

— Tu as ton propre travail. Tu dois payer tes primes d'assurance automobile, m'as-tu dit.

— Je me fous de ma stupide assurance, Laurel.

Sa voix était sèche, et il marqua une pause avant de poursuivre sur un ton plus doux et calme.

— C'est la première fois cette semaine que je te vois plus longtemps que pour le déjeuner ou durant les cours. Tu me manques, déclara-t-il en haussant les épaules.

Laurel hésita.

— Je t'en prie ?

Elle céda.

— D'accord, mais seulement jusqu'à ce que mon père se sente mieux.

— Ce sera bientôt, Laurel. Ils ont de remarquables spécialistes à Brookings ; ils trouveront le problème.

Il se fendit d'un large sourire.

— Tu seras chanceuse si tu finis par me faire même travailler une semaine entière.

DIX-HUIT

MALGRÉ LES PAROLES OPTIMISTES DE DAVID, UNE SEMAINE EN DEVINT DEUX, ET LE PÈRE DE LAUREL N'ALLAIT PAS MIEUX. Laurel vivait comme un fantôme, ne parlant pratiquement à personne sauf à Maddie, à David et à Chelsea, cette dernière s'arrêtant souvent à la librairie pour bavarder. Ils n'avaient pas réussi à la faire beaucoup travailler jusqu'à maintenant – Chelsea était une superviseuse née, disait-elle à la blague –, mais la compagnie de ses deux amis réconfortait Laurel.

Fidèle à sa parole, David était décidé à donner un coup de main à la boutique jusqu'à ce que le père de Laurel revienne à la maison. Laurel se sentait coupable à mesure que le temps avançait, car il continuait à fournir gratuitement ses services, mais il s'agissait d'une bataille qu'elle perdait toujours.

Certains jours, ils passaient leur après-midi à bavarder en rangeant les livres et en époussetant les étagères, et pendant quelques petites minutes, Laurel oubliait son père. Cela ne durait jamais longtemps, par contre. À présent qu'il avait été transféré, elle ne le voyait pas chaque jour. Toutefois, David avait offert de jouer les chauffeurs tous les deux ou trois jours dès qu'il eut son permis de conduire.

Le premier jour où il avait obtenu son permis, il l'avait conduite à Brookings avec Chelsea. Bien que Laurel s'était cramponnée à sa ceinture de sécurité, les jointures blanchies, et que Chelsea lui avait fait la leçon chaque fois qu'il dépassait la limite de vitesse permise, ils étaient arrivés en un seul morceau.

Laurel avait apporté un bouquet – des fleurs sauvages poussant dans leur cour arrière. Elle espérait que ce rappel de la maison rendrait son père plus pressé d'y revenir. Il était très faible et avait réussi à garder les paupières ouvertes seulement quelques minutes pour dire bonjour et recevoir une légère étreinte. Il était ensuite retombé dans l'oubli de la morphine.

C'était la dernière fois que Laurel avait vu son père éveillé. Très peu de temps après, le personnel de l'hôpital avait commencé à le mettre sous sédation en permanence pour ne pas lui faire endurer la douleur que même la morphine n'arrivait pas à anesthésier complètement. Laurel en était secrètement contente. C'était plus facile de le voir endormi là. Il semblait en paix et satisfait. Quand il était réveillé, elle décelait la souffrance qu'il s'efforçait de cacher, et sa nouvelle faiblesse était terriblement évidente. Le sommeil valait mieux.

Le technicien de laboratoire avait été capable d'isoler une toxine dans le sang de son père, mais elle était inconnue du corps médical et, jusqu'à présent, ils avaient été impuissants à l'éliminer. Ils essayaient tout, remplissant son organisme de n'importe quelle substance chimique s'ils pensaient que cela pouvait l'aider, le transformant en cobaye alors qu'ils tentaient de renverser les effets de la toxine. Mais rien n'était efficace. Son corps s'affaiblissait et, deux jours plus tôt, l'un des médecins avait pris la mère de Laurel en aparté et l'avait informé que, bien qu'ils allaient poursuivre leurs efforts, s'ils n'arrivaient pas à évacuer la toxine de son système sanguin, ce ne serait plus qu'une question de temps avant que ses organes ne s'arrêtent de fonctionner un à un.

Et les appels que monsieur Barnes avait commencé à leur faire tous les soirs n'aidaient pas. Pendant plus d'une semaine, Laurel avait pu simplement lui répondre que sa mère n'était pas à la maison, mais après un certain temps, il n'avait plus accepté cette excuse. Après deux interrogatoires, Laurel laissait dorénavant le répondeur s'enclencher, ne décrochant le récepteur que si c'était David ou Chelsea qui téléphonaient.

Elle ne parla pas du tout de monsieur Barnes à sa mère.

Elle se sentait coupable chaque soir qu'elle effaçait le message quotidien – il y en avait parfois deux –, mais elle avait promis à Tamani qu'elle ferait ce qu'elle pouvait.

C'était étrange de penser à lui à présent. Elle avait presque l'impression d'avoir rêvé Tamani. Une personne plus grande que nature qui appartenait au faste et à l'excitation qui étaient venus avec l'acceptation de sa condition de fée. Rien de cela ne semblait très important en ce moment. Elle songea à aller le

voir, mais même si elle trouvait un moyen de transport, que pourrait-il faire ? L'envoûtement n'aiderait certainement pas son père.

Elle avait promis de le prévenir si la propriété était en danger, mais puisqu'elle effaçait tous les messages de monsieur Barnes, elle ne l'était pas. Ces derniers temps, Laurel essayait de ne pas penser du tout à Tamani.

Laurel perçut la sonnerie stridente du téléphone à travers la porte quand elle revint de la librairie et elle se hâta de tourner la clé dans la serrure. Elle atteignit l'appareil au sixième coup et elle entendit la voix de sa mère.

— Hé, maman. Comment va papa aujourd'hui ?

Le silence s'installa à l'autre bout du fil.

— Maman ?

Elle entendit sa mère prendre une respiration inégale et retrouver sa voix.

— Je viens tout juste de parler avec le docteur Hansen, dit-elle la voix tremblante. Le cœur de ton père montre des signes de faiblesse. On lui donne moins d'une semaine.

*

* *

David gardait le silence en conduisant sur l'autoroute sombre. Laurel avait réussi à le joindre sur son portable juste au moment où il arrivait chez lui, et il avait insisté pour l'amener à Brookings ce soir-là au lieu d'attendre le matin. Laurel avait baissé la vitre, et même si David devait geler à cause du vent froid d'automne s'engouffrant dans la voiture, il ne s'en plaignit pas. Elle sentait ses yeux revenir continuellement se poser sur elle, et de temps à autre, il tendait la main pour la faire glisser le long du bras de la jeune fille. Mais il ne parlait pas.

Ils entrèrent dans le stationnement du centre médical de Brookings, et David s'empara de la main de son amie pendant qu'ils suivaient le chemin familial menant à la chambre du père de Laurel. Elle cogna doucement à la porte ouverte et passa la tête à travers le rideau entourant l'entrée. Sa mère était assise à

la petite table avec un homme dos à eux – mais elle fit signe à Laurel et à David d'entrer.

Laurel reconnut le type immédiatement. Ses épaules étaient larges et massives dans une chemise qui ne semblait pas tout à fait lui aller. Et quelque chose à propos de sa présence la mit sur les nerfs. C'était monsieur Barnes.

Laurel s'appuya contre le mur avec les bras croisés sur la poitrine pendant que sa mère poursuivait son entretien avec Barnes. Elle sourit et elle fit signe que oui plusieurs fois, et quoique Laurel n'entende pas les propos de l'homme, sa mère répétait continuellement : « Oh, oui » et « Bien sûr », et elle remuait la tête avec enthousiasme. Laurel plissa les yeux et continua d'observer sa mère sourire et hocher la tête – signant des papiers sans y jeter un seul coup d'œil. C'était trop bizarre.

Sa mère n'aimait pas les contrats, elle se méfiait du jargon des juristes, comme elle l'appelait. Elle étudiait toujours minutieusement les formulaires et les ententes, biffant souvent des phrases avant d'apposer sa signature. Laurel avait cependant vu sa mère signer environ huit feuilles de papier sans lire un seul mot.

Barnes n'avait même pas jeté un coup d'œil dans leur direction pendant tout ce temps.

La peau de Laurel commença à picoter, et elle écrasa la main de David quand Barnes obtint quelques signatures supplémentaires, tendit une pile de papiers brochés à sa mère et fit disparaître le reste dans son porte-document. Il lui serra la main et pivota, ses yeux rencontrant ceux de Laurel presque instantanément. Son regard passa sèchement de Laurel à David pour revenir à Laurel. Ses traits se détendirent en un sourire retors qui poussa celle-ci à reculer d'un pas.

— Laurel, dit-il d'un ton qui parut tellement faux à la jeune fille, je m'informais justement de toi. Il semble qu'aucun de mes messages n'ait été transmis.

Il termina sa phrase avec la plus légère trace de grognement, et Laurel serra les dents alors que sa poitrine se gonflait brusquement de terreur.

Puis, Barnes haussa les épaules, et son expression devint suffisante.

— Heureusement, j’ai réussi à trouver ta mère, alors tout est rentré dans l’ordre.

Sans un mot, Laurel lui lança un regard furieux ; elle aurait aimé qu’elle et David soient arrivés une heure plus tôt. Alors, ils auraient pu... quoi ? Elle l’ignorait, mais elle aurait souhaité avoir la possibilité de le découvrir.

— C’était un plaisir de te revoir, Laurel.

Il regarda brièvement la mère de Laurel, qui souriait encore.

— Votre fille est...

Il marqua une pause et tendit une main vers Laurel. Elle tenta de reculer, mais elle était déjà appuyée contre le mur. Elle tourna le visage, mais ses doigts rudes glissèrent sur sa joue.

— Ravissante, termina-t-il.

Quand il écarta le rideau et sortit, Laurel relâcha son souffle et elle réalisa qu’elle s’était agrippée à la main de David si fortement qu’il avait les doigts blancs.

Laurel grinça des dents.

— Que fabriquait-il ici ? demanda-t-elle, la voix légèrement tremblante.

Sa mère fixait toujours le rideau oscillant encore après le départ de l’homme.

— Quoi ? s’enquit-elle en se tournant vers Laurel et David. Oh, hum...

Elle se dirigea vers la table et commença à réorganiser les papiers en pile.

— Il est venu finaliser les papiers pour la vente de la propriété d’Orick.

— Maman, tu as promis d’y réfléchir.

— J’y ai pensé. Et apparemment, tu as choisi de faire une partie de ma réflexion à ma place, dit-elle en lançant un regard éloquent à Laurel. Tu me transmettras mes messages à partir de maintenant, compris ?

Laurel fixa le sol.

— Oui, maman, acquiesça-t-elle faiblement.

Sa mère baissa les yeux vers les papiers sur la petite table et fit courir son doigt sur leur tranche, égalisant les feuilles déjà en ordre.

— En fait, j'avais décidé que si tu souhaitais garder la terre dans la famille, nous nous débrouillerions.

L'espoir envahit Laurel. Peut-être n'était-il pas trop tard !

— Cette possibilité est malheureusement exclue à présent.

La mère de Laurel resta silencieuse un moment et quand elle reprit la parole, sa voix était basse et tendue.

— Il s'est présenté ici et il a bonifié son offre.

Elle leva les yeux et rencontra ceux de Laurel.

— Je devais l'accepter.

L'estomac de Laurel se tordit, et sa respiration se fit pénible à la pensée de perdre la terre – de perdre Tamani.

— Maman, tu ne peux pas vendre !

La voix de Laurel était forte et haut perchée.

Le regard de sa mère se durcit, et elle jeta un rapide coup d'œil à son mari avant de faire les deux pas qui la séparaient de Laurel et de lui attraper l'avant-bras. Elle sortit en trombe, entraînant sa fille derrière elle. Sous l'emprise écrasante de sa mère, Laurel avait l'impression que son bras était faible ; elle n'avait aucun souvenir d'une autre occasion où elle l'avait traitée aussi durement. Sa mère se glissa dans une petite alcôve et relâcha son bras. Laurel s'obligea à ne pas le froter.

— Il ne s'agit pas de toi, Laurel. Je ne peux pas conserver une chose ayant autant de valeur uniquement parce que tu l'aimes. La vie ne fonctionne pas ainsi.

Le visage de sa mère était sec et tendu.

Laurel s'appuyait sur le mur et laissait sa mère rager. Depuis des semaines, elle était comme un roc – mais personne ne pouvait subir tout ce stress sans s'effondrer de temps à autre.

— Je suis désolée, murmura Laurel. Je n'aurais pas dû crier.

Avec une grande respiration, la mère de Laurel cessa de faire les cent pas et elle la regarda. Son visage se détendit lentement jusqu'à ce qu'il se déforme sous les pleurs. Elle recula contre le mur et se laissa glisser au sol pendant que les larmes coulaient sur ses joues. Laurel respira profondément et franchit le petit espace pour s'asseoir à côté d'elle. Elle enroula son bras autour de la taille de sa mère et posa la tête sur son épaule. C'était étrange de réconforter sa mère.

— Est-ce que je t'ai fait mal au bras ? s'enquit doucement sa mère après que son torrent de larmes eut cessé.

— Non, mentit Laurel.

Sa mère poussa un long et profond soupir.

— J'ai vraiment songé à ne pas vendre, Laurel. Mais je n'ai plus le choix. Nous croulons sous les dettes à cause des factures de l'hôpital.

— N'avons-nous pas des assurances ?

Sa mère secoua la tête.

— Pas beaucoup. Nous ne pensions pas en avoir besoin. Sauf qu'avec tous les examens et les soins médicaux c'est... c'est beaucoup trop de frais à payer.

— N'y a-t-il pas une autre façon ?

— Je le souhaiterais. Je me suis creusé les méninges, mais je ne peux trouver l'argent nulle part ailleurs. C'est la terre ou la boutique. Et en toute franchise, la terre vaut bien davantage. Nous avons étiré notre crédit au maximum pour garder ton père ici aussi longtemps que possible. Personne ne veut nous prêter davantage.

Elle se tourna vers Laurel.

— Je dois être pratique. La vérité c'est que...

Elle marqua une pause alors que *les larmes lui* remplissaient de nouveau les yeux.

— Ton père pourrait ne plus se réveiller. Jamais. Je dois penser à l'avenir. La boutique constitue notre seule source de revenus. Et même s'il se réveille, il n'y a aucune façon de se remettre d'un coup financier pareil sans vendre *quelque chose*. Sachant à quel point ton père adore la librairie, que voudrais-tu que je fasse ?

Laurel aurait aimé détourner le regard des yeux bruns et tristes de sa mère, mais elle en était incapable. Elle repoussa Tamani de son esprit et essaya de réfléchir logiquement. Elle serra la mâchoire et hocha lentement la tête.

— Tu dois vendre la terre.

Le visage de sa mère était hagard et ses yeux paraissaient cadavériques. Elle leva une main pour caresser la joue de Laurel.

— Merci de comprendre. J'aimerais avoir un autre choix, mais ce n'est pas le cas. Monsieur Barnes reviendra demain

matin avec de nouveaux documents pour finaliser la vente. Il accélérera le dépôt fiduciaire autant que possible et avec de la chance, l'argent sera dans notre compte d'ici une semaine.

— Une semaine ?

Tout allait si vite.

Sa mère fit signe que oui.

Laurel hésita.

— Tu agissais de manière étrange pendant qu'il était ici. Tu étais toute contente et tu acquiesçais à tous ses propos.

Elle haussa les épaules.

— J'imagine que je me comportais en femme d'affaires. Je désire que rien ne vienne gâcher cette vente. Monsieur Barnes a offert suffisamment pour couvrir toutes les factures médicales, et il nous resterait même de l'argent.

Elle soupira.

— J'ignore ce qu'il sait, mais je veux vendre pendant que le prix est élevé.

— Mais tu as signé tout ce qu'il a placé devant toi, continua Laurel. Tu ne les as même pas *lus*.

Sa mère hocha la tête tristement.

— Je sais. Mais je n'ai simplement plus le temps. Je veux profiter de cette offre pendant qu'elle est là. Si j'hésite encore, il pourrait décider que nous sommes trop mous et retirer son offre complètement.

— J'imagine que c'est logique, reprit Laurel. Mais...

— Arrête, je t'en prie, Laurel. Je ne peux plus discuter avec toi.

Elle s'empara de la main de sa fille.

— Tu dois me faire confiance et penser que j'agis pour le mieux. D'accord ?

Laurel hocha la tête à contrecœur.

Sa mère se leva et essuya les dernières traces de larmes sur son visage. Elle tira Laurel sur ses pieds et l'étreignit.

— Nous nous en sortirons, promit-elle. Peu importe ce qui se passera, nous trouverons un moyen.

Lorsqu'elles entrèrent de nouveau dans la chambre de son père, les yeux de Laurel se posèrent sur la chaise qu'avait occupée Barnes. C'était inhabituel pour elle de détester une

personne à ce point sans la connaître. Toutefois, même la pensée de s'asseoir sur la même chaise que cet homme lui donnait la chair de poule. Elle marcha vers la table et ramassa sa carte professionnelle.

Jeremiah Barnes, agent immobilier.

Une adresse locale était inscrite dessous.

Elle paraissait assez légitime, mais Laurel n'était pas satisfaite. Elle glissa la carte dans sa poche arrière et retourna se placer à côté de David.

— As-tu faim, David ? lui demanda-t-elle en lui lançant un regard éloquent.

Il ne le vit pas du tout.

— Pas vraiment.

Elle s'approcha davantage et agrippa une partie de son chandail dans son dos.

— Maman, je vais amener David et lui acheter un repas. Nous serons de retour dans environ deux heures.

Sa mère leva les yeux, légèrement étonnée.

— Il est passé vingt et une heures.

— David a faim, dit-elle.

— Je suis affamé, acquiesça-t-il en souriant.

— Et de plus, il m'a conduit ici un soir d'école, ajouta Laurel.

La mère de la jeune fille les regarda avec scepticisme quelques secondes, puis elle reporta son attention sur son mari endormi.

— N'essayez pas la nourriture de la cafétéria, les prévint-elle.

*

* *

— Rappelle-moi pourquoi nous faisons cela ? s'enquit David après qu'ils aient passé environ une heure dans la voiture à chercher la bonne partie de la ville.

— David, il y a quelque chose qui ne va pas avec ce type. Je le sens.

— Ouais, mais se faufiler à son bureau et regarder discrètement par les fenêtres ? C'est un peu trop.

— Ben, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Lui téléphoner et lui demander pourquoi il m'a foutu une telle trouille ? En voilà une solution, marmonna-t-elle.

— Alors, que diras-tu aux policiers lorsqu'ils nous arrêteront ? voulut savoir David d'un ton sarcastique.

— Ah, allons, répliqua Laurel. Il fait sombre. Nous nous contenterons de faire le tour du bureau, de jeter un coup d'œil furtif par quelques fenêtres et nous assurer que tout semble légitime.

Elle marqua une pause.

— Et s'il se trouve qu'ils ont laissé une fenêtre ouverte, eh bien, ce n'est pas ma faute.

— Tu es tellement folle.

— Peut-être, mais tu es ici avec moi.

David roula les yeux.

— C'est Sea Cliff, déclara tout à coup Laurel. Éteins tes phares.

David soupira, mais il se gara et coupa la lumière. À la dérobée, ils avancèrent doucement vers l'extrémité du cul-de-sac et s'arrêtèrent devant une maison délabrée semblant avoir été construite au début des années 1900.

— C'est ici, murmura Laurel en plissant les yeux pour lire la carte professionnelle et les numéros au coin de la rue.

David scruta l'imposante structure.

— Cela ne ressemble à aucun bureau de vente immobilière que j'ai déjà vu. Elle paraît abandonnée.

— Moins de chance de nous faire pincer, alors. Viens.

David resserra son manteau autour de lui pendant qu'ils se faufilaient discrètement sur le côté de la maison et commençaient à regarder par les fenêtres. Il faisait sombre et la lune était nouvelle, mais Laurel se sentait à découvert dans son t-shirt bleu pâle. Elle aurait aimé ne pas avoir laissé son manteau noir dans la voiture. Sauf que si elle allait le récupérer maintenant, elle n'aurait peut-être plus le courage de revenir.

La maison était énorme, une grande structure informe avec des ajouts légèrement plus récents s'étirant hors du bâtiment principal, comme des appendices aléatoires. Laurel et David

regardèrent furtivement par les fenêtres et virent quelques silhouettes massives et sombres dans les pièces obscures.

— De vieux meubles, lui assura David — mais la demeure était presque vide.

— C'est impossible qu'il mène des affaires ici, déclara-t-il. Pourquoi indiquerait-il cette adresse sur sa carte ?

— Parce qu'il cache quelque chose, murmura Laurel en retour. Je le savais.

— Laurel, ne crois-tu pas que nous sommes un peu dépassés par ce qui se passe ici ? Nous devrions retourner à l'hôpital et téléphoner à la police.

— Et dire quoi ? Qu'un agent immobilier inscrit une fausse adresse sur sa carte professionnelle ? Ce n'est pas un crime.

— Informons ta mère, alors.

Laurel secoua la tête.

— Elle veut désespérément vendre. Et tu l'as observé avec ce type, Barnes. C'était comme s'il l'avait mise en transe. Elle souriait et acquiesçait à tous ses propos. Je ne l'ai jamais vu agir ainsi auparavant. Et ces trucs qu'elle a signés ; qui sait de quelle nature ils étaient !

Laurel jeta un œil autour du coin d'un ajout particulièrement crochu et fit signe à David.

— J'aperçois une lumière.

David se hâta de venir s'accroupir à côté d'elle. Sans doute possible, près de l'arrière de la maison, une lumière brillait par une petite fenêtre. Laurel frissonna.

— Gelée ?

Elle secoua la tête.

— Nerveuse.

— As-tu changé d'avis ?

— Pas question.

Elle avança en rampant, essayant d'éviter les grosses branches et les ordures répandues dans la cour. La fenêtre était assez basse pour regarder à travers en restant agenouillé sur le sol, et Laurel et David se positionnèrent chacun d'un côté. La vitre était cachée par un store, mais il était suffisamment tordu pour voir facilement. Ils entendirent des voix et des mouvements à l'intérieur, mais avec la fenêtre fermée, ils ne

distinguaient pas les mots. Laurel prit plusieurs respirations calmantes, puis elle tourna la tête pour jeter un œil par la fenêtre.

Elle vit Jeremiah Barnes presque immédiatement, avec sa silhouette imposante et son étrange faciès. Il était assis à une table, travaillant avec des papiers qui, le supposait-elle, étaient ceux qu'il amènerait à signer à sa mère le lendemain matin. Il y avait deux autres types debout ensemble, lançant des dards sur le mur. Si Barnes était peu séduisant, ces deux-là étaient carrément grotesques. Leur peau pendait sur leur visage comme si elle n'y était pas correctement fixée et leur bouche était tordue en un sourire sévère. Le visage de l'un était ravagé par les cicatrices et décoloré, et même depuis l'autre côté de la pièce, elle voyait que l'un de ses yeux était presque blanc et l'autre pratiquement noir. L'autre homme avait des cheveux roux vif qui poussaient en formant un étrange motif que même son chapeau n'arrivait pas à dissimuler complètement.

— Laurel.

David agitait la main pour lui demander de venir de son côté de la fenêtre. Elle baissa la tête sous le rebord et vint observer de l'autre angle.

— De quoi diable s'agit-il ?

Enchaînée à l'extrémité de la pièce se trouvait une chose qui paraissait mi-homme, mi-animal. Son visage était formé d'amas de chairs tordues rapiécées ensemble presque au hasard. De grandes dents pointaient de travers entre ses lèvres depuis une mâchoire distendue couronnée par une monstruosité bulbeuse qui aurait pu être un nez. Il était vaguement humanoïde, et Laurel pouvait voir des morceaux de vêtements enroulés sur ses épaules et son abdomen. Mais un collier formait un trait autour de son cou côtelé, lui donnant l'apparence d'un étrange animal de compagnie. La silhouette imposante était affalée sur un tapis sale, apparemment endormie.

Les ongles de Laurel s'enfoncèrent dans le rebord de la fenêtre pendant qu'elle fixait la chose. Sa respiration venait par bouffées haletantes et sans savoir pourquoi, elle était incapable d'en détourner les yeux. Juste au moment où elle pensa en avoir

le courage, un œil bleu s'ouvrit brusquement et rencontra son regard.

DIX-NEUF

LAUREL RECULA LOIN DE LA FENÊTRE.

— La chose m’a regardée.

— Penses-tu qu’elle t’a vue ?

— Je l’ignore. Mais nous devons partir. Maintenant !

Elle entendit des sons gutturaux à l’intérieur et elle eut l’impression que ses genoux étaient collés au sol.

Les deux hommes crièrent à la créature de la fermer, mais Barnes les fit taire d’un mot sonore qu’elle ne reconnut pas. Un doux chantonnement suivit et, en quelques secondes, les hurlements de l’étrange bête cessèrent.

Laurel se pencha de nouveau vers la fenêtre, mais elle sentit qu’on tirait doucement sur son chandail dans son dos. Elle pivota.

David secoua la tête et il pointa la voiture.

Laurel marqua une pause, mais elle n’était pas tout à fait satisfaite. Elle leva un doigt pour David et jeta un dernier coup d’œil par le côté de la fenêtre.

Ses yeux rencontrèrent le regard dépareillé de Jeremiah Barnes.

— Partons ! siffla-t-elle à David, et elle se donna un élan pour partir vers le devant de la maison.

Mais avant qu’elle n’ait pu esquisser un pas, elle entendit le verre éclater et sentit une grande main l’attraper par le cou et la tirer brusquement par la fenêtre jusqu’à l’intérieur de la pièce crasseuse. Des doigts rudes égratignaient sa gorge, et elle sentit le bois du cadre de la fenêtre se briser sur son dos.

Puis, elle s’envola. Elle hurla juste une seconde avant de frapper le mur opposé. Sa tête tournait. Vaguement, elle perçut un grognement venant de David quand il s’écrasa contre le mur et tomba à côté d’elle. Laurel tenta de fixer son regard alors que la pièce semblait tourner autour d’elle. David tendit le bras et

l'attira à lui, et elle sentit un filet de sang dégoutter sur son épaule.

La pièce cessa enfin de bouger, et elle leva les yeux sur le visage railleur de Barnes.

— Qu'avons-nous ici ?

Il souriait cruellement.

— La petite fille de Sarah. J'en ai entendu plus sur toi aujourd'hui que je souhaitais en apprendre un jour.

Laurel ouvrit la bouche pour rétorquer, mais David lui serra le bras. Laurel sentit un liquide épais et sirupeux se frayer un chemin depuis la blessure cuisante dans son dos et se demanda quels dommages lui avait causés le cadre de la fenêtre.

— Bonne fille, Bess, dit Barnes en caressant l'étrange animal sur sa tête à moitié chauve.

Puis, il s'accroupit à côté de Laurel et de David.

— Pourquoi êtes-vous ici ? s'enquit-il d'une voix douce, mais sur le ton du commandement.

Laurel sentit sa bouche s'ouvrir d'elle-même.

— Nous... nous devons vous trouver... pourquoi vous...

Puis, elle réussit à reprendre ses esprits, força ses lèvres à se refermer, et elle lança un regard furieux à Barnes.

— Nous voyions que quelque chose n'allait pas, dit David. Nous sommes venus voir si nous pouvions trouver de quoi il s'agissait.

Laurel tourna des yeux ronds vers David. Il regardait droit devant lui avec une expression légèrement hébétée sur le visage qui ressemblait étrangement à l'allure qu'avait eue sa mère seulement une heure plus tôt.

— David ! siffla-t-elle.

— Et quel était votre plan si vous trouviez quelque chose ? demanda Barnes de la même voix bizarrement fascinante.

— Obtenir des preuves. Les apporter aux policiers.

— David ! cria Laurel, mais il ne semblait pas l'entendre.

— Pourquoi vous inquiétez-vous tant ? s'enquit Barnes.

Encore une fois, David ouvrit la bouche, mais il y avait trop de secrets qui pouvaient en sortir subitement. Laurel ferma les yeux, présenta des excuses mentales et gifla David aussi fortement qu'elle le put.

— Merde ! Ouch ! Laurel !

David mit sa main en coupe sur sa joue et tendit l'os maxillaire en avant.

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres de Laurel et elle serra la main de son ami. Il paraissait simplement confus.

— J'en ai assez entendu, dit Barnes en se levant.

Le rouquin sourit – une sinistre caricature d'un vrai sourire qui fit reculer Laurel contre le torse de David.

— Brisons-leur les jambes. J'aurais bien besoin de faire de l'exercice.

Laurel sentit David se raidir et sa respiration devenir courte et saccadée.

Barnes secoua la tête.

— Pas ici ; cette adresse est inscrite sur ma carte. J'ai déjà assez de sang à nettoyer.

Il s'accroupit encore une fois et les regarda tour à tour pendant une longue minute.

— Vous aimez nager, vous deux ?

Laurel plissa les yeux et regarda l'homme avec colère, mais David la retint.

— J'ai pensé que vous trouveriez un petit plongeon dans la Chetco très... rafraîchissant ce soir.

Barnes se leva et attrapa l'épaule de David, le soulevant brusquement pour le mettre debout.

— Fouillez-le.

Les deux autres types sourirent largement et commencèrent à vider les poches du garçon : porte-monnaie, clés et une petite boîte d'Altoids. Barnes ramassa les clés et les lança à Balafre, puis il remit les menthes et le porte-monnaie dans le pantalon de David.

— Pour que les poulets puissent vous identifier quand ils trouveront vos corps au printemps, dit-il avec un petit rire.

Sans David pour la retenir, Laurel se lança sur Barnes, lui égratignant le visage, les yeux, tout, avec ses ongles. Barnes repoussa David sur ses acolytes et attrapa les bras de Laurel, les tordant derrière elle jusqu'à ce qu'elle gémissse de douleur. Il plaça sa bouche près de son oreille et lui caressa le visage. Elle ne pouvait même pas s'éloigner d'un poil.

— Reste tranquille à présent, murmura-t-il d'un ton apaisant. Parce que si tu ne le fais pas, poursuivit-il de la même voix suave, je vais t'arracher les bras.

David se débattait avec ses geôliers, criant et tentant d'atteindre Laurel, mais il n'arrivait pas plus qu'elle à se battre.

— Silence ! rugit Barnes d'une voix qui emplit la pièce et résonna sur les murs. La bouche de David se ferma.

— Prenez la voiture, ordonna Barnes. Dépassez Azalea et lancez-les dans la rivière. Et n'oubliez pas de leur mettre des poids aux pieds, ajouta-t-il cyniquement. Assurez-vous que celle-ci, dit-il en désignant Laurel d'un geste, ne réapparaisse pas avant que les papiers ne soient signés demain.

Il rit.

— Le printemps serait idéal, mais pourvu que ce ne soit pas demain ; je me fous du moment où on les trouvera. Et abandonnez la voiture là-bas. Pas dans le stationnement – à côté d'un sentier quelconque. Je n'ai pas besoin de la voiture d'un garçon disparu garée devant mon *bureau*.

Il leur jeta un regard furieux de côté.

— Revenez à pied. Cela vous fera du bien à tous les deux.

— Vous ne vous en sortirez pas si facilement, grommela Laurel entre ses dents serrées.

Barnes se contenta de rire. Il relâcha son bras et regarda le rouge maculant sa main – le sang de David.

— Quel gâchis, dit-il en essuyant le sang sur ses mains avec un mouchoir blanc. Emmenez-les.

Les deux hommes ligotèrent Laurel et David ensemble et les jetèrent sans ménagement sur le siège arrière de la Civic de David.

— Vous pouvez crier tant que vous voulez, les informa Rouquin avec un grand sourire. Personne ne vous entendra.

En route, la voiture passait sous les lampadaires qui éclairaient juste assez pour que Laurel puisse distinguer le visage de David. Sa mâchoire était crispée, et il semblait tout aussi effrayé qu'elle, mais il ne prit pas la peine de hurler non plus.

— Ça fait du bien de sortir et de faire quelque chose de nouveau, non ? demanda Balafre, parlant à voix haute pour la première fois.

Sa voix était profonde et douce – le genre de voix que l'on s'attend à entendre de la bouche du héros d'un vieux film en noir et blanc ; pas de quelqu'un au visage rude et défiguré comme celui-ci.

— Ouais, dit Rouquin en riant – un rire sifflant et méchant qui souleva l'estomac de Laurel. Je ne supportais plus de rester assis dans ce vieux dépotoir en attendant qu'il se passe quelque chose d'excitant.

— Nous sommes parmi les meilleurs de toute la horde. Pourtant, Barnes nous traite comme des vauriens. Il nous envoie nous occuper d'enfants. D'enfants !

— Ouais.

Quelques secondes s'écoulèrent en silence.

— Nous devrions les mettre en pièces au lieu de les lancer dans la rivière. Cela te revigorerait.

Un léger rire provenant de la voix parfaite de vedette de cinéma remplit chaque centimètre de la voiture malgré sa faible amplitude. Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Laurel.

— J'aimerais cela.

Il se tourna pour regarder Laurel et David avec un sourire effroyablement calme. Puis, il soupira et ramena ses yeux sur la route.

— Sauf qu'on ne doit pas les retrouver avant quelques jours. Les membres sont difficiles à cacher – même dans une rivière.

Il marqua une pause.

— Nous ferions mieux de nous contenter de suivre les ordres.

— Laurel ?

Le murmure de David détourna son attention pendant un instant béni.

— Ouais ?

— Je suis désolé de ne pas t'avoir cru à propos de Barnes.

— Ça va.

— Ouais, mais j'aurais dû te faire confiance. J'aurais aimé...

Sa voix s'estompa pendant quelques secondes.

— J'aurais souhaité que nous puissions...

— Ne t'avise pas de faire tes adieux, David Lawson, siffla Laurel aussi bas que possible. Ce n'est *pas* terminé.

— Ah ouais ? demanda David, frustré. Que suggères-tu ?

— Nous trouverons un plan, murmura-t-elle alors que le clic clic du clignotant résonna et que la voiture ralentit.

Elle perçut le crissement des pneus sur la route de terre alors qu'ils laissaient les lumières derrière eux. La promenade fut cahoteuse pendant plusieurs minutes avant que les hommes ne se garent et ouvrent la portière.

— Il est temps, dit Balafré, son visage comme une ardoise lisse et illisible.

— Vous n'êtes pas obligés de faire cela, dit David. Nous pouvons la fermer. Personne...

— Chut, l'interrompit Rouquin en plaquant une main sur la bouche du garçon. Contente-toi d'écouter. Tu entends cela ?

Laurel s'arrêta. Elle perçut quelques oiseaux et grillons, mais par-dessus tout, elle entendit la rivière Chetco dévaler au loin.

— C'est le son de votre avenir, attendant de vous emporter. Allons-y, dit-il en remettant David rudement sur ses pieds. Vous avez un rendez-vous et nous ne voudrions pas que vous soyez en retard.

Ils poussèrent doucement leurs victimes le long du sentier obscur pendant que l'un des hommes chantait bruyamment et terriblement faux.

— Oh Shenandoah, j'ai envie de te voir. Au loin toi, rivière impétueuse.

Laurel grimaça tout en frappant encore une pierre de plus avec ses orteils nus et souhaita pour la première fois de sa vie avoir porté de véritables chaussures au lieu de ses tongs.

Puis, les arbres s'éclaircirent et ils se tinrent en face de la rivière Chetco. Laurel inspira une bouffée d'air en fixant les rapides écumeux se déversant à toute allure devant elle. Balafré la poussa sur le sol.

— Tu t'assois ici, gronda-t-il. Nous revenons tout de suite.

Les mains entravées, Laurel ne put se retenir ; elle s'étala sur le ventre, sa joue reposant sur de la boue humide et sombre. David s'affala rapidement à côté d'elle, et le caractère désespéré

de leur situation lui apparut enfin. Tout était sa faute et elle le savait, mais comment s'excuse-t-on pour avoir provoqué la mort d'une personne ?

— Ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé que tout se terminerait, grommela David.

— Moi non plus, déclara Laurel. Mort aux mains de... que crois-tu qu'ils sont ? Je ne... je ne pense pas qu'ils soient humains. Aucun d'eux. Pas même Barnes.

David soupira.

— Je n'ai jamais eu si peu envie d'admettre que je pense que tu as raison.

Ils restèrent silencieux quelques instants.

— Combien de temps crois-tu que cela prendra ? demanda Laurel, les yeux fixés sur les rapides mousseux.

David secoua la tête.

— Je ne sais pas. Combien de minutes peux-tu retenir ton souffle ?

Il rit d'un ton morose.

— J'imagine que tu vas vivre beaucoup plus longtemps que moi.

Mais son rire cessa rapidement, et il soupira.

Quelques secondes furent nécessaires à Laurel pour rassembler toutes les pièces du puzzle.

— David !

Une minuscule étincelle d'espoir trembla dans sa tête.

— Tu te souviens de mon expérience ? Chez toi, dans ta cuisine ?

Elle entendit les marmonnements des deux hommes alors qu'ils se frayaient un chemin pour revenir vers la berge.

— David, prends une très, très grosse inspiration, murmura-t-elle.

Les types transportaient d'immenses pierres et chantaient une chanson que Laurel ne reconnaissait pas. Plus de corde fut enroulée autour de ses mains, et elle sentit Balafré mettre à l'épreuve le poids de la pierre presque de la taille d'un ballon de plage.

Quelques minutes plus tard, David se retrouva dans la même position.

— Prêt ? demanda Balafré à son acolyte.

Laurel regarda la rivière au loin. Il y avait au moins trente mètres d'ici au milieu de l'eau ; qu'espéraient-ils d'eux, qu'ils marchent ? Comme s'il avait pressenti sa question, Balafré souleva Laurel d'une main et la pierre de l'autre, à croire que ni l'un ni l'autre ne pesait plus d'un kilo ou deux. Rouquin fit de même avec David. Avant que Laurel ne puisse comprendre cette nouvelle anomalie, Balafré la lança. Un vent froid lui cingla le visage, et elle hurla alors qu'elle volait haut dans les airs, juste un peu plus loin que le milieu de la rivière. Elle réussit tout juste à inspirer une pleine bouffée d'air avant que la pierre ne plonge à travers la surface et ne la tire vers le fond.

L'eau piquait comme des aiguilles frigorifiées pendant que l'obscurité rugissante se refermait au-dessus de sa tête. Elle cligna des yeux pour les ouvrir et tendit l'oreille pour entendre David. Sa pierre la dépassa précipitamment, manquant la tête de la jeune fille en descendant dans la noirceur trouble plus bas. Elle enroula ses jambes autour de son torse alors qu'il glissait dans l'eau à côté d'elle. Sa pierre tira sur ses bras, et elle resserra son étreinte autour de David. Elle espéra qu'il avait réussi à prendre une grosse respiration.

Ce fut l'affaire de quelques secondes avant que leurs pierres tombent au fond de la rivière avec un claquement étrange. Laurel leva les yeux, mais elle n'aperçut même pas un trait de lumière. Elle pouvait à peine distinguer la silhouette à la peau blanche de David devant ses yeux et elle était incapable de voir s'il était encore conscient. Sa bouche plongea dans l'obscurité à la recherche de celle de son ami. Le soulagement la submergea quand elle sentit son visage bouger aussi. Leurs bouches se rencontrèrent, et Laurel se concentra afin de sceller ses lèvres sur les siennes avant de souffler doucement dans sa bouche. Il retint son souffle pendant quelques secondes, puis souffla un peu de cet air dans sa bouche à elle. Espérant qu'il comprendrait ce qu'elle faisait, Laurel retira sa bouche et commença à se tortiller en testant ses liens.

L'eau était glacée, et Laurel savait qu'elle devait travailler rapidement. D'abord, elle devait ramener ses mains devant elle ou rien ne fonctionnerait ; elle ne réussirait peut-être pas à

donner à David une autre bouffée d'air si elle ne pouvait pas utiliser ses mains. Elle se pencha en avant et tenta de faire glisser ses bras le long de son dos et sous ses jambes, mais son dos ne voulait pas ployer aussi loin. Elle sentit la peau de ses poignets se déchirer quand elle tira plus fortement, sachant que David ne pouvait pas retenir son souffle beaucoup plus longtemps. Sa colonne vertébrale lui faisait mal, car elle la forçait à se plier davantage – puis, encore un peu plus.

Son corps se rebella, mais ses mains glissèrent enfin sous ses genoux, et elle donna des coups de pieds pour libérer ses jambes, cherchant frénétiquement David. Elle enroula ses bras autour de son cou et pressa sa bouche contre la sienne. Ils inspirèrent et expirèrent à tour de rôle plusieurs fois pendant qu'elle essayait de décider de sa prochaine action. Elle souffla une bouffée d'air dans les poumons de David et se sépara de lui encore une fois. Elle se tira avec la corde qui la liait à la pierre et quand elle atteignit le fond elle chercha quelque chose de tranchant avec ses doigts gourds.

Mais la rivière était trop agitée. Tout ce qui avait pu un jour être coupant avait été poli en un fini lisse et doux. Elle se laissa flotter vers le haut jusqu'à David pour échanger d'autres respirations avant de redescendre en se servant cette fois de la corde de son ami. Ses doigts tripotèrent le nœud autour de la pierre, et elle commença lentement à tirer sur un brin de la corde pour le défaire.

Après quelques essais de plus, elle rejoignit David à la nage pour une bouffée d'air. Il s'efforçait de ramener ses bras devant lui comme elle l'avait fait, mais il n'était pas aussi souple et n'avait pas réussi. Après une profonde respiration, David reprit sa tentative d'inverser la position de ses bras, mais il était loin du compte. Laurel serra les dents ; elle devrait se débrouiller seule. Elle se dirigea lentement vers le fond avec l'aide de la corde pour atteindre le nœud autour de la pierre de David.

Trois autres respirations furent nécessaires avant que le nœud se défasse dans ses mains. Toutefois, la corde était encore piégée sous l'immense pierre. En s'arc-boutant des pieds au fond de la rivière, Laurel souleva la pierre, essayant de libérer la dernière boucle de corde. Ses pieds dérapèrent, et elle donna un

coup pour retirer la seule tong qui avait survécu au plongeon glacial. Ses orteils cherchèrent les fissures dans les pierres et ils trouvèrent un meilleur appui, puis elle poussa de toutes ses forces sur la pierre pour tenter de la faire rouler au moins de quelques centimètres. Elle la sentit commencer à bouger et elle poussa un peu plus fort. La pierre se déplaça brusquement, et les pieds de Laurel glissèrent loin d'elle. Le courant de la rivière la ballotta, et ses bras furent emportés vers l'arrière par la corde qui se tendait.

La silhouette de David passa en trombe, esclave du courant et hors de portée avant que Laurel ne puisse essayer de l'attraper. Il disparut en moins d'une seconde et le seul signe de sa présence passée fut une petite trainée de bulles s'évanouissant peu à peu.

David était parti et Laurel se sentait comme une idiote. Elle aurait dû mieux planifier cela. Tout ce à quoi elle pouvait penser en fixant frénétiquement l'obscurité était qu'il s'était écoulé beaucoup de temps depuis la dernière respiration de David.

La panique se pointa dans ses pensées, et Laurel essaya de ne pas la laisser la submerger. Le manque d'air commençait déjà à lui infliger une douleur à la poitrine, mais c'était beaucoup moins inconfortable que tout ce qu'elle éprouvait d'autre en ce moment. Ses pieds étaient à vif pour avoir poussé sur la pierre de David et ses poignets étaient douloureux, là où les cordes s'enfonçaient toujours pendant qu'elle basculait désespérément dans le courant.

Elle ferma les yeux et pensa à ses parents pendant quelques secondes, reprenant un semblant de calme. Elle ne laisserait *pas* sa mère perdre toute sa famille. Elle descendit avec lenteur le long de la corde menant à sa pierre en s'aidant de ses deux mains. Cela avait fonctionné pour David et c'était probablement son meilleur espoir. En raison du froid, ses doigts étaient encore plus maladroits à présent et Balafré avait travaillé plus sérieusement que son compagnon. Les nœuds cédèrent plus lentement, et quand elle réussit enfin à les défaire, sa poitrine criait son besoin d'air avec un désespoir qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant.

Et la partie difficile était toujours devant elle.

Elle trouva une prise acceptable pour les pieds et repoussa la pierre, la suppliant de se déplacer facilement.

Elle ne bougea pas d'un poil.

Elle jura dans sa tête et, même dans l'eau, des larmes se formèrent dans ses yeux. Elle consacra quelques précieuses secondes à éloigner quelques-unes des plus petites pierres devant celle qui bloquait sa corde, et elle arc-bouta encore une fois ses pieds douloureux et emplis de fourmillements. Elle poussa de toutes ses forces, et quand sa vision commença à s'obscurcir, la pierre amorça une glissade. Laurel déplaça ses mains et poussa de nouveau, expirant ce qui lui restait d'air dans sa bouche pendant qu'elle forçait la roche à bouger de deux centimètres. Encore un autre deux centimètres, puis un autre et enfin un dernier.

Brusquement, elle tournait dans l'eau comme une poupée de chiffon, sans savoir où se trouvaient le haut et le fond. Elle donnait frénétiquement des coups de pied en essayant de s'orienter un peu dans l'eau trouble. Son orteil frappa une pierre avec une force agonisante, et elle plia les jambes contre elle et se propulsa en avant avec chaque once de son énergie décroissante. Quand elle crut ne plus pouvoir survivre une seconde de plus, son visage fendit la surface, et elle emplit ses poumons d'air en haletant.

Le courant l'entraînait encore, et bien qu'elle donnait des coups de pied vers le rivage, son corps était vidé de son énergie. Ses pieds frôlèrent le fond et elle tenta de se lever, mais ses jambes n'obéirent pas. La force de l'eau la jeta à terre et ses membres se fracassèrent sur les pierres pendant qu'elle essayait de reprendre la maîtrise.

Puis, quelque chose passa autour de sa tête, la poussant sous l'eau pendant quelques secondes. Laurel gémit, sachant qu'elle avait été découverte par les deux voyous, prêts à terminer le travail qu'ils avaient commencé. Mais, quand la lourde boucle arriva à sa taille, elle la tira brusquement vers le haut et hors de l'eau. Loin des pierres impitoyables.

— Je t'ai, dit David dans son oreille par-dessus le son du courant.

Ses bras toujours attachés étaient enroulés autour de la taille de Laurel et il avançait à pas lourds dans l'eau peu profonde pour atteindre le rivage. Il la traîna sur quelques mètres pour la sortir de la rivière et la mener sur la berge parsemée de roseaux avant de s'effondrer sur le sol. David claquait des dents dans l'oreille de son amie pendant qu'ils restaient allongés ensemble, cherchant tous les deux leur souffle.

— Merci, Dieu, soupira David alors que ses bras se relâchèrent autour de Laurel.

VINGT

IL FALLUT PLUSIEURS MINUTES AVANT QU'ILS NE SOIENT CAPABLES DE BOUGER. Tout le corps de David tremblait de froid pendant qu'il déprenait ses bras d'autour de Laurel.

— J'ai pensé ne jamais te revoir, dit-il. Tu es restée sous l'eau pendant presque quinze minutes *après* que j'aie réussi à ramener mes bras en avant afin de regarder ma montre.

Quinze minutes ! Laurel éprouva une reconnaissance immédiate pour avoir libéré David en premier. Il aurait été on ne peut plus mort après seulement cinq minutes.

— Comment as-tu atteint le rivage ?

David sourit faiblement.

— En étant très, très têtue. Je n'étais pas du tout convaincu d'y arriver. Mais je continuais à donner des coups de pieds et à prendre une respiration lorsque je le pouvais, et je me suis finalement retrouvé en eau peu profonde.

Il se pencha plus près jusqu'à ce que leurs épaules se touchent.

— J'ignorais totalement où tu te trouvais. Je ne pouvais même pas découvrir où tu avais été attachée, car la rivière était trop sombre. Je n'ai pas arrêté de longer la rive en cherchant une trace de toi.

— Et si les deux affreux avaient été là à attendre ? le réprimanda-t-elle.

— Il s'agissait d'un risque que j'étais prêt à courir, dit doucement David.

Un violent frisson agita tout le corps de son ami, et Laurel se balança délicatement pour se remettre debout.

— Nous devons te réchauffer, déclara-t-elle. Tu pourrais souffrir d'hypothermie après être resté dans cette eau.

— Et toi ? Tu y as passé beaucoup plus de temps.

Laurel secoua la tête.

— Je n'ai pas le sang chaud, tu te rappelles ? Allons, cherchons quelque chose de tranchant pour couper cette corde.

Elle se pencha et commença à tâtonner autour d'elle sur le sol.

— Non, dit David. Retournons simplement à la voiture. Je garde un couteau à l'intérieur. Cela nous prendra beaucoup moins de temps en fin de compte.

— Crois-tu pouvoir la trouver ?

— Je ferais mieux, sinon ça n'aura plus d'importance que nous ayons survécu à la rivière.

Ils rampèrent avec lassitude en amont pendant plusieurs minutes avant que quelque chose leur parût familier.

— Là, dit Laurel en pointant le sol.

Elle voyait sa tong blanche sereinement posée sur le rivage, son orteil léché par le courant.

— J'ai dû la perdre quand Balafré m'a soulevée.

David marqua une pause en fixant la sandale.

— Comment ont-ils réussi cela, Laurel ? Il m'a levé d'une seule main !

Laurel hocha la tête.

— Moi aussi.

Et elle ne voulait pas lui dire à quel point les pierres étaient lourdes.

— La voiture devrait être par-là, déclara-t-elle avec un signe de tête.

Elle désirait laisser la rivière derrière elle et ne jamais revenir.

— Veux-tu cela ? lui demanda David en se penchant pour récupérer sa chaussure.

L'estomac de Laurel se serra quand elle regarda la sandale blanche éraflée. Ses pieds élançaient, mais elle ne supportait pas l'idée de la porter de nouveau.

— Non, dit-elle fermement. Lance-la dans l'eau.

Sans lune pour les guider, ils avancèrent avec précaution et très lentement le long du sentier. Deux fois, ils durent rebrousser chemin, mais en moins d'une demi-heure, David s'agenouilla près de sa voiture pour chercher la clé de réserve dans la roue de secours.

— J'ai dit à ma mère qu'il s'agissait d'une idée stupide, l'informa David en claquant de nouveau des dents. Mais elle m'a assuré qu'un jour je serais heureux qu'elle l'ait placé là.

Il récupéra la clé argentée et la tint dans ses mains tremblantes.

— Je ne pense pas que c'est exactement ce qu'elle avait en tête.

Il glissa la clé dans la serrure du coffre, et ils soupirèrent tous les deux quand ils entendirent un déclic et que la portière du coffre s'ouvrit.

— Je lui achète des fleurs à mon retour à la maison, promet-il. Des chocolats aussi.

David fouilla maladroitement dans la trousse de survie pour la voiture et il en tira un petit couteau de poche.

Plusieurs minutes furent nécessaires pour trancher les cordes épaisses, mais c'était un million de fois mieux que d'essayer d'y arriver avec une roche. Il démarra l'auto et alluma le chauffage à plein régime quand ils se glissèrent sur les sièges avant ; ils placèrent leurs mains près des bouches d'air et tentèrent de sécher leurs vêtements encore humides.

— Tu devrais retirer ta chemise et mettre mon manteau, proposa Laurel. C'est peu, mais au moins il est sec.

David secoua la tête.

— Je ne peux pas ; tu en as besoin.

— Mon corps s'ajuste à la température : ç'a toujours été le cas. C'est toi qui dois rester au chaud.

Elle observa le visage de David changer pendant son combat entre ses idéaux chevaleresques et la nécessité de se réchauffer.

Laurel leva les yeux au ciel et attrapa le vêtement sur le siège arrière.

— Mets-le, ordonna-t-elle.

Il hésita, mais après quelques secondes, il retira son chandail trempé et le remplaça par le manteau de son amie.

— Penses-tu pouvoir conduire ?

David renifla.

— Je peux y arriver assez longtemps pour nous amener à un poste de police. Ça conviendra ?

Laurel arrêta la main de David sur le levier de vitesse.

- Nous ne pouvons pas aller à la police.
- Pourquoi pas ? Deux hommes viennent juste d’essayer de nous tuer ! Fais-moi confiance, c’est le travail des policiers.
- Tout ceci dépasse les policiers, David. As-tu oublié que les deux types nous ont lancés dans la rivière comme si nous ne pesions rien ? Que penses-tu qu’ils feraient à deux policiers ?
- David fixa l’odomètre, mais il ne dit rien.
- Ils ne sont pas humains, David. Et n’importe quel *humain* sera blessé s’il tente de les arrêter.
- Alors, que faisons-nous ? demanda David d’une voix sèche. On les ignore ? On s’en va en douce et on rentre à la maison la queue entre les jambes ?
- Non, répondit Laurel presque dans un murmure. Nous allons voir Tamani.

*
* *

Des larmes de soulagement lui picotèrent les yeux quand elle dépassa l’orée du bois et qu’elle sentit le réconfort familier de la forêt l’envelopper. Laurel repoussa ses cheveux emmêlés de son visage et tenta en vain de passer ses doigts à travers pendant qu’elle boitait le long du sentier faiblement éclairé en direction du ruisseau. Elle était tellement épuisée, elle pouvait à peine placer un pied contusionné devant l’autre.

— Tamani ? appela-t-elle doucement.

Sa voix paraissait anormalement forte dans la nuit sombre et immobile.

— Tamani ? J’ai besoin d’aide.

Tamani se mit au pas avec elle si silencieusement qu’elle ne le remarqua pas avant qu’il ne parle.

— Puis-je supposer que le garçon dans le véhicule est David ?

Elle cessa d’avancer et le dévora des yeux. Il ne portait pas son armure ce soir, mais une chemise noire à manches longues et un pantalon ajusté qui se fondaient presque complètement dans les ombres. La nuit était si sombre, elle ne voyait que les contours de son visage, chaque angle doux et d’une beauté exquise. Elle voulait se jeter dans ses bras, mais elle se retint.

— Oui, c'est David.

Ses yeux étaient doux, mais inquisiteurs.

— Pourquoi l'as-tu amené ?

— Je n'avais pas le choix.

Tamani leva un sourcil.

— Au moins, tu lui as dit de rester dans la voiture.

— J'essaie, Tamani. Mais c'était ma seule façon de venir ce soir.

Tamani soupira et regarda en arrière vers le sentier où Laurel avait laissé David dans la voiture.

— Je dois admettre... Je suis surtout content que tu sois là. Sauf que la forêt est pleine de fées ce soir : ce n'est pas un bon moment.

— Pourquoi sont-elles ici ?

— Il y a eu beaucoup de... d'activités ennemies dans le coin récemment. Nous ne savons pas exactement pourquoi. C'est tout ce que je peux dire.

Il jeta un rapide coup d'œil sur le sentier derrière lui.

— Enfonçons-nous davantage.

Il lui prit la main et poursuivit sa route sur le sentier.

Le premier pas engendra un éclair de douleur dans sa jambe quand une brindille s'enfonça dans son pied égratigné.

— Arrête, s'il te plaît.

Le ton de sa voix était comme une supplique étranglée, mais elle était au-delà de la gêne ce soir. Des larmes glissaient sur son visage lorsque Tamani s'arrêta et pivota.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

À présent que les larmes étaient déclenchées, Laurel n'arrivait plus à les stopper. La panique et la peur de la soirée la submergèrent aussi concrètement que le courant de la Chetco et elle haleta.

Puis, elle fut entourée par les bras de Tamani ; son torse était chaud malgré l'air froid. Ses mains caressèrent son dos de haut en bas jusqu'à ce qu'il touche l'entaille provoquée par la fenêtre et qu'elle ne puisse retenir un gémissement.

— Que t'est-il arrivé ? murmura-t-il dans son oreille pendant que ses mains repoussaient les cheveux de la jeune fille.

Les doigts de Laurel agrippèrent la chemise du garçon, et elle tenta de garder son équilibre. Tamani se pencha, passa rapidement ses bras sous elle et la souleva pour la tenir en boule contre lui, soulageant ainsi ses pieds douloureux de son poids. Elle ferma les yeux, hypnotisée par le rythme gracieux de ses pieds qui ne semblaient jamais produire de sons. Il marcha quelques minutes le long du sentier, puis l'installa dans un coin moelleux sur le sol.

Une étincelle jaillit et Tamani alluma ce qui ressemblait à un orbe de cuivre de la grosseur d'une balle de softball. Une lumière scintillante brilla à travers des centaines de trous minuscules, emplissant la petite clairière d'une douce lueur. Tamani fit glisser son sac de ses épaules et s'agenouilla à côté d'elle. Sans dire un mot, il posa un doigt sous le menton de Laurel et tourna son visage d'un côté, puis de l'autre. Il passa ensuite à ses bras et à ses jambes, murmurant devant les égratignures et les écorchures qu'il découvrait. Délicatement, il souleva les pieds de la jeune fille et les déposa sur ses genoux, et Laurel sentit les arômes familiers de la lavande et de l'ylang-ylang pendant qu'il frottait quelque chose de chaud sur ses plantes de pied meurtries. Elle ressentit un picotement et presque une brûlure pendant une minute avant que le tout se refroidisse et soulage la douleur lancinante.

— Es-tu blessée autre part ? demanda Tamani après avoir soigné toutes les blessures qu'il avait vues.

— Mon dos, répondit Laurel, se tournant sur le côté et soulevant son chandail.

Tamani expira en sifflant tout bas.

— Celle-là est plutôt grave. Je vais devoir la bander.

— Est-ce que ce sera douloureux ? s'enquit-elle lentement, la chaleur du petit orbe paraissant s'enrouler autour de son corps.

— Non ; mais tu devras faire attention pendant quelques jours pendant que le tout se reforme.

Elle hocha la tête et posa sa joue sur son bras.

— Où t'es-tu fait cela, Laurel ? demanda-t-il alors que ses doigts délicats s'affairaient sur la profonde entaille. Les fées ne sont pas reconnues pour être maladroites.

En tentant de s'expliquer, la jeune fille avait l'impression que sa langue était épaisse et lente.

— Ils ont essayé de nous tuer. David et moi.

— Qui ?

Sa voix était douce, mais Laurel décelait l'intensité derrière ses mots.

— Je ne sais pas. Quelque chose de laid, d'inhumain. Des hommes qui ont convaincu ma mère de vendre la terre.

— Laid ?

Laurel hocha la tête. Elle ferma les yeux en lui parlant de son père et de Jeremiah Barnes, ses paroles devenant de moins en moins distinctes.

— Une toxine ? insista Tamani pendant que les paupières de Laurel s'alourdissaient et que la voix de son ami lui paraissait de plus en plus lointaine.

— Des papiers sont censés être signés demain, souffla Laurel, s'efforçant de transmettre le message le plus important alors que sa peau picotait doucement comme si elle était allongée sous les rayons du soleil du midi.

Quelques secondes plus tard, un bras se glissa autour d'elle, et Laurel s'accrocha à lui quand la joue de Tamani se posa sur ses cheveux.

— Dors, murmura-t-il. Je ne permettrai à rien d'autre de te blesser.

— D-D-David, il attend...

— Ne t'inquiète pas, l'apaisa Tamani en lui caressant le bras. Il sommeille aussi. Shar veillera à sa sécurité. Vous avez tous les deux besoin de vous reposer à présent.

Tout ce dont elle était capable, c'était d'acquiescer d'un signe de tête alors qu'elle se nichait contre le torse de Tamani et laissait son esprit se vider de tout.

*

* *

Des doigts délicats passèrent dans la chevelure de Laurel pendant qu'elle s'étirait lentement et roulait sur le dos. Elle

battit des paupières pour ouvrir les yeux et rencontra le regard de Tamani.

— Bon matin, dit-il avec un doux sourire, assis à côté de la tête de la jeune fille.

Elle lui fit un grand sourire, puis ses yeux se levèrent sur un ciel rempli d'étoile et sur la petite lampe toujours suspendue à des branches au-dessus d'elle.

— Est-ce vraiment le matin ?

Tamani rit.

— Enfin, c'est très tôt le matin j'imagine, mais oui.

— As-tu dormi ?

Il secoua la tête.

— Trop de choses à faire.

— Mais...

— Ça ira. J'ai fait pire.

Son sourire tomba et sa mâchoire se contracta.

— Il est temps de partir.

— Pour aller où ? demanda-t-elle en s'asseyant.

— S'occuper des trolls avant qu'ils ne réussissent à tuer ton père.

— Des trolls ?

Elle secoua la tête. Elle avait sûrement mal entendu. Elle s'était relevée trop vite, c'est tout.

— Mon père ? Tu peux aider mon père ?

— Je l'ignore, admit Tamani. Mais ça n'aura pas d'importance à moins que nous ne réglions d'abord le compte des trolls.

Tamani pencha très légèrement la tête de côté.

— Montre-toi, Shar. Je sais que tu écoutes.

Un autre homme sortit en silence de derrière un arbre que Laurel aurait pu jurer être trop petit pour le dissimuler. Il affichait la même attitude confiante que Tamani et les mêmes yeux verts. La racine de ses cheveux était verte également, mais le reste de sa chevelure était blond clair et longue – retenue loin de son visage. Shar arborait la même perfection qu'elle n'était toujours pas habituée à voir en Tamani ; par contre, son visage était plus rude, plein de traits acérés là où ceux de Tamani étaient doux. Il était plus grand – presque autant que David –

avec des membres longs, maigres et nerveux, et des bras et un torse solides.

— Laurel, Shar, Shar, Laurel, dit Tamani sans regarder l'autre fée.

Laurel le fixa, les yeux ronds, mais Shar se contenta de hocher la tête et de croiser les bras sur sa poitrine, écoutant en s'appuyant sur l'arbre de l'arrière duquel il venait tout juste de sortir.

— J'aurais dû comprendre que c'étaient les trolls qui essayaient d'acheter cette terre. Ces créatures que tu as décrites ne peuvent pas être autre chose. Nous devons nous occuper d'eux avant que les papiers ne soient signés.

— Des trolls ? Comme de vrais trolls ? Tu es sérieux ? Pourquoi des... trolls... s'intéresseraient-ils à cette terre ? Simplement parce que vous autres vivez ici ?

Tamani jeta un coup d'œil à Shar par-dessus son épaule avant de se tourner de nouveau vers Laurel.

— Non. C'est parce que le portail est ici.

— Le portail ?

— Tamani, tu vas trop loin, gronda Shar.

Tamani pivota son corps du côté de son camarade.

— Pourquoi ? Ne crois-tu pas que, de toutes les fées, elle a le droit de savoir ?

— Ce n'est pas à toi d'en décider. Cela devient trop personnel pour toi.

— C'est *personnel*, répliqua Tamani, la voix lourde d'amertume. Ça l'a toujours été.

— Nous respectons le plan, insista Shar.

— Je respecte le plan depuis douze ans, Shar. Toutefois, des trolls sont sur le point d'obtenir d'ici quelques heures le titre de propriété de cette terre et défaisant tout ce pour quoi nous avons travaillé ne font pas non plus partie du plan.

Il marqua une pause en regardant son compagnon avec colère.

— Les choses ont changé, et elle doit savoir ce qui est en jeu.

— La reine ne sera pas contente.

— La reine a passé la majorité de son règne à me rendre malheureux. Peut-être vaut-il mieux que le courant change pour une fois.

— Je te fais confiance, Tamani, mais tu sais que je ne peux pas cacher cela.

Un long moment s'écoula, au cours duquel les deux hommes s'observèrent mutuellement.

— Ainsi soit-il, dit Tamani, et il se tourna vers Laurel. Je t'ai dit une fois que je protège quelque chose de très spécial. Il ne s'agit pas d'une chose que je peux prendre et déplacer : c'est pourquoi cette terre est si importante. C'est un portail vers le royaume. La seule barrière gardant la porte vers Avalon.

— Avalon ? souffla Laurel.

Tamani hocha la tête.

— Dans le monde entier, il y a quatre portes qui y mènent. Il y a des centaines d'années, les portails étaient ouverts. Ils étaient encore secrets et protégés par ceux qui en connaissaient l'existence, mais en fait, trop de gens savaient. Depuis le début des temps, les trolls tentent de prendre la maîtrise d'Avalon. Il s'agit d'un morceau de terre si parfait que la nature n'y est pas la seule ressource abondante. L'or et les diamants sont aussi communs que des brindilles et des pierres. Ils ne signifient rien pour nous, sauf comme ornements.

Tamani sourit largement.

— Nous adorons les choses qui brillent, tu sais.

Laurel rit à la pensée des prismes de verre qu'elle avait suspendus à la fenêtre de sa chambre des années plus tôt.

— Je pensais que c'était seulement un goût personnel.

— Je n'ai jamais rencontré une fée qui n'aimait pas cela, dit Tamani en souriant. Cependant, les trolls ont toujours essayé d'acheter leur entrée dans le monde des humains en utilisant leur argent. Certains trolls consacrent leur vie entière à chasser des trésors, et Avalon en est un trop gros pour le laisser passer. Pendant des siècles, il a été un endroit de mort et de destruction alors que les trolls tentaient de nous envahir et de nous détruire et que nous, les fées, avons désespérément cherché à protéger nos foyers. Mais pendant le règne du roi Arthur, tout a changé.

— Le roi Arthur ? *Le* roi Arthur ? Tu te moques de moi !

— Pas du tout, quoique comme pour tout le reste, les récits ne racontent pas tout à fait la vérité. Je te le dis, si tu veux garder un secret, transforme-le en histoire humaine. Ils la gâcheront à un point tel que dans cent ans, personne ne sera en mesure de séparer le mythe de la réalité.

— Je m’offusquerais de cela, sauf que j’ai découvert que c’est entièrement vrai.

Tamani haussa les épaules.

— Qu’a fait le roi Arthur ?

— Surtout, il s’agit de ce qu’a fait son magicien Merlin. Arthur, Merlin et Oberon...

— Oberon ? L’Oberon de Shakespeare ?

— Shakespeare était loin d’être le premier à l’immortaliser, mais oui, ce roi Oberon. Avec Arthur et Merlin, Oberon a fabriqué une épée qui contenait tellement de magie que quiconque la maniait dans une bataille était assuré de la victoire.

— Excalibur, dit Laurel en haletant.

— Exactement. Oberon, Arthur et Merlin ont dirigé la plus grande armée jamais connue par Avalon dans un combat contre les trolls pour les bannir à jamais. Les fées, Arthur et ses chevaliers, Merlin et ses trois maîtresses, et Oberon lui-même. Les trolls n’ont eu aucune chance. Les fées ont purgé Avalon des trolls, et Oberon a créé les portails pour nous garder de leur retour. Mais même pour une fée d’hiver, c’était plus de magie que toute plante vivante pouvait supporter. Le plus grand roi fée de l’histoire a donné sa vie pour le portail que je protège.

— Tout est si incroyable, dit Laurel.

— C’est ton histoire, déclara Tamani. Ton héritage.

Shar grogna derrière lui, mais Tamani l’ignore.

— C’est pourquoi il est si important que cette terre ne tombe pas entre les mains des trolls. Les portails ne peuvent pas être détruits, mais les grilles qui les gardent oui. Et si les grilles sont détruites, Avalon sera ouvert à n’importe qui. Notre foyer deviendra un endroit de guerre et de destruction encore une fois. Nous conservons des comptes-rendus de la terrible vengeance que les trolls ont pris sur Camelot et nous ne

pouvons qu’imaginer le sort qui attend Avalon s’ils réussissent à y pénétrer.

— Pourquoi maintenant ? Ma mère essaie de vendre cette terre depuis des lustres. Ils auraient pu l’acheter il y a des années.

Tamani secoua la tête.

— Nous l’ignorons. Franchement, j’ai presque peur de le découvrir. Les trolls détestent perdre. Ils n’entreprennent jamais rien à moins d’être certains de gagner. Peut-être ont-ils formé un très grand groupe. Peut-être... peut-être...

Il soupira.

— Je ne sais même pas. Cependant, ils détiennent un secret quelconque qui leur fait croire qu’ils ont un avantage. Et à moins que nous ne le découvriions, nous n’avons aucune chance.

Tamani marqua une pause.

— Nous pensions qu’ils ignoraient où était ce portail.

— Pourquoi ? N’ont-ils pas tenté d’entrer depuis que les portails ont été créés ?

— Disons simplement que très peu de trolls ont réussi à quitter Avalon vivants. Nous avons soupçonné pendant de très nombreuses années que les survivants connaissaient à peu près où il se situait – et qu’ils pouvaient avoir transmis cette information –, mais jusqu’à maintenant, ils avaient été incapables de localiser avec précision son emplacement.

— Qu’arrive-t-il s’ils le trouvent ?

— S’ils le trouvent, nous les tuons. C’est la raison de notre présence. Toutefois, ce n’est pas le pire qui peut se produire. S’ils parviennent à acheter la terre, ils peuvent envoyer une armée d’humains s’activer à un imaginaire projet de construction et démolir tout plus vite que nous ne puissions les tuer sans attirer l’attention d’autres humains. Les grilles sont très solides, mais elles ne sont pas invincibles. Quelques bulldozers et des explosifs *pourraient* réussir à les faire tomber. Mais à tout le moins, cela exposerait le portail à la vue de qui pourrait souhaiter le découvrir.

— Tu as dit qu’ils avaient rendu mon père malade ? murmura-t-elle.

Tamani la regarda pendant un long moment, ses yeux brillants de colère.

— Je crois que si. Je crois aussi qu'à cause de cette *toxine*...

Shar s'éclaircit la gorge et s'adressa à Laurel.

— Tamani adore parler, mais je suis certain que tu serais d'accord pour dire que le temps presse.

Tamani pinça les lèvres et leva les yeux vers le ciel.

— J'ai *effectivement* pris trop de temps, dit-il. Nous devons partir. Nous voulons les attraper quand le ciel devient rose.

— Pourquoi ?

— Les trolls sont des créatures de nuit ; ils préfèrent dormir lorsque le soleil est levé. Ils seront fatigués et faibles si nous les coinçons à la fin de leur journée.

Laurel hocha la tête. Elle s'étira une autre fois et se mit debout avec hésitation, testant son poids avec précaution. À son étonnement, tout son corps semblait revitalisé.

— Comment as-tu fait cela ? demanda Laurel.

Tamani sourit et pointa la lampe.

— Tu as déjà dit que tu voulais voir de la magie.

Laurel fixa le petit orbe de cuivre.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il agit comme une lumière artificielle. Il permet à ton corps de se régénérer comme si tu étais exposée en plein soleil. On ne peut pas l'utiliser trop souvent, sinon les cellules captent la différence, mais c'est pratique en cas d'urgence, répondit-il en fouillant une nouvelle fois dans son sac. Tu voudras certainement ceci.

Il lui tendit une paire de mocassins moelleux pareils à ceux qu'il portait.

Pendant que Laurel attachait les lacets, Shar s'avança et posa une main sur l'épaule de Tamani.

— Bonne chance à toi. J'ai déjà demandé des renforts ; ils devraient être ici dans l'heure.

— Avec un peu de chance, tu n'en auras pas besoin, répliqua Tamani.

— S'il s'agit réellement de trolls et qu'ils en savent autant que tu le soupçonnes, j'imagine que cette clairière est sur le point de devenir le foyer de beaucoup, beaucoup d'autres sentinelles.

— Et c'est peu dire lorsqu'on songe aux dernières semaines, dit Tamani d'un ton sarcastique.

— Es-tu sûr de n'avoir besoin de personne avec toi ?

— Il vaut mieux rester en petit comité, affirma Tamani avec un grand sourire. D'ailleurs, on n'en compte que quatre et l'un d'eux est un troll inférieur. Tu es juste jaloux parce que je t'empêche de venir.

— Peut-être un peu. Mais vraiment, Tam, l'un d'eux est un supérieur. Ne le sous-estime pas. Je ne veux pas devoir partir à la recherche de ta chair brisée.

— Ce ne sera pas nécessaire, je te le promets.

Shar resta silencieux un instant, puis il leva le menton et hocha la tête.

— Que l'œil d'Hécate soit avec toi !

— Et avec toi, dit doucement Tamani en se détournant.

Pendant qu'ils parcouraient rapidement le sentier en sens inverse, Laurel s'émerveilla de se sentir aussi bien. Après le combat pour libérer David et elle-même de la rivière, elle était plus fatiguée qu'elle ne l'avait jamais été de mémoire. À présent, elle se sentait carrément alerte, et la douce pression de la main de Tamani dans la sienne lui donnait envie de sautiller.

Cependant, elle jeta un coup d'œil au visage sévère de Tamani et elle décida de résister à cette impulsion particulière. En quelques minutes, ils aperçurent la voiture.

— Es-tu prêt ? demanda Laurel.

— À éliminer un tas de trolls ? Oui. À rencontrer David ? Vraiment pas.

VINGT ET UN

À SON HONNEUR, DAVID GÉRA LA RENCONTRE PLUTÔT BIEN, PARTICULIÈREMENT PARCE QU'IL FUT SECOUÉ PAR L'ÉTRANGE HOMME QUI SE CONTENTA DE LE FIXER AVEC COLÈRE PENDANT QUE LAUREL BÉGAYAIT LES PRÉSENTATIONS. Il accepta l'idée que les types étaient des trolls mieux que Laurel l'avait fait, et celle-ci se demanda s'il était complètement réveillé – ou encore en état de choc. Néanmoins, il était prêt à jouer les chauffeurs.

Tamani s'installa sur la banquette arrière et laissa la portière ouverte, invitant des yeux Laurel à le rejoindre. Elle jeta un coup d'œil à David – ses vêtements étaient froissés et sales en raison de leur escapade dans la rivière, et une ecchymose commençait à se former sur la joue où elle l'avait giflé –, et elle la referma doucement avec un sourire d'excuse et se glissa sur le siège avant du passager. Tamani n'accepta pas de perdre si facilement, par contre, et pendant que David se frayait un chemin jusqu'à l'autoroute, il se pencha en avant et enroula son bras autour de l'appui-tête de sorte que sa main puisse reposer sur l'épaule de Laurel.

Si David le remarqua dans la faible clarté, il n'émit aucun commentaire.

Laurel regarda l'horloge. Presque quatre heures. Elle soupira.

— Ma mère va paniquer. Et la tienne ? demanda-t-elle à David.

— J'espère que non. Je lui ai dit que je pourrais passer la nuit chez toi, et elle a affirmé que c'était d'accord si je manquais un jour d'école. Mais je l'appellerai dès qu'il sera assez tard pour la prévenir que je suis avec toi.

— Si elle pouvait s'imaginer...

Laurel laissa ses paroles s'estomper.

— Quel est le plan ? voulut savoir David, changeant de sujet.

Tamani répondit.

— Tu me conduis à cette maison, je m'occupe des trolls, tu me ramènes. Assez simple.

— Parle-moi davantage de ces trolls, demanda David. Ce sont les choses les plus effrayantes que je n'ai jamais vues.

— J'espère que cela restera ainsi.

David frissonna.

— Moi aussi. Quand ils nous ont amenés à la rivière, ce... ce troll m'a soulevé comme si je ne pesais rien. Je ne suis pas un gars si petit.

— Plus grand que moi, mec, je te l'accorde.

Tamani se tourna vers Laurel, et son ton condescendant disparut aussi vite qu'il était apparu.

— Les trolls sont... et bien, ils sont presque un pépin dans l'évolution. Ce sont des animaux, comme toi, David – des primates même. Mais ils ne sont pas tout à fait humains. Plus forts que les humains, comme tu l'as découvert ; capables de guérir plus vite aussi. C'est comme si l'évolution avait essayé de créer un genre de surhomme, mais qu'elle s'était un peu emmêlé les pinceaux.

— Juste parce qu'ils sont laids ? s'enquit David.

— Leur laideur ne constitue qu'un effet secondaire. Le problème vient du fait qu'ils ne sont pas réguliers.

— Que veux-tu dire par régulier ?

— Ils manquent de symétrie. La symétrie est ce qui différencie les fées aussi. Les humains sont assez symétriques : autant que peuvent l'être des animaux avec leurs cellules chaotiques. Deux yeux, deux bras, deux jambes. Tous de la même longueur et proportionnels – plus ou moins. Impressionnant, vraiment, quand on y pense.

— Quand on pense à quoi ? répliqua David avec feu.

— À l'irrégularité de vos cellules. Tu ne peux pas le nier ; pas si tu es aussi intelligent que Laurel n'arrête pas de me le dire.

La remarque frémissait de sous-entendus, mais apparemment, elle apaisa David.

— Laurel et moi – il caressa le cou de cette dernière en disant cela –, nous sommes parfaitement symétriques. Si on pouvait nous plier en deux, chaque partie serait identique à l'autre. C'est

pourquoi Laurel ressemble tellement à l'un de vos mannequins de mode. La symétrie.

— Et les trolls ne le sont pas ? demanda Laurel, cherchant désespérément à faire dévier la conversation d'elle.

Tamani secoua la tête.

— Ils ne s'en approchent même pas. Tu te souviens m'avoir dit que l'œil de Barnes tombait et que son nez n'était pas centré ? Voici ton asymétrie physique. Bien qu'elle soit très subtile chez lui. Ce n'est pas comme cela habituellement. J'ai vu des bébés trolls tellement difformes que même leurs affreuses mères ne voulaient pas les garder. Des jambes poussant sur les têtes, un cou posé de travers sur les épaules. C'est une vision terrible. Il y a très, très longtemps, les fées ont essayé d'en prendre soin. Mais quand l'évolution t'a abandonné, la mort est inévitable. Et c'est plus, que seulement physique. Plus tu es stupide – plus l'évolution t'a raté –, moins tu es symétrique.

— Pourquoi les trolls ne s'éteignent-ils pas ? s'enquit David.

— Malheureusement, ils ont leurs réussites comme leurs échecs ; des trolls comme Barnes qui peuvent se fondre dans le monde des humains. Certains peuvent même exercer une forme de maîtrise sur les hommes. Nous ignorons combien parmi eux, mais ils pourraient se trouver n'importe où.

— Comment peut-on les distinguer des humains ?

— C'est là le problème, ce n'est pas si facile. Presque impossible, parfois ; sauf si l'on est une sentinelle. Les trolls ne réagissent tout simplement pas à notre magie.

— Pas du tout ? demanda Laurel.

— Pas à la magie du printemps, en tout cas. Et c'est dommage. Cela faciliterait grandement mon travail aujourd'hui. Il y a quelques signes qui différencient les trolls des humains, mais plusieurs peuvent être dissimulés.

— Quel genre de signes ? s'enquit la jeune fille.

— À l'origine, les trolls vivaient sous la terre parce que la lumière du soleil était trop dure pour leur peau. Avec des inventions modernes comme l'écran solaire et la crème, cela les aide grandement, mais même avec cela, leur peau est rarement en santé.

Laurel tressaillit en se souvenant que la peau de Bess était craquelée et avait pelé.

— De concert avec l'asymétrie, leurs yeux sont souvent de couleurs différentes, mais les verres de contact peuvent assez bien dissimuler ce fait aussi. La seule façon dont vous pourriez en être sûrs est soit d'observer leur force ou de les prendre en train de manger un gros morceau de viande sanguinolente.

— Barnes était fasciné par le sang sur mon bras, dit Laurel.

— Tu ne saignes pas, répliqua Tamani.

— Enfin, il ne s'agissait pas de mon sang ; c'était celui de David.

— Sur *ton* bras ?

Laurel hocha la tête.

— Il s'est coupé le bras en passant par la fenêtre. En même temps que je me suis entaillé le dos.

— Une bonne quantité de sang ? demanda Tamani.

— Assez pour couvrir la paume de Barnes lorsqu'il s'est emparé de moi.

Tamani rigola.

— Cela explique pourquoi ils vous ont lancé dans la rivière. Aucun troll en possession de son esprit n'essaierait de noyer une fée. Il ne savait pas ce que tu es.

— Pourquoi le saurait-il ?

Tamani soupira.

— Malheureusement, il est très facile pour un troll de distinguer les humains des fées. Le sens de l'odorat d'un troll est profondément accordé à l'arôme du sang, et les fées n'en ont pas. À moins que tu ne fleurisses, un troll ne sera même pas capable de te sentir. Se trouver devant ce qui ressemble à un humain, mais qui n'a pas d'odeur lui mettrait tout de suite la puce à l'oreille.

— Mais David a saigné sur moi. Alors, il a humé suffisamment de sang pour ne pas avoir de doute ?

— C'est la seule explication logique.

— Et à l'hôpital ?

— Les hôpitaux empestent le sang pour un troll. Même l'eau oxygénée n'atténue pas l'odeur. Il n'aurait pas remarqué dix fées dans un hôpital.

— Et chez toi, dit David, je sentais la fumée dégagée par le feu de camp.

— Il est venu chez toi ! dit Tamani, sa main serrant l'épaule de la jeune fille. Tu as oublié de mentionner cela.

— Il y a longtemps. J'ignorais ce qu'il était.

La main de Tamani se resserra encore sur l'épaule de Laurel.

— Tu as été très, *très* chanceuse. S'il avait réalisé avant ce que tu es, tu serais probablement morte à l'heure qu'il est.

La tête de Laurel commençait à tourner et elle l'inclina sur l'appui-tête – exactement contre la joue de Tamani. Elle ne rectifia pas son erreur.

Ils approchaient de Brookings, et Tamani entreprit de cuisiner Laurel à propos de la disposition de la maison.

— Ce serait plus facile si je t'accompagnais, protesta-t-elle après avoir décrit la demeure de toutes les façons qui lui venaient à l'esprit.

Ce qui n'était pas beaucoup – elle avait été trop sombre.

— Aucune chance. Je ne te mettrai pas à risque, tu es trop importante.

— Je ne suis pas si importante, grommela Laurel en se laissant légèrement glisser sur son siège.

— Tu es parée pour hériter de la terre, Laurel. Ne prends pas cela à la légère.

— Je pourrais aider – agir comme renfort.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Pourquoi ? demanda sèchement Laurel. Parce que je ne suis pas une sentinelle formée spécialement pour cela ?

— Parce que c'est trop dangereux, répliqua-t-il d'un ton également sec en levant la voix.

Il se rassit dans la banquette.

— Ne me force pas à te perdre encore une fois, murmura-t-il.

Elle s'agenouilla sur le siège et se tourna pour le regarder. Son visage était tout juste visible dans la lueur de l'aube.

— Et si je m'assurais de rester hors de vue ? Si quelque chose t'arrive, nous aurons besoin de le savoir.

Son visage demeura impassible.

— Je n'essaierai pas de me battre ni rien.

Tamani marqua une pause et retourna cela dans sa tête pendant quelques secondes.

— Si je dis non, me suivras-tu de toute façon ?

— Bien sûr.

Il soupira et roula des yeux.

— Écoute-moi.

Il se pencha en avant, son nez touchant pratiquement le sien pendant qu'il parlait à voix basse, mais avec une intensité qui fit presque souhaiter à Laurel de n'avoir pas évoqué le sujet en premier lieu.

— S'il y a des ennuis, tu me laisses derrière. Tu vas en voiture retrouver directement Shar pour lui raconter les événements. Tu promets ?

Elle secoua la tête.

— Je ne pourrais pas te quitter.

— Je veux ta parole, Laurel.

— Cela n'arrivera pas de toute façon. Comme tu l'as dit à Shar, il n'y a pas d'inquiétudes à avoir.

— N'essaie pas de changer de sujet. Ta parole.

Laurel se mordit la lèvre inférieure en se demandant s'il y avait une façon de s'en sortir. Mais Tamani n'avait pas l'intention d'abandonner.

— D'accord, accepta-t-elle, maussade.

— Alors tu peux venir.

— Et moi ? s'enquit David.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? voulut-il savoir en agrippant le volant. Je serais plus utile que Laurel – sans offense, ajouta-t-il avec un sourire.

— Bien, j' imagine que tu peux nous accompagner, dit Tamani en souriant malicieusement, si tu veux servir d'appât.

— Tamani, protesta Laurel.

— C'est vrai. Non seulement est-il humain, mais il a des plaies ouvertes. Barnes le sentirait à trente mètres. Peut-être davantage. Il sert d'appât ou il ne vient pas.

Tamani se pencha de nouveau en avant et donna un léger coup de poing sur l'épaule de David, un geste qui serait

considéré comme amical par tout le monde, sauf par Laurel, qui n'était pas dupe.

— Non, camarade. Je te suggère d'être l'homme dans la voiture de fuite.

David ne pouvait pas discuter. À moins d'insister pour servir d'appât.

Ils sortirent de la 101 à Alder juste comme le ciel rosissait. Alors qu'ils atteignaient Maple et commençaient à refaire le tracé de la route qu'elle et David avaient suivie le soir précédent, Laurel devint de plus en plus nerveuse. Elle avait été tellement assurée et arrogante le soir d'avant. Elle était convaincue d'avoir raison et elle était décidée à trouver des réponses. À présent, elle savait de première main ce qui l'attendait, et sa confiance diminuait rapidement.

— Tamani ? demanda-t-elle, même en sachant que c'était le mauvais moment. Comment une plante est-elle censée battre un troll super puissant ?

Pour une fois, Tamani ne sourit pas. Son visage était de pierre et ses paupières tombantes.

— À la dérobée, répondit-il doucement. Furtivement et vite. C'est le seul avantage que j'ai. Cela ne dit rien qui vaille à Laurel.

VINGT-DEUX

LA CIVIC DE DAVID S'ENGAGEA LENTEMENT DANS LE CUL-DE-SAC DE LA FALAISE EN BORD DE MER.

— Là, au bout de la rue, dit Laurel en pointant.

— Arrêtons-nous ici, alors, ordonna Tamani.

David gara la voiture au coin, et les trois restèrent assis à observer la grande maison. Dans la lumière de l'aube, ils pouvaient voir qu'elle avait un jour été grise. Laurel examina les moulures courbes fissurées sur l'avant-toit et les châssis de fenêtres embellis et tenta d'imaginer la belle demeure qu'elle devait être cent ans plus tôt. Depuis combien de temps appartenait-elle aux trolls ? Elle frissonna, se demandant s'ils l'avaient achetée ou avaient simplement massacré la famille pour en prendre possession. En ce moment, la dernière hypothèse semblait plus probable.

Tamani sortait une ceinture de son sac et en vérifiait les pochettes. Il lui tendit une bande de cuir contenant un petit couteau.

— Juste au cas, dit-il.

Le couteau était lourd dans sa main, et elle passa quelques secondes à le fixer.

— Il va autour de ta taille, dit Tamani pour la pousser à agir.

Laurel lui lança un regard noir, mais elle enroula la bande autour de son ventre et la noua.

— Prête ? demanda Tamani.

Son visage était sérieux à présent. Les mèches de cheveux sur son front jetaient sur ses yeux de longues ombres ressemblant à des rayures. Ses sourcils étaient froncés sous la concentration et une ride barrait son front, gâchant ce qui aurait pu être une publicité mettant en vedette un mannequin mâle soucieux.

— Prête, répondit-elle à voix basse.

Tamani quitta la banquette arrière et ferma la portière très délicatement. Laurel déboucla sa ceinture de sécurité et sentit la main de David sur son épaule. Ses yeux volèrent brièvement vers Tamani quand elle le regarda.

— N’y va pas, murmura-t-il farouchement.

Elle lui serra la main.

— Je le dois. Je ne peux pas le laisser partir seul.

David serra les mâchoires et hocha la tête d’un air sévère.

— Reviens, ordonna-t-il.

Laurel fut incapable d’ouvrir la bouche pour répondre, mais elle acquiesça d’un signe et poussa sur sa portière. Tamani pencha la tête à l’intérieur et regarda David.

— Dans environ dix minutes, avance un peu plus près. S’il y a quelqu’un qui ne sait pas que nous sommes dans la maison d’ici là, c’est parce que nous sommes morts.

David avala sa salive.

— Monte la garde avec beaucoup de vigilance. Si l’un d’eux s’approche pour venir te chercher dans la voiture, file ; s’ils peuvent t’attraper, c’est trop tard pour nous. Va en voiture jusqu’à la terre et préviens Shar.

Laurel n’aima pas cette partie.

Tamani hésita.

— Je suis désolé de ne pouvoir te laisser faire autre chose, dit-il avec sincérité. Vraiment, je le suis.

Il ferma la portière, prit la main de Laurel et marcha vers la maison sans un regard en arrière.

Laurel regarda par-dessus son épaule et fixa David un très long moment avant de se détourner.

Ils contournèrent la grande demeure informe à peu près de la même façon que David et Laurel l’avaient fait la nuit précédente. La jeune fille sentit sa poitrine se contracter pendant qu’elle retraçait ses pas et avançait sur la pointe des pieds vers les créatures qui avaient essayé de la tuer. *Qui revient volontiers vers sa propre mort ?* se demanda-t-elle en secouant la tête. Elle garda cependant les yeux sur le dos de Tamani. Son attitude assurée, même alors qu’il se faufilait le long du mur, lui donna du courage. *Je suis ici pour lui*, se répéta-t-elle sans cesse jusqu’à ce que cela lui parût raisonnable.

Alors qu'ils approchaient de la fenêtre démolie, la main de Tamani surgit et maintint Laurel immobile contre la paroi qui s'écaillait. Il jeta un coup d'œil discret par la fenêtre au châssis détruit que les trolls n'avaient même pas pris la peine de couvrir de planches et fouilla dans l'une des poches de sa ceinture. Il sortit ce qui ressemblait à une paille brune et glissa une petite chose à l'intérieur. Il tomba sur un genou et s'allongea en s'éloignant du mur, s'exposant un court instant à la vue de qui pourrait se trouver dans la pièce à ce moment-là. Il souffla dans la paille, et Laurel entendit quelque chose siffler dans l'air.

Puis, Tamani se remit sur le ventre et rampa sous le rebord éclaté de la fenêtre vers l'arrière de la maison. Laurel le suivit, se baissant vivement à plat ventre elle, aussi.

— Qu'as-tu fait ? murmura-t-elle.

Tamani ne fit que mettre un doigt sur sa bouche et continua de ramper. Quelques secondes plus tard, Laurel entendit le doux murmure d'une conversation. Plusieurs mètres devant elle, son compagnon s'était arrêté et passait en revue le peu qu'il apercevait de l'autre côté du coin de la maison. Il leva les yeux vers un vieux treillis, et un petit sourire joua sur ses lèvres. Il se tourna vers sa compagne, pointa le sol à côté de lui et mima les mots « reste ici ».

Laurel voulait discuter, mais quand elle vit les fissures et les ruptures dans le treillis, elle décida que le poids supplémentaire serait extraordinairement *peu* utile. Tamani escalada le treillis silencieusement – un exploit que Laurel aurait pensé impossible sur cette toile de bois branlante ; il ressemblait davantage à un singe agile qu'à un humain.

Laurel s'accroupit au coin de la maison et regarda furtivement de l'autre côté. Balafré et son camarade se prélassaient sur un sofa sale installé sur un porche tout aussi malpropre. Leurs voix étaient trop basses pour que Laurel puisse distinguer leurs propos, mais en songeant à leur conversation dans la voiture le soir précédent, c'était probablement pour le mieux.

Balafré bâillait et l'autre troll semblait près de s'endormir. Laurel entendit un léger bruit de frôlement lorsque Tamani se

déplaça sur le toit, mais apparemment, les deux trolls étaient trop fatigués ou distraits, car aucun des deux ne leva les yeux.

Même si elle l'attendait, Laurel dut réprimer un cri de surprise quand Tamani s'élança en bas du toit et se tourna pour atterrir gracieusement devant les trolls. Ses mains surgirent comme deux masses indistinctes et frappèrent la tête des trolls l'une contre l'autre avec un bruit sourd. Ils s'affaissèrent dans les coussins du sofa et ne bougèrent plus.

Laurel fit craquer une feuille morte en faisant un pas.

— Attends, dit Tamani tout bas. Laisse-moi d'abord finir. Tu ne veux pas voir cela.

La tentation était trop forte. Comme il ne la regardait pas, elle continua à l'observer, profondément captivée, en se demandant ce qu'il allait faire.

Tamani arc-bouta son genou contre l'épaule de Balafré et lui tint le visage à deux mains. Laurel comprit trop tard ce qui était sur le point de se produire. Ses yeux refusèrent de se fermer quand Tamani cassa le cou du troll et qu'un craquement écoeurant lui assaillit les oreilles. Il reposa Balafré sur le coussin, et lorsqu'il tourna son attention vers l'autre troll, elle ne put s'empêcher de regarder le visage mou – il était dénué de vie et pour la première fois, il n'était pas figé dans un rictus railleur.

Quand Tamani leva son genou en le posant sur l'épaule du second troll, Laurel se hâta de s'esquiver de l'autre côté de la maison et de se boucher les oreilles avec ses doigts. Sans grande utilité. Le craquement du cou de Rouquin se fraya un chemin jusqu'à son ouïe interne, et son esprit imagina ce que ses yeux ne voyaient pas. Le doigt caressant de Tamani sur son épaule la fit sursauter.

— Allons, nous devons continuer.

Tamani cacha Laurel sous son bras le plus éloigné des trolls morts, mais elle regarda quand même par en dessous les deux silhouettes qui semblaient simplement endormies.

— Étais-tu obligé de faire cela ? murmura-t-elle en essayant de ne pas oublier que ces hommes avaient tenté de la tuer ainsi que David.

Mais ils paraissaient si inoffensifs dans la faible clarté matinale avec leurs visages déformés flasques et paisibles.

— Oui. Un des règlements des sentinelles consiste à ne jamais laisser vivre un troll hostile. C'est une chose que j'ai juré de faire. Je te l'ai dit, tu n'aurais pas dû venir.

Il s'arrêta un moment pour prendre quelque chose dans sa ceinture et il en aspergea les gonds de la porte arrière. Quand il l'ouvrit, elle bougea en silence. Laurel se souvint de Bess et elle suivit Tamani avec beaucoup d'hésitation. Bess était cependant allongée mollement sur le sol. Tamani s'agenouilla à côté d'elle et retira un petit dard de son cou. Laurel se rappela la paille brune et comprit ce qu'il avait fait.

— Est-elle morte ? murmura Laurel.

Tamani secoua la tête.

— Juste endormie. Les dards mortels sont beaucoup plus gros et n'agissent pas aussi vite. Elle aurait réussi à pousser quelques bons cris et elle aurait tout gâché.

Il tendit la main vers sa ceinture encore une fois. Il soupira en dévissant le bouchon d'un petit flacon.

— Ce sont ceux que je regrette toujours. Ceux qui sont trop stupides pour savoir ce qu'ils font. Ils ne sont pas plus coupables qu'un lion ou un tigre qui guette sa proie, du moins au début. Cependant, une fois qu'ils ont appris à détester les fées et à les traiter méchamment en obéissant à tous les ordres de leurs maîtres, ils ne cessent jamais d'être dangereux.

Il tira sur l'une des paupières inférieures de Bess et pressa le contenant pour en faire sortir deux gouttes de liquide jaune.

— Elle sera morte dans quelques minutes, dit-il en rangeant la bouteille dans son paquetage.

Il pivota vers Laurel et plaça son visage près du sien de sorte qu'il puisse murmurer directement dans son oreille.

— J'ignore où se trouve l'autre. Si nous pouvons le découvrir et le prendre par surprise, ce sera facile. Suis-moi, mais plus un mot à partir de maintenant. D'accord ?

Laurel hocha la tête et espéra pouvoir se déplacer à moitié aussi silencieusement que lui. Elle ne s'était jamais sentie maladroite de toute sa vie – elle avait toujours eu plus de grâce que ses pairs –, mais comparée à Tamani, elle avait carrément

deux pieds gauches. En observant les pieds de Tamani et en marchant directement dans ses pas, elle réussit à traverser l'escalier à peu près sans bruit.

Ils dépassèrent trois portes s'ouvrant sur des pièces vides à l'exception de mobilier recouvert de drap et d'atomes de poussières tourbillonnant dans l'air. Tamani jeta un coup d'œil par la quatrième porte et tendit instantanément la main vers sa ceinture. Laurel pouvait voir l'ombre de Barnes, étirée sur le plancher par la lumière du soleil entrant par la fenêtre à l'est ; sans qu'on sache pourquoi, même la silhouette de son ombre lui était caractéristique. Tamani ressortit sa longue paille et se leva sur un genou. Il prit son souffle et visa avec soin. Le dard fila avec un léger *pffuit*.

Laurel garda les yeux rivés sur l'ombre. Il y eut un sursaut et un minuscule grognement. Des secondes sans fin s'écoulèrent, puis l'ombre de la tête s'écroula sourdement sur le bureau. Tamani pointa le sol où Laurel était recroquevillée contre le mur et il lui murmura encore une fois de rester là.

Cette fois, elle obéit.

Tamani avança en rampant et s'accroupit derrière le troll immobile pendant quelques secondes. Elle l'observa dans l'ombre pendant que ses mains se levaient au-dessus de la tête du troll. Sachant ce qui se préparait, elle serra fortement ses paupières et plaça ses mains sur ses oreilles. Le son qu'elle entendit ensuite ne fut pas un craquement, mais un grondement fort qui secoua le mur dans son dos.

— Tu pensais que tes petits trucs de fée fonctionneraient sur moi ?

Les paupières de Laurel s'ouvrirent brusquement et elle se lança sur l'endroit que Tamani venait de quitter seulement quelques secondes avant. Elle ne pouvait pas voir Barnes, mais Tamani était en boule sur le plancher contre le mur, secouant la tête en jetant un regard furieux à son adversaire. Elle vit la longue ombre sauter vers Tamani et ouvrit la bouche pour crier un avertissement, mais ce dernier était parti avant que le troll ne s'écrase sur le mur, craquelant le plâtre. Tamani filait à toute vitesse à travers la pièce pendant que Laurel tentait de s'appuyer de plus en plus fortement contre le mur. Toute la

maison tremblait à présent alors que Barnes plongeait encore et encore vers Tamani et que celui-ci s'éloignait rapidement juste hors de sa portée. Laurel observa leurs ombres danser et retint son souffle, craignant que chaque mouvement et chaque son ne la trahissent.

Avec un cri et ses longs bras giflant à toute volée, Barnes attrapa Tamani par le torse et le lança contre le mur sud, directement en face de la porte d'entrée où Laurel était accroupie. Des fissures tissèrent une toile d'araignée sur le plâtre où son ami l'avait heurté, et il glissa sur le sol. Laurel l'adjura de se relever et de sauter partout encore, mais la tête de Tamani pendit d'un côté et il respira bruyamment.

— Voilà qui est mieux, déclara Barnes.

Laurel ramena sa tête hors de vue, mais cela n'avait plus d'importance ; Barnes était dos à elle, se tenant au milieu de la pièce et dominant Tamani. Il se pencha en avant et l'examina avant de partir de son rire grinçant.

— Regarde-toi. Tu n'es qu'un garçon. Un bébé. Es-tu même en âge d'être une sentinelle ?

— Je suis assez vieux, dit Tamani d'une voix râpeuse en fixant des yeux durs et colériques sur le troll.

— Et ils t'ont envoyé *toi* pour s'occuper de moi ? Vous autres les fées avez toujours été des idiots.

Tamani donna un brusque coup de pied, mais cette fois, il ne bougea pas assez rapidement. Barnes attrapa sa jambe par le mollet et la tourna, soulevant Tamani du sol et le faisant tournoyer avant de le jeter brutalement dos au mur avec assez de force pour créer de nouvelles fissures.

— Tu veux que les choses soient difficiles, je vais te rendre les choses difficiles, dit Barnes. En vérité, je préfère la manière difficile.

Les yeux de Laurel s'arrondirent quand Barnes sortit un pistolet de sa ceinture et le pointa sur Tamani, puis appuya sur la gâchette.

VINGT-TROIS

UN CRI AIGU ET ASSOURDISSANT RETENTIT DANS LA TÊTE DE LAUREL QUAND LE CLAQUEMENT DU COUP DE FEU EMPLIT LA PIÈCE, MAIS CE NE FUT QU'UN PETIT GÉMISSEMENT QUI S'ÉCHAPPA DE SES LÈVRES. Quand l'odeur de la poudre lui brûla le nez, un hurlement silencieux s'imposa à sa conscience. Les yeux de Laurel s'ouvrirent brusquement et volèrent vers Tamani. Son visage était contorsionné sous la douleur, et une plainte continuait de franchir sa bouche serrée. Il étreignait sa jambe, et ses doigts étaient mouillés de sève, son regard furieux fixé sur le troll.

Barnes pointa de nouveau son arme et cette fois, Tamani ne put retenir un cri d'agonie lorsque la balle pénétra dans son autre jambe. Le corps de Laurel tremblait ; le hurlement de Tamani semblait envahir chaque cellule organisée et symétrique du corps de la jeune fille, les précipitant dans le chaos. Elle rampa d'un pas en avant et Tamani lui lança un regard qui lui ordonnait de ne pas bouger. Dès que ses yeux eurent rencontré les siens, il les ramena aussitôt sur Barnes. Le front de Tamani brillait de sueur quand le troll déposa son pistolet bruyamment sur le bureau et s'avança vers lui.

— Tu n'iras nulle part maintenant, non ?

La haine brûla dans les yeux de Tamani quand il fixa la silhouette corpulente.

— Tu es ici le jour où je suis censé signer les papiers sur la terre qui abrite ton précieux portail. Je ne suis pas assez stupide pour croire que le hasard en est responsable. Comment le savais-tu ?

Tamani ferma les lèvres et ne dit rien.

Barnes donna un coup de pied sur le pied de Tamani et un sourd grondement échappa à la maîtrise rigide de la fée.

— Comment ? cria Barnes.

Tamani resta silencieux et Laurel se demanda combien de temps elle pourrait supporter d'assister à cela. Les paupières de Tamani étaient fermement serrées et quand il les ouvrit, il regarda directement Laurel pendant un instant.

Elle savait ce qu'il voulait. Il voulait qu'elle respecte sa promesse. Il voulait vraiment qu'elle lui tourne le dos, qu'elle descende l'escalier seule et retourne à la terre chercher Shar.

Elle avait donné sa parole.

Mais elle savait qu'elle ne le pouvait pas. Elle ne pouvait pas le quitter. En un éclair, elle réalisa qu'elle aimerait mieux mourir avec lui plutôt que de le laisser agoniser seul.

Dans ce moment d'abandon, ses yeux s'éclairèrent à la vue du pistolet.

Barnes l'avait laissé sur le bureau et ne lui accordait aucune attention. Sous ses paupières baissées, Tamani suivit son regard. Il la regarda de nouveau et secoua la tête de manière si imperceptible qu'elle le vit à peine. Puis, il grimaça et gémit quand Barnes le frappa encore à la jambe.

— Comment ?

Barnes s'accroupit devant Tamani. Laurel sut que c'était la meilleure occasion qu'elle aurait. Elle s'avança sur la pointe des pieds en essayant d'imiter les enjambées adroites de Tamani, comme elle l'avait vu faire toute la matinée.

— Dans dix secondes, je vais prendre ton pied et briser chaque tige dans ta jambe.

Ses mains s'enroulèrent autour du métal froid et elle tenta de se rappeler ce que son père lui avait enseigné sur les armes à feu quelques années plus tôt. Celui-ci était un pistolet lourd et plutôt carré – il ressemblait presque à un fusil à l'eau noir. Elle chercha un cran de sûreté ou un chien, et ne trouva ni l'un ni l'autre. Elle ferma les yeux une seule petite seconde, espérant de toutes ses forces qu'il s'agissait de l'un de ces modèles « viser et tirer ».

— Tu as une dernière chance de me répondre, fée. Un, deux...

— Trois, termina Laurel pour lui en pointant l'arme sur sa tête.

Barnes se figea.

— Lève-toi, ordonna Laurel en restant juste hors de sa portée.

Lentement, Barnes se leva et se tourna légèrement vers elle.

— Contre le mur, dit-elle. Loin de lui.

Barnes rit.

— Tu crois vraiment que tu vas tirer sur moi ? Une petite chose minuscule comme toi ?

Laurel tressaillit en pressant sur la détente, pleurant presque de soulagement quand ses efforts envoyèrent une balle se ficher dans le mur. Elle pointa de nouveau l'arme sur Barnes.

— D'accord, dit-il en reculant de quelques pas, se tournant complètement pour lui faire face.

Ses yeux s'agrandirent quand il reconnut son visage.

— Je pensais que je t'avais fait tuer.

— Pense plus fort la prochaine fois, lui lança Laurel, fière que sa voix soit loin de trembler autant que ses jambes.

— Mes gars ont-ils oublié ? Attends, non.

Il renifla l'air avec suspicion.

— Tu... Je ne...

Sa voix s'estompa alors qu'il pivotait vers Tamani et il émit un ricanement sinistre.

— Je comprends maintenant. Les fées se sont résolues à placer des enfants changés. Des enfants changés !

Il baissa les yeux vers Tamani et demanda d'un ton nonchalant :

— Quand allez-vous apprendre que c'est nous, les trolls, qui trouvons les meilleures idées ?

Laurel tira une autre balle dans le mur et Barnes sursauta.

— Nous avons terminé la discussion, déclara-t-elle.

Les deux restèrent face à face dans un genre d'impasse.

Barnes semblait presque certain qu'elle ne l'abattrait pas, et Laurel était tout aussi sûre qu'elle ne le pourrait pas. Mais elle ne pouvait pas le faire voir à Barnes.

Malheureusement, la seule façon de mettre fin à ses doutes était en fait de faire feu sur lui. Ses doigts étaient moites sur la détente pendant qu'elle levait le pistolet jusqu'à ce que le canon cache le visage du troll, le bloquant à sa vue.

C'était le plus loin qu'elle pouvait aller.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit, Laurel, lança Tamani d'une voix très basse. Il a ordonné qu'on te tue, il a empoisonné ton père, il a manipulé ta mère... Il le refera si tu le laisses s'enfuir.

— Arrête, vraiment, tu m'accordes beaucoup trop de mérite, affirma Barnes avec un sourire moqueur.

De longues respirations hachées sifflaient entre les lèvres de Laurel pendant qu'elle tentait de forcer ses doigts à faire le contact. Mais ses bras s'abaissèrent de quelques centimètres et un sourire joua au coin de la bouche de Barnes.

— Je savais que tu étais incapable de le faire, la railla-t-il.

Il s'accroupit brusquement et se lança sur elle.

Tout ce que vit Laurel, ce fut des yeux meurtriers cernés de rouge et des doigts tendus ressemblant plus à des griffes. Elle ne sentit même pas le pistolet dans ses mains quand ses doigts serrèrent et que le claquement du coup de feu retentit dans ses oreilles. Le corps de Barnes fut rejeté en arrière lorsque la balle passa violemment à travers son épaule. Laurel hurla et lâcha l'arme.

Avec un gémissement, Tamani se précipita en avant et ses mains attrapèrent le pistolet. Barnes rugit de douleur, mais ses yeux trouvèrent de nouveau Laurel.

— Laisse-la tranquille, Barnes ! cria Tamani en pointant l'arme.

Barnes eut à peine le temps de centrer son attention sur le pistolet dirigé vers sa tête. Alors même que Tamani pressait la détente, Barnes bondit par la fenêtre et s'écrasa sur le sol de l'autre côté. La balle de Tamani s'enfonça dans le mur de manière inoffensive. Laurel courut vers l'appui de la fenêtre brisée et aperçut brièvement le troll s'enfuyant vers la rivière avant que sa silhouette ensanglantée ne disparaisse derrière la colline.

Tamani laissa le lourd pistolet tomber sur le plancher avec fracas. Laurel se jeta à genoux et dans ses bras. Il gémit dans son oreille, mais quand elle tenta de s'éloigner, il la retint très fortement contre son torse.

— Ne me fais plus jamais, *jamais* une peur pareille.

— Moi ? protesta Laurel. Ce n'est pas moi qui ai reçu une balle !

Ses bras s'enroulèrent autour de son cou et tout son corps trembla.

Elle leva brusquement la tête quand elle perçut des bruits de pas dans l'escalier. Tamani la déplaça légèrement sur le côté et attrapa le pistolet, le pointant sur la porte.

Le visage blanc de David apparut en haut des marches. Tamani soupira et laissa retomber l'arme sur le plancher, les bras mous.

— J'ai entendu les coups de feu et vu Barnes s'enfuir, déclara-t-il d'une voix tremblante. Est-ce que vous allez bien ?

— Par l'œil d'Hécate, aucun de vous deux n'est-il capable de suivre les directives ? gronda Tamani.

— Apparemment non, dit Laurel sèchement.

— Que s'est-il passé ici ? demanda David en regardant avec des yeux ronds le désastre dans la pièce.

— Nous discuterons dans la voiture. Dépêche-toi, David, Tamani a besoin d'aide.

Ils baissèrent chacun la tête sous les bras de Tamani et réussirent à le soulever du plancher. Tamani essayait d'être brave, mais Laurel tressaillait chaque fois qu'un gémissement étouffé s'échappait de ses lèvres. Ils le traînaient à moitié vers la porte d'entrée quand Laurel s'arrêta.

— Attends, dit-elle en transférant tout le poids de Tamani sur David.

Elle se dirigea rapidement vers le bureau et regarda les documents. Ceux du dessus étaient marqués de fines éclaboussures de sang. *Du sang de troll*, songea Laurel en grimaçant. Elle prit toutefois son souffle et s'obligea quand même à passer les papiers en revue. Elle s'empara de tout ce qui mentionnait sa mère ou l'adresse de la propriété pour l'emporter. Par chance, ce n'était qu'une petite pile.

— Allons-y, dit-elle en passant encore une fois la tête sous le bras de Tamani.

Ils ne dirent mot en dépassant les corps des trolls morts. Le soleil était pleinement levé à présent et Laurel espéra que personne ne les verrait traîner cette personne de toute évidence blessée vers leur voiture. Tardivement, elle se demanda si quelqu'un d'autre que David avait entendu les coups de feu. En

passant en revue les maisons délabrées tombant en ruine tout au long de la rue, elle ne savait pas trop si cela avait de l'importance. Ce quartier paraissait habitué aux coups de feu.

David allongea Tamani sur la banquette arrière et essaya de l'installer confortablement, mais ce dernier lui repoussa les mains.

— Reconduis-moi simplement à Shar. Dépêche-toi.

David tint la portière avant ouverte pour Laurel, mais elle secoua la tête et sans le regarder, elle se glissa sur la banquette avec Tamani.

Laurel posa le torse et la tête de Tamani sur ses cuisses, et il s'accrocha à elle comme un enfant, gémissant chaque fois que David roulait sur une bosse. Son visage était pâle et ses cheveux noirs lissés par la sueur. Elle essaya de lui faire entrouvrir les yeux, mais il refusa. Comme sa respiration devenait de plus en plus irrégulière, Laurel leva les yeux vers David qui l'observait dans le rétroviseur.

— Ne pouvons-nous pas aller plus vite ? l'implora-t-elle.

David serra les lèvres et secoua la tête.

— Je ne peux pas faire d'excès de vitesse, Laurel. C'est trop risqué. Que penses-tu qu'un policier dirait s'il nous arrêtaient et voyait Tamani derrière ?

Son regard rencontra celui de Laurel dans le rétroviseur.

— Je vais aussi vite que je peux oser ; promis.

Des larmes remplirent les yeux de la jeune fille, mais elle hocha la tête, essayant de ne pas remarquer que l'emprise de Tamani sur ses bras perdait de sa force.

La route était presque déserte, mais Laurel retint son souffle quand ils traversèrent Crescent City, puis Klamath, et qu'ils passèrent près de plusieurs autres voitures. Il y eut même un homme qui la regarda, et elle se demanda si ses lunettes soleil dissimulaient des yeux vairons. Juste au moment où elle se convainquit qu'il était un troll envoyé pour en finir avec eux, il détourna la tête et vira dans une rue transversale.

Enfin, l'allée de garage apparut et David quitta la route. Le chemin non pavé était cahoteux, mais Tamani ne se plaignit pas quand la voiture roula sur des ornières. La respiration de Laurel

se coinça dans sa gorge lorsque David arriva au bout de l'allée et débraya.

— S'il te plaît, dépêche-toi, David, supplia Laurel dans un murmure.

David courut de l'autre côté du véhicule et l'aida à sortir doucement Tamani. Ils le traînèrent derrière la maison le long du sentier maintenant familier. Dès qu'ils eurent passé la lisière du bois, Laurel commença à crier d'une voix tendue par les sanglots :

— Shar ! Shar ! Nous avons besoin d'aide !

Presque instantanément, Shar se matérialisa derrière un arbre et avança sur le sentier. S'il était abasourdi, son visage n'en trahit rien.

— Je vais m'en occuper, dit-il calmement.

Il prit Tamani des bras de Laurel et de David et le balança délicatement par-dessus son épaule.

— Tu ne peux pas venir plus loin, déclara Shar à David. Pas aujourd'hui.

David plissa le front et il regarda Laurel. Elle lança ses bras autour de lui.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, et elle se tourna vers le sentier.

David lui attrapa la main.

— Tu reviens, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Laurel hocha la tête.

— Promis.

Puis, elle retira sa main et se hâta de suivre la forme molle de Tamani sur le sentier.

Dès que David fut hors de vue, d'autres fées s'engagèrent sur le sentier, ajoutant leurs épaules pour soulager Shar du poids de Tamani – une parade d'hommes incroyablement beaux, plusieurs vêtus d'une armure de camouflage. Chaque fée qui apparaissait augmentait le sentiment de bien-être de Laurel. Tamani n'était plus seul à présent ; les fées trouveraient une façon de tout arranger. Elle devait le croire. Elles la guidèrent le long d'un sentier tortueux qui lui paraissait bizarrement étranger et elles s'arrêtèrent devant un très vieil arbre qui,

même dans l'air frais de la fin d'automne, n'avait pas changé de couleur.

Plusieurs des fées placèrent tour à tour leur paume dans un creux du tronc d'arbre. Enfin, Shar leva le bras mou de Tamani et posa sa main sur l'arbre. Pendant quelques secondes, personne ne bougea et il ne se passa rien. Puis, l'arbre commença à osciller et Laurel haleta de surprise quand une fissure apparut à sa base. Elle s'élargit et grandit, repoussant le tronc, le transformant en voûte d'entrée. L'air miroita et scintilla jusqu'à ce qu'il fut presque trop éclatant pour le regard. Puis, un éclair vif brilla et Laurel dut cligner des yeux. Dans la seconde qui lui fut nécessaire pour fermer les yeux et les rouvrir, l'air chatoyant s'était matérialisé en portail doré avec des fleurs blanches brillantes serpentant dessus et des millions de bijoux éclatants la faisant scintiller.

— Est-ce le portail menant à Avalon ? demanda Laurel à Shar en retenant son souffle.

Shar la regarda à peine.

— Empêchez-la de passer ; Jamison s'en vient.

Des lances se croisèrent devant elle, et Laurel comprit qu'elle avait avancé de plusieurs pas. Elle était presque submergée par l'envie de repousser les lances et de courir vers les grilles étincelantes, mais elle obligea ses pieds à ne pas bouger. Le portail oscillait à présent, se balançant légèrement vers l'extérieur en formant un arc pendant que toutes les fées reculaient pour faire de la place. Laurel ne voyait pas grand-chose en se tendant derrière les lances, mais ses yeux découvrirent un arbre vert émeraude, un éclat de ciel azuré, des rayons de soleil brillant comme des diamants. La forte odeur de la terre fraîche émana autour d'elle, ainsi qu'un arôme entêtant et enivrant qu'elle était incapable d'identifier. Un homme aux cheveux blancs portant une longue robe flottante argentée attendait de l'autre côté des grilles scintillantes. Laurel ne put s'empêcher de le fixer quand il s'avança pour venir se placer à côté de Tamani. Il fit courir ses doigts sur le visage de ce dernier et regarda derrière lui plusieurs fées transportant un brancard.

— Amenez-le rapidement, dit-il en les pressant d'avancer. Il se fane.

Tamani fut transféré sur un brancard blanc moelleux, et Laurel regarda sans pouvoir rien faire pendant qu'on le transportait dans la lumière vive qui se déversait par le portail. Elle devait croire qu'il irait bien à présent, qu'elle le reverrait. À coup sûr, personne ne pouvait pénétrer dans un monde si plein de merveilles sans guérir.

Quand elle leva les yeux, le regard de la plus vieille fée s'était posé sur elle.

— Je suppose que c'est elle, dit-il.

Sa voix était trop douce, trop musicale pour appartenir à ce monde. Il marcha vers elle comme s'il flottait dans les airs, et le visage qu'elle aperçut était très beau. Il semblait rayonner, et ses yeux étaient doux et bleus et entourés de rides qui ne tombaient pas en ridules inégales comme celles sur la figure de Maddie, mais en plis égaux et réguliers comme une draperie parfaitement suspendue. Il lui sourit gentiment et la douleur des vingt-quatre dernières heures s'estompa.

— Tu as agi avec beaucoup de courage, déclara Jamison de sa douce voix angélique. Nous ne pensions pas avoir besoin de toi si tôt. Mais les choses ne se passent jamais vraiment comme prévu, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête et regarda à travers le portail, là où elle pouvait voir le dessus du crâne de Tamani.

— Est-ce que... Est-ce qu'il s'en sortira ?

— Ne t'inquiète pas. Tamani a toujours été plus fort que l'on s'y attendait. Particulièrement pour toi. Nous prendrons bien soin de lui.

Il posa une main sur l'épaule de la jeune fille et lui fit signe de le suivre le long du sentier non familier.

— Marcherais-tu avec moi ?

Ses yeux restèrent fixés sur le portail d'Avalon, mais elle répondit instinctivement.

— Bien sûr.

Ils avancèrent en silence pendant quelques minutes avant que Jamison ne s'arrête et l'invite à s'asseoir sur un rondin. Il la rejoignit et s'installa près d'elle, leurs épaules se touchant presque.

— Parle-moi des trolls, demanda-t-il. De toute évidence, vous avez rencontré des ennuis.

Laurel hocha la tête et lui relata comment Tamani s'était montré prudent et brave. Les yeux de Jamison brillèrent de respect quand elle lui décrit la façon dont il avait refusé de se mettre à table, même après avoir reçu une balle. Elle ne s'était pas attendue à lui parler d'elle-même, mais elle commença à raconter qu'elle avait tenu le pistolet sans pouvoir se résoudre à faire feu sur le monstre jusqu'à ce que sa vie en dépende. Et même là, il s'agissait surtout d'un accident.

— Alors, il s'est enfui ?

Il n'y avait aucune trace de jugement dans sa voix.

Laurel acquiesça d'un signe de tête.

— Ce n'est pas ta faute, tu sais. Tamani est une sentinelle entraînée et il prend son travail très au sérieux. Mais toi, tu as été créée pour guérir et non pour tuer. Je pense que j'aurais été déçu si tu avais été capable de tuer quelqu'un, même un troll.

— Mais il sait à présent. Il sait qui je suis.

Jamison hocha la tête.

— Et il sait où tu vis. Tu dois rester sur tes gardes. Pour le bien de tes parents ainsi que pour le tien. Je te charge de leur protection. Tu es la seule à connaître les secrets qui peuvent les garder en vie.

Laurel pensa à son père allongé sur un lit d'hôpital, peut-être en train de prendre ses dernières respirations.

— Mon père se meurt, et dans quelques jours, il ne restera que moi et ma mère. Je ne peux pas être celle que vous souhaitez, admit-elle d'une voix tremblante.

Elle laissa tomber son visage dans ses mains, et le désespoir la submergea.

Les bras de la vieille fée l'entourèrent immédiatement, la pressant contre sa robe qui enrobait son visage d'autant de douceur que le duvet.

— Tu dois te rappeler que tu es l'une d'entre nous, lui murmura-t-il à l'oreille. Nous sommes ici pour t'aider de toutes les façons possibles. Notre assistance est ton droit — ton héritage.

Jamison fouilla dans sa volumineuse robe et il en tira une petite bouteille scintillante remplie d'un liquide bleu foncé.

— Pour les périodes difficiles, dit-il. C'est un élixir rare que l'une de nos fées d'automne a fabriqué il y a de nombreuses années. Nous créons très peu de potions qui peuvent aider les humains ces temps-ci, mais tu en as besoin maintenant et tu pourrais en avoir besoin plus tard. Deux gouttes dans la bouche devraient suffire.

Les mains de Laurel tremblaient quand elle les tendit vers le minuscule contenant. Jamison le plaça dans sa main et referma sa paume sur celle de la jeune fille.

— Conserve-le avec soin, la prévint-il. Je ne suis pas certain que nous ayons une autre fée d'automne assez forte pour fabriquer un élixir comme celui-ci. Pas encore.

Laurel hocha la tête.

— Nous aimerions aussi te venir en aide d'une autre façon. Mais, déclara-t-il, un long doigt dans les airs, c'est une offre conditionnelle.

— Tout ce que vous voulez, répondit Laurel avec sérieux, je vais vous l'obtenir.

— Ce n'est pas une condition pour toi. Tiens, dit-il en ouvrant sa paume pour révéler ce qui ressemblait à un morceau de cristal brut de la taille d'une balle de golf. J'aimerais que tu offres ceci à ta mère.

Il déposa la roche dans la main de Laurel, et elle retint son souffle devant le joyau.

— Est-ce un diamant ?

— Oui, mon enfant. Un de cette grosseur devrait suffire à tous vos besoins. Voici notre offre. Tu sais que tu as été placée chez des humains dans le seul but d'obtenir leur terre après leur mort éventuelle.

Quand Laurel hocha la tête, il poursuivit.

— Les événements récents ont augmenté d'autant plus l'importance de ta mission et nous devons assurer le transfert de la propriété plus tôt. Ce joyau est pour tes parents s'ils acceptent de mettre la propriété en fidéicommis à ton nom dès que la santé de ton père le permettra. Toi seule peux décider ce que tu leur diras et comment tu procèderas.

Sa voix prit un ton très ferme.

— Mais tu *dois* devenir propriétaire de la terre, Laurel. Et nous sommes certainement prêts à payer un prix juste pour que cela se produise.

Laurel hocha la tête et rangea le diamant dans sa poche.

— Je suis certaine qu'ils seront d'accord.

— Je crois que tu as raison, dit Jamison. Tu dois te dépêcher, Laurel. Le temps qui reste à ton père se mesure en heures à présent, plus en jours.

— Merci, murmura Laurel, et elle se tourna pour partir.

— Oh, Laurel ?

— Oui ?

— J'espère te revoir bientôt. Très bientôt, ajouta-t-il.

Ses yeux pétillèrent et il retroussa ses lèvres en un doux sourire entendu.

VINGT-QUATRE

IL SEMBLAIT IMPOSSIBLE QUE LA ROUTE ENTRE BROOKINGS ET ORICK LUI PARUT PLUS LONGUE QUE LORSQU'ELLE AVAIT TENU UN TAMANI SE FANANT DANS SES BRAS. Mais seule avec David, ses poches remplies de deux des plus gros trésors qu'elle pouvait imaginer, les kilomètres s'additionnaient plus lentement que jamais. Les paroles de la vieille fée résonnaient dans sa tête. *Le temps qui reste à ton père se mesure en heures à présent, plus en jours.* Il avait dit des heures, au pluriel, mais qu'est-ce que cela signifiait ? Et à quel moment près de la fin était-il trop tard ? Laurel n'arrêtait pas de sortir la bouteille et de la prendre en coupe dans ses mains, puis de la ranger de nouveau dans sa poche, incertaine de l'endroit le plus sûr. En fin de compte, elle la laissa dans sa poche – ne serait-ce que pour empêcher David de poser des questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre.

Ce qu'il n'avait pas fait jusqu'à présent. Après l'avoir étreinte quand elle était sortie de la forêt en trébuchant, il avait ouvert la portière en silence et dit :

— À l'hôpital ?

Il n'avait pas prononcé un seul autre mot depuis. Elle lui était reconnaissante de son silence. Elle n'avait pas encore décidé de ce qu'elle pourrait ou non lui dire. Des semaines plus tôt, elle lui avait promis de lui raconter tout ce que Tamani lui apprenait sauf s'il s'agissait d'un secret de fée. Sauf qu'elle ne s'était pas attendue à être mise dans le secret de tels détails.

C'était le cas, maintenant. Elle connaissait l'emplacement du portail, et tout troll serait prêt à la tuer ainsi que ses êtres chers pour y avoir accès. Peut-être que d'en informer David ne servirait qu'à lui faire courir encore plus de risques.

Donc, il valait mieux ne rien dire pour l'instant.

Il entra finalement dans le stationnement de l'hôpital et regarda le grand bâtiment gris.

— Veux-tu que je t’accompagne à l’intérieur ?

Laurel secoua la tête.

— Nous sommes tous les deux en piteux état. Si je suis seule, je n’attirerai peut-être pas autant l’attention.

Peu probable, ajouta-t-elle dans sa tête.

— Je vais rester ici et téléphoner à ma mère, alors.

Il hésita, puis posa une main sur les siennes.

— Je dois retourner à Crescent City dans quelques heures ; ma mère piquera déjà une crise quand je l’appellerai. Elle m’a laissé environ vingt messages. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit...

Sa voix s’estompa et il haussa les épaules.

— Tu sais où me trouver.

— Je vais revenir bientôt pour te dire au revoir. Mais je dois aller voir mon père maintenant.

— Ils t’ont donné quelque chose pour le sauver, n’est-ce pas ?

Les yeux de Laurel s’emplirent de larmes.

— Tant qu’il n’est pas trop tard.

— Va, alors... Je t’attendrai.

Laurel se pencha pour l’enlacer avant de pousser la portière pour l’ouvrir et de se hâter vers l’entrée de l’hôpital.

Elle essaya de rester hors de vue autant que possible. Son débardeur était taché de boue venant de la rivière Chetco, et elle avait oublié de reprendre son manteau à David pour se couvrir. En plus de cela, ses cheveux étaient en bataille, son jean déchiré au genou droit, et elle portait encore les mocassins d’un modèle bizarre.

Au moins, la rivière avait lavé le sang de David sur son chandail. Et son visage n’était pas plein d’ecchymoses comme le sien. *Pas du genre visible, en tout cas*, songea-t-elle en touchant un endroit particulièrement sensible sur sa joue.

Elle réussit à atteindre la chambre de son père sans que personne ne l’aborde – bien qu’elle reçut plusieurs regards inquisiteurs – et elle prit une profonde respiration avant de frapper à la porte et de l’ouvrir en la poussant. Elle passa la tête de l’autre côté du rideau et aperçut sa mère endormie avec la tête posée sur une cuisse de son père. La pièce émettait toutes sortes de bruits familiers ; le bip du rythme cardiaque de son

père, le doux sifflement de l'oxygène s'engouffrant dans son tube nasal, le vrombissement du bracelet de mesure de tension artérielle qui se gonflait sur son bras. Mais plutôt que de paraître menaçant comme c'était le cas depuis les trois dernières semaines, les sons la soulagèrent instantanément. Son père était en vie, même si c'était tout juste.

Les yeux de sa mère papillotèrent.

— Laurel ? Laurel !

Elle se leva en chancelant et courut vers sa fille, puis lança ses bras autour d'elle.

— Où étais-tu ? J'ai été terrifiée quand tu n'es pas revenu hier soir. J'ai pensé... Je ne sais même pas ce que j'ai pensé. Un million de pensées horribles d'un seul coup.

Elle secoua un peu les épaules de sa fille.

— Si je n'étais pas si heureuse de te voir, je te priverais de sortie pour un mois.

Sa mère recula et la regarda.

— Que t'est-il arrivé ? Tu es dans un état épouvantable.

Laurel s'empressa de retrouver les bras de sa mère – cette étreinte qu'elle avait cru ne jamais revivre quand elle était piégée dans les eaux troubles de la Chetco.

— Ç'a été une longue nuit, dit-elle d'une voix tremblante alors que les larmes menaçaient.

Sa mère s'accrocha à elle, et Laurel regarda par-dessus son épaule pour observer son père. Il gisait dans ce lit d'hôpital depuis tellement longtemps, c'était presque trop bizarre de l'imaginer se réveillant et se relevant. Laurel s'écarta de sa mère.

— J'ai quelque chose pour papa.

Elle rit.

— J'ai quelque chose pour toi aussi. Il ne faut jamais partir en voyage sans ramener des cadeaux, pas vrai ?

Sa mère lui lança un drôle de regard quand elle continua à rire pour elle-même.

Elle marcha vers l'autre côté du lit de son père et fit rouler un tabouret près de sa tête.

— Ne laisse personne entrer, dit-elle à sa mère en retirant la petite bouteille de sa poche.

— Laurel, qu'est-ce que...

— Ça va, maman. Cela lui fera du bien.

Elle dévissa le bouchon et elle aspira un peu du liquide précieux dans la pipette. Avec beaucoup de précautions, elle se pencha sur son père et pressa pour faire sortir deux gouttes étincelantes de l'élixir bleu dans sa bouche. Puis, en apercevant son visage pâle, elle en laissa tomber une troisième. Juste au cas. Elle leva les yeux vers sa mère.

— Il ira bien à présent.

Sa mère la fixait, la bouche ouverte.

— Où as-tu trouvé cela ?

Laurel la regarda avec un sourire las.

— Tu ne m'interroges pas sur ton cadeau ? dit-elle en évitant la question.

Sa mère se laissa choir dans le fauteuil à côté du lit pendant que Laurel poussait sur son tabouret pour s'asseoir à côté d'elle. Elle marqua une pause de quelques secondes, ignorant par où commencer. Par quel bout prend-on un récit de cette importance ? Elle jeta un coup d'œil à l'horloge et s'éclaircit la gorge.

— Monsieur Barnes ne viendra pas ce matin.

Sa mère se pencha en avant pour dire quelque chose, mais Laurel poursuivit, parlant par-dessus elle.

— Il ne reviendra plus jamais, maman. J'espère que tu ne le reverras jamais. Il n'est pas celui que tu crois.

Le visage de sa mère avait blêmi.

— Mais... Mais la terre, l'argent. Je ne sais pas comment...

Sa voix s'éteignit et les larmes commencèrent à glisser sur ses joues.

Laurel tendit une main pour la poser sur le bras de sa mère.

— Ça ira, maman. Tout ira bien.

Laurel sortit le diamant de son autre poche et le tint dans la paume de sa main.

— Il y a une autre façon.

Les yeux de sa mère bondirent avec méfiance, regardant le diamant, le visage de Laurel, puis revenant au sol.

— Où as-tu pris cela, Laurel ? s'enquit-elle avec sévérité, ses yeux de nouveau posés sur le joyau brut scintillant.

— On m'a demandé de te faire une proposition.

— Laurel, tu me fais peur, déclara sa mère, la voix légèrement tremblotante.

— Non, non. N'aie pas peur. Tout va bien. Il y a...

Elle hésita.

— ... quelqu'un qui veut que la terre reste dans notre famille. Plus précisément que j'en devienne propriétaire. Ils sont prêts à te laisser le diamant en échange de ta signature plaçant la propriété en fidéicommiss à mon nom.

Sa mère la fixa en silence pendant un long moment.

— À ton nom ?

Laurel hocha la tête.

— En échange de ceci ? dit-elle en désignant la pierre précieuse.

— Exactement.

— Et pour avoir sauvé ton père ?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

Laurel baissa les yeux sur le diamant. Tout au long du trajet de Brookings à Orick, elle avait été incapable de décider quelle part de son histoire elle devait révéler à sa mère. À présent que le moment était arrivé, elle ne le savait toujours pas.

— Maman ? Je... je ne suis pas comme toi.

— Que veux-tu dire, pas comme moi ?

Laurel se leva et se dirigea vers la porte. Elle la ferma en se disant qu'elle aurait aimé qu'elle ait un verrou. Elle revint lentement vers sa mère.

— Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi j'étais si différente ?

— Tu n'es pas différente. Tu es merveilleuse – tu es belle. Je ne sais pas pourquoi tu doutes de cela tout à coup.

— Je mange bizarrement.

— Mais tu as toujours été en santé. Et...

— Je n'ai pas de poulx.

— Pardon ?

— Je ne saigne pas.

— Laurel, ceci est ridic...

— Non, ce ne l'est pas. Quand me suis-je coupée pour la dernière fois ? Quand m'as-tu vu saigner pour la dernière fois ?

Sa voix était plus forte à présent.

— Je... je...

Sa mère regarda autour d'elle, brusquement confuse.

— Je ne m'en souviens pas, avoua-t-elle faiblement.

Et puis soudain, tout, *tout* dans sa vie prit un sens.

— Tu ne t'en souviens pas, dit doucement Laurel. Bien sûr que tu ne t'en souviens pas.

Ils n'auraient pas permis à sa mère de se rappeler les douzaines de fois où elle avait dû se douter de quelque chose. Les centaines de fois où tout était juste un peu trop étrange. Laurel se sentit brusquement faible.

— Oh, maman, je suis désolée.

— Laurel, je n'ai pas compris un seul mot de ce que tu as dit depuis que tu es entrée dans cette chambre.

— Sarah ?

Une voix étouffée et râpeuse les fit toutes deux se retourner.

— Mark ! Mark, tu es réveillé ! cria sa mère, oubliant sa confusion.

Elles se tinrent chacun d'un côté du lit, serrèrent ses mains pendant qu'il clignait des yeux en hésitant.

Son regard se fixa et parcourut la pièce, embrassant la myriade d'instruments médicaux émettant un signal sonore ou vrombissant autour de lui.

— Où diable suis-je ? s'enquit-il de sa voix graveleuse.

✱

✱ ✱

Quand Laurel sortit dans le stationnement vêtue de l'un des chandails propres de sa mère, David était assis sur le coffre de sa voiture à l'attendre.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-il doucement.

Laurel sourit.

— Ouais. Tout ira bien.

— Ton père s'est-il réveillé ?

Laurel sourit avec douceur et hocha la tête.

— Il est encore un peu dans les vapes à cause de toute la morphine et les tranquillisants qui lui ont été administrés, mais dès que leur effet se dissipera, il sera assez bien pour partir.

Elle grimpa sur le coffre à côté de lui et il drapa son bras autour d'elle. Elle laissa sa tête reposer sur son épaule.

— Comment ta mère l'a-t-elle pris ? demanda-t-elle.

David rit.

— Assez bien, si l'on tient compte que j'ai menti comme un arracheur de dents. Je lui ai dit que j'avais laissé mon portable dans la voiture toute la nuit et que nous avons dormi dans la chambre de ton père.

Il baissa les yeux sur le petit téléphone dans ses mains.

— Enfin, la moitié est vraie.

Laurel leva les yeux au ciel.

— Elle m'a fait la leçon pendant un moment, mais elle ne m'a pas privé de voiture ni rien. C'est grâce à toi, j'imagine. Elle sait que je t'aide.

— Ouais, soupira Laurel.

La mère de David ne connaîtrait jamais la moitié de la vérité.

— Je ne sais pas ce qu'elle fera quand elle verra ceci, par contre, poursuivit David en pointant une grande ecchymose sur son visage. Et ceci, ajouta-t-il en regardant une entaille sur son bras. En fait, si je pense au fait que je n'ai aucune idée de ce que contenait cette rivière, je devrais probablement aller me faire piquer contre le tétanos, genre. Et me faire faire des points de suture, peut-être.

Il rit d'un ton morose.

— J'imagine que je devrai trouver une explication pour tout cela aussi.

Laurel fixa la large entaille rouge pendant plusieurs secondes avant de prendre sa décision. Si David ne le méritait pas, qui d'autre dans ce cas ? Elle retira la bouteille d'élixir de sa poche et l'ouvrit avec précaution.

— Que fais-tu ? s'enquit David.

— Chut, murmura-t-elle en lui tournant la tête afin de pouvoir atteindre sa joue.

Elle déposa une petite goutte de liquide sur son doigt et le tamponna sur l'ecchymose violacée.

— Ça pourrait brûler, le prévint-elle en laissant tomber une autre goutte dans l'entaille.

Quand elle eut rangé la bouteille dans sa poche, l'ecchymose avait presque disparu et David, la bouche ouverte, regardait le rouge vif de la coupure s'estomper et devenir rose sous ses yeux. Dans quelques minutes, il ne resterait même pas une cicatrice.

— C'est ce que tu as donné à ton père ? demanda-t-il en fixant encore son entaille qui s'effaçait.

Laurel hocha la tête.

David sourit largement.

— Il sera sur pied en un rien de temps. Ce qui est une bonne chose, dit-il en feignant d'être offensé. Je commence vraiment à être fatigué de ta façon de me traiter en esclave dans cette librairie. J'ai des droits, tu sais, ajouta-t-il en riant alors que Laurel lui donnait une petite tape sur l'épaule.

Il retint ses poignets jusqu'à ce qu'elle abandonne, et ils retombèrent tous les deux dans un silence timide.

— Quand seras-tu de retour ? demanda David.

Laurel haussa les épaules.

— Je ne pense pas que papa restera ici encore très longtemps. Peut-être le laisseront-ils partir ce week-end.

— Tu es certaine que ce truc guérira tout ?

— J'en suis sûre.

David eut un grand sourire en regardant son bras lisse.

— J'en suis plutôt certain moi-même.

Il marqua une pause de quelques secondes.

— Qu'as-tu raconté à ta mère ?

Laurel soupira.

— J'ai commencé à lui dire la vérité, mais mon père s'est réveillé. Je dois lui dire quelque chose. Je ne sais pas trop quoi, par contre.

— Je pense que la vérité est ce que tu as de mieux à dire. Enfin, pas sur tout. Tu pourrais vouloir sauter la partie sur les trolls et sur le fait que tes parents ont accueilli un monstre meurtrier sous leur toit.

Laurel hocha la tête.

— Mais ils devraient connaître la vérité sur toi. Tu ne devrais pas devoir te cacher dans ta propre maison.

Leurs doigts s'entremêlèrent, et David lui serra la main.

— Des fées, des trolls ; qu'y a-t-il d'autre en ce monde que je n'aurais jamais cru ? Des médicaments magiques, apparemment. Merci, en passant.

— Ce n'est que justice, répliqua Laurel. Je t'ai mené la vie dure. Et je ne veux pas uniquement parler du fiasco des trolls.

— Je savais dans quoi je m'embarquais quand je me suis porté volontaire.

Il haussa les épaules.

— Enfin, j'imagine que je ne savais pas *tout*, mais je savais que tu étais différente. Dès la première fois où je t'ai vue, j'ai su qu'il y avait quelque chose... quelque chose de spécial chez toi.

Il sourit largement.

— Et j'avais raison.

— Spécial ? se moqua Laurel. Est-ce ainsi que tu appelles cela ?

— Oui, insista David. C'est ainsi que j'appelle cela.

Il marqua une pause et saisit sa main, la retournant pour la recouvrir de ses deux mains à lui. Il l'observa en silence pendant un instant, puis il leva une main sur sa joue et il l'attira plus près de lui. Elle ne résista pas quand ses lèvres frôlèrent les siennes, douces comme la caresse d'une brise légère. Il s'écarta et la regarda.

Elle ne parla pas ; elle ne s'inclina pas vers lui. S'il décidait de participer à tout ce que sa vie était devenue, ce devait être son choix. Elle savait ce qu'elle voulait, mais il ne s'agissait plus seulement d'elle à présent.

Après une légère hésitation, David la tint plus près de son torse et l'embrassa de nouveau, plus longtemps cette fois. Laurel soupira presque de soulagement alors qu'elle enroulait ses bras autour de la taille de David. Ses lèvres étaient veloutées, chaudes et d'une grande douceur – exactement comme lui.

Quand leur baiser se termina, il se leva devant elle en tenant encore ses mains. Ils ne parlèrent pas. Il n'y avait rien à dire. Laurel sourit et laissa un doigt descendre doucement sur le côté du visage de David, puis elle glissa en bas du coffre de la voiture.

David s'installa sur le siège du conducteur, ses yeux toujours posés sur Laurel. Elle agita la main et regarda le véhicule reculer

pour sortir de sa place de stationnement et rouler silencieusement le long de la rue, reprendre la 101 et le ramener vers une vie normale.

VINGT-CINQ

— ES-TU CERTAINE DE NE PAS VOULOIR QUE JE T'ACCOMPAGNE ? demanda la maman de Laurel alors qu'elle s'engageait dans la longue et cahoteuse allée de garage.

— Ils ne sortiront peut-être pas si tu viens, répondit Laurel. Je serai en sécurité.

Elle sourit en direction des arbres denses.

— Je ne crois pas qu'il existe un autre endroit au monde où je serais autant en sécurité.

Elle avait passé les trois derniers jours à convaincre ses parents qu'elle était une fée, et une grande partie de la matinée à les assurer qu'il était dans leur intérêt fondamental d'accepter l'offre des fées. Et même si ses parents étaient sceptiques, leurs objections en regard de l'arrangement semblaient insignifiantes en comparaison du fait que les fées avaient sauvé la vie de son père. Cela, ainsi qu'une première évaluation du diamant brut, lequel avait une valeur estimée juste sous la barre des huit cent mille dollars.

Laurel se pencha et étreignit sa mère.

— Tu reviens, n'est-ce pas ? lui demanda sa mère.

Se souvenant que David avait posé la même question, Laurel sourit.

— Oui, maman. Je reviens.

Elle sortit de la voiture dans l'air sec et froid. Le ciel était troublé par des nuages gris et denses et menaçants de pluie, mais Laurel refusa de voir cela comme un signe.

— Ce n'est que l'air d'hiver, marmonna-t-elle tout bas.

Malgré tout, elle serra le sac contenant les mocassins moelleux contre son cœur comme s'il pouvait la protéger de mauvaises nouvelles qui pouvaient l'attendre dans la forêt.

Les nouvelles *ne pouvaient pas* être mauvaises, par contre. Non ! Elle s'engagea dans les ombres de la forêt et marcha le long du sentier menant à la rivière. Elle savait qu'elle devait être

entourée de sentinelles fées, mais elle n'osait pas les appeler – elle ne savait pas trop si elle trouverait sa voix, même si elle rassemblait son courage.

Quand elle atteignit la rivière impétueuse, elle déposa le sac sur la pierre sur laquelle elle s'était assise lors de sa première rencontre avec Tamani. Elle s'installa de nouveau dessus pour attendre. Attendre, tout simplement.

— Bonjour Laurel.

Elle reconnaît cette voix n'importe où ; elle hantait ses rêves depuis quatre jours. Non, ce n'était pas vrai. Depuis deux mois. Elle pivota et se lança dans les bras de Tamani, des vagues de soulagement la submergeant alors que ses larmes mouillaient le chandail du jeune homme.

— Je devrais me faire tirer dessus plus souvent, dit-il, ses bras enserrés autour d'elle.

— Ne te fais plus jamais tirer dessus, lui ordonna Laurel, sa joue collée sur le torse de Tamani.

Ses chandails étaient toujours doux. En ce moment, elle voulait ne plus jamais lever son visage du tissu lisse. Ses mains se posaient de nouveau dans les cheveux de Laurel, caressaient son épaule, essuyaient une larme sur sa tempe – elles étaient partout en même temps. Pendant tout ce temps, un flot de paroles murmurées et inintelligibles à Laurel coulait de sa bouche, la réconfortant tout aussi bien que n'importe quel sortilège. Ce n'était pas important pour elle que Tamani ne possédât qu'un peu de magie ; il *était* magique.

Quand elle le libéra enfin, elle rit et essuya ses larmes.

— Je suis heureuse de te voir, je le suis vraiment. Est-ce que tu vas bien ? Cela ne fait que quatre jours.

Tamani haussa les épaules.

— Je suis un peu ankylosé et, en principe, je suis ici pour récupérer, non en devoir. Mais je savais que tu viendrais. Et je voulais être ici lorsque tu te présenterais.

Il se pencha vers elle et repoussa une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Je-je-j'ai rapporté ceci, bégaya Laurel en levant le sac contenant les mocassins.

Sa proximité la faisait toujours frissonner.

Tamani secoua la tête.

— Je les ai fabriqués pour toi.

— Une autre chose pour me souvenir de toi ? s'enquit Laurel en touchant la minuscule bague pendue à son cou.

— Tu ne pourras jamais posséder trop d'aide-mémoire.

Les yeux de Tamani décrivirent un cercle autour de la petite clairière. Il s'éclaircit la gorge.

— Les choses importantes d'abord. On m'a chargé de te demander comment notre offre avait été reçue.

— Assez bien, répondit Laurel du même simulacre de ton officiel. Les papiers seront rédigés dès que possible.

Elle roula des yeux.

— Je pense qu'ils me l'offriront comme cadeau de Noël.

Tamani rit, puis l'attira un peu plus près de lui.

— Partons d'ici, dit-il. Les arbres ont des yeux.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse des arbres, répliqua Laurel d'un ton sardonique.

Tamara rigola.

— Peut-être pas. Par ici.

Il lui prit la main et la guida sur un sentier qui serpentait dans tous les sens, mais ne semblait jamais mener nulle part.

— Est-ce que ton père va bien ? demanda Tamani en lui serrant la main.

Laurel sourit.

— Ils le laissent partir aujourd'hui. Il a l'intention d'être au travail au chant du coq demain matin.

Elle redevint sérieuse.

— C'est pourquoi je suis ici. Nous retournons à Crescent City dans quelques heures. Je...

Elle regarda ses pieds.

— Je ne sais pas quand je reviendrai.

Tamani se tourna et l'observa, ses yeux comme un puits sans fond plein de quelque chose qu'elle ne pouvait pas identifier.

— Es-tu venue ici pour me faire tes adieux ?

Cela paraissait si dur quand il le disait. Elle hocha la tête.

— Pour l'instant.

Tamani déplaça des feuilles mortes sur le sol avec son pied nu.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Tu choisis David au lieu de moi ?

Elle n'était pas venue ici pour discuter de David.

— J'aimerais que les choses soient différentes, Tamani. Toutefois, je ne peux pas vivre dans ton monde pour l'instant. Je dois vivre dans le mien. Que suis-je censée faire, demander à ma mère ou à David de me conduire ici de temps à autre afin que je puisse visiter mon petit ami ?

Tamani pivota et s'éloigna de quelques pas, mais Laurel le suivit.

— Devrais-je t'écrire des lettres ou te téléphoner ? Je n'ai pas d'options ici.

— Tu pourrais rester, dit-il, la voix si basse qu'elle l'entendit à peine.

— Rester ?

— Tu pourrais vivre... avec moi.

Il poursuivit avant qu'elle ne puisse parler.

— Tu vas bientôt être propriétaire de la terre. Et il y a une maison. Tu pourrais rester !

De merveilleuses pensées d'une vie avec Tamani tourbillonnèrent dans la tête de Laurel, mais elle les repoussa.

— Non, Tam. Je ne peux pas.

— Tu as déjà vécu ici. Et c'était bon.

— Bon ? Comment ? J'étais constamment surveillée et vous faisiez boire des élixirs de mémoire à mes parents comme si c'était de l'eau !

Tamani fixa le sol.

— Tu as réalisé cela ?

— C'était la seule explication logique.

— Je n'aimais pas cela non plus, si ça peut servir à quelque chose.

Elle prit une profonde respiration.

— Est-ce qu'ils... ont déjà effacé *ma* mémoire ? Après que je sois arrivé ici, je veux dire.

Il fuyait son regard.

— Parfois.

— L'as-tu déjà fait ? demanda-t-elle avec hésitation.

Il la regarda avec des yeux ronds, puis secoua la tête.

— J'en étais incapable.
Il se pencha plus près, la voix à peine audible.
— J'aurais dû, une fois. Mais je ne pouvais pas.
— Que s'était-il passé ?
Il se gratta le cou.
— Je déteste que tu ne t'en souviennes pas.
— Désolée.
Il haussa les épaules.
— Tu étais très jeune. J'étais une nouvelle sentinelle – j'étais là depuis environ une semaine –, et j'ai été négligent et je t'ai laissé me voir.
— Je t'ai vu ?
— Ouais, tu avais à peu près dix ans en âge humain. Je me suis contenté de mettre le doigt sur tes lèvres pour te faire taire et je me suis esquivé derrière un arbre. Tu m'as cherché pendant une minute ou deux, mais après une heure, tu semblais m'avoir complètement oublié.
Laurel resta silencieuse pendant un long moment.
— Je-je me souviens de cela. À peine. C'était toi ?
La joie brilla dans les yeux de Tamani.
— Tu t'en souviens ?
Laurel regarda ailleurs.
— Un peu, dit-elle doucement.
Elle s'éclaircit la gorge.
— Et mes parents ? Les as-tu déjà drogués ?
Tamani soupira.
— Quelques fois. Je le devais, ajouta-t-il avant que Laurel ne puisse argumenter. C'était mon travail. Mais seulement deux ou trois fois. Quand je suis arrivé ici, tu étais déjà plus prudente. Nous ne devons plus te soigner une fois par semaine. Et les fois où tes parents se sont trop approchés, j'ai essayé d'assigner une autre personne.
Il haussa les épaules.
— J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un mauvais plan.
Laurel resta silencieuse un instant.
— Merci, j' imagine.

— Ne sois pas fâchée. Ce ne serait pas ainsi si tu restais maintenant. Tu sais tout. Même tes parents sont au courant. Nous n'aurions plus à faire cela.

Elle secoua la tête.

— Je dois rester avec mes parents. Ils sont en danger plus que jamais. Je ne peux pas leur tourner le dos maintenant. Ils sont humains – et peut-être que cela te semble moins important. Mais je les aime et je ne les laisserai pas se faire massacrer par le premier troll qui perçoit leur odeur. Je ne le permettrai pas !

— Alors, pourquoi es-tu ici ? s'enquit-il avec amertume.

Elle marqua une pause de quelques secondes, essayant de dominer ses émotions.

— Ne sais-tu pas à quel point j'aimerais rester ? J'adore cette forêt. J'aime...

Elle hésita.

— J'aime être avec toi. Entendre parler d'Avalon, sentir sa magie dans les arbres. Chaque fois que je pars, je me demande pourquoi.

— Alors pourquoi t'en vas-tu ?

Sa voix était plus forte à présent, exigeante.

— Reste, dit-il en lui attrapant les mains. Reste avec moi. Je t'emmènerai à Avalon. *Avalon*, Laurel. Tu peux y aller. Nous pouvons y aller ensemble.

— Arrête ! Tamani, je ne peux pas. Je ne peux simplement pas faire partie de ton monde maintenant.

— *Ton monde*.

Laurel hocha faiblement la tête.

— Mon monde, concéda-t-elle. Ma famille dépend de moi pour trop de choses. Je dois vivre ma vie humaine.

— Avec David, dit Tamani.

Laurel secoua la tête, frustrée.

— Oui, si tu veux le savoir. David est très important pour moi. Mais je te l'ai dit, ce n'est pas une question de choix entre toi et David. Je n'essaie pas de décider qui est mon seul véritable amour. Ce n'est pas ainsi.

— Peut-être pas pour toi.

Sa voix était basse – à peine audible –, mais son intensité la frappa comme un coup tangible.

— Qu'est-ce que ça prend, Laurel ? J'ai fait tout ce à quoi je pouvais penser. J'ai reçu une *balle* pour te protéger. Dis-moi quoi faire d'autre et je le ferai. Tout ce que ça prend, juste pour que tu restes.

Elle obligea ses yeux à regarder les siens – des puits sans fond d'une émotion qu'elle n'avait jamais été capable de nommer. Sa bouche s'assécha pendant qu'elle tentait de retrouver la voix.

— Pourquoi m'aimes-tu autant, Tamani ?

C'était une question qu'elle avait envie de poser depuis des semaines.

— Tu me connais à peine.

Le ciel gronda au-dessus d'eux.

— Et si... et si ce n'était pas vrai ?

Ils étaient au bord d'un précipice, elle le sentait. Et elle n'était pas certaine d'avoir la force de sauter.

— Comment cela pourrait-il être faux ? murmura-t-elle.

Ce regard brûlant de passion la fixait encore.

— Et si je te disais que nos vies se sont entremêlées il y a très longtemps ?

Il glissa ses doigts entre les siens, levant leurs paumes jointes.

Laurel les observa.

— Je ne comprends pas.

— Je t'ai dit que tu avais sept ans lorsque tu es arrivée chez les humains. Mais dans le monde des fées, tu étais mentalement beaucoup plus vieille, tu te rappelles ? Tu avais une vie, Laurel. Tu avais des amis.

Il marqua une pause, et Laurel voyait qu'il tentait de garder la maîtrise de ses émotions.

— Tu m'avais, moi.

La voix de Tamani s'élevait à peine au-dessus d'un murmure.

— Je te connaissais, Laurel, et tu me connaissais. Nous n'étions que des amis, mais nous étions de si bons amis. Je... je t'ai demandé de ne pas partir, mais tu m'as répondu que c'était

ton devoir. J'ai appris de *toi* ce qu'étaient le devoir et les responsabilités.

Il baissa les yeux et leva les mains de Laurel sur son torse.

— Tu as dit que tu essaierais de te souvenir de moi, mais ils t'ont fait oublier. J'ai pensé mourir la première fois que tu m'as regardé sans me reconnaître.

Les yeux de Laurel se remplirent de larmes.

— J'ai menti ; à propos de la bague, je veux dire, déclara Tamani d'une voix douce et sérieuse. Je ne t'ai pas offert un anneau au hasard. C'était le tien. Tu me l'as confié pour te le remettre au moment opportun. Tu as pensé – espéré – qu'il t'aiderait à te souvenir de ta vie avant celle-ci.

Il haussa les épaules.

— De toute évidence, cela n'a pas fonctionné, mais j'avais promis de tenter le coup.

La pluie froide glissait sur les bras de Laurel alors qu'elle se tenait debout en silence.

— Je n'ai jamais perdu l'espoir d'être avec toi, Laurel. J'ai juré de trouver une façon de revenir dans ta vie. Je suis devenu une sentinelle aussi jeune qu'on me l'a permis et j'ai sollicité toutes les faveurs possibles pour être assigné à ce portail. Jamison m'a aidé. Je lui dois davantage que je ne serai jamais en mesure de lui rendre.

Il leva la main de Laurel vers son visage et effleura ses jointures d'un doux baiser.

— Je t'ai surveillée pendant des années. Je t'ai vu grandir et devenir une fée mature. Petits, nous étions les meilleurs amis et j'ai été avec toi presque tous les jours depuis les cinq dernières années. Est-ce si déraisonnable pour moi d'être tombé amoureux de toi ?

Il rit très légèrement.

— Tu avais l'habitude de venir ici t'asseoir près de la rivière pour jouer de la guitare et chanter. Je m'installais dans un arbre et je t'écoutais. C'était ce que je préférais faire. Tu chantes tellement bien.

Les mèches humides de sa frange pendaient doucement sur son front à présent. Laurel laissa son regard le parcourir de bas en haut ; son léger pantalon noir attaché aux genoux, le

chandail vert ajusté épousant son torse et le visage symétrique qui était plus parfait que n'importe quel garçon humain pourrait souhaiter pour lui.

— Tu m'as attendu aussi longtemps ? s'enquit-elle dans un murmure.

Tamani hocha la tête.

— Et j'attendrai encore. Un jour, tu viendras à Avalon et quand ce jour arrivera, je te montrerai ce que je peux t'offrir dans mon monde, *notre* monde. Tu me choisiras. Tu reviendras à la *maison* avec moi.

Il tenait le visage de la jeune fille entre ses mains.

Des larmes piquaient les yeux de Laurel.

— Tu ne sais pas cela, Tamani.

Il se lécha les lèvres avec nervosité pendant une seconde avant de s'efforcer d'afficher un large sourire.

— Non, déclara-t-il d'une voix rauque. Je ne le sais pas.

Ses mains sur son visage, froides comme la pierre une seconde plus tôt, semblaient à présent réchauffées par la chaleur dans ses yeux pendant que ses pouces dessinaient le contour de ses pommettes.

— Mais je dois le croire ; je dois espérer.

Laurel voulait lui dire de se montrer réaliste – de ne pas espérer ce qui pourrait ne jamais se produire. Toutefois, elle fut incapable de prononcer les mots. Même dans son esprit, ils lui paraissaient faux.

— Et j'attendrai, Laurel. J'attendrai aussi longtemps que nécessaire. Je n'ai *jamais* renoncé à toi.

Il pressa ses lèvres sur son front.

— Et je ne le ferai jamais.

Il l'attira plus près de lui et l'enlaça, et ils restèrent silencieux. Pendant un moment parfait, personne d'autre n'exista dans le monde à l'extérieur de ce minuscule espace sur le sentier boisé.

— Allons-y, dit Tamani en la serrant une dernière fois. Ta mère va s'inquiéter.

Ils marchèrent main dans la main, s'enfonçant sur le sentier en courbe jusqu'à ce que Laurel commence à reconnaître l'endroit où elle se trouvait.

— Je te laisse ici, l'informa-t-il à environ trente mètres de la lisière du bois.

Laurel hocha la tête.

— Ce n'est pas pour toujours, promit-elle.

— Je sais.

Elle leva la fine chaîne d'argent retenant la bague de jeune plant et elle l'examina – sa signification beaucoup plus fascinante à présent.

— Je penserai à toi, exactement comme je l'ai promis.

— Et je penserai à toi, tout comme je l'ai fait chaque jour, déclara Tamani. Au revoir, Laurel.

Il pivota et reprit le sentier incurvé, et Laurel le suivit des yeux. Chaque pas qu'il franchissait semblait lui arracher un bout de son cœur. Son chandail vert était sur le point de disparaître derrière les arbres, et Laurel serra fermement les paupières.

Quand elle les rouvrit, il était parti.

Et ce fut comme si la magie de la forêt avait fui avec lui. La vie qu'elle pressentait tout autour d'elle, la magie qui s'échappait du portail. Les arbres qui l'entouraient semblaient sans vie et vide sans lui.

— Attends, murmura-t-elle.

Elle fit un pas vers lui, et ses pieds partirent à la course.

— Non !

Le cri lui déchira la gorge alors qu'elle repoussait les branches devant elle.

— Tamani, attends !

Elle vira un autre coin, et ses yeux le cherchèrent.

— Tamani, s'il te plaît !

Ses pieds continuèrent sur leur lancée, espérant désespérément apercevoir le chandail vert foncé.

Puis, il apparut, à moitié tourné vers elle, avec une expression prudente marquée sur le visage. Elle ne s'arrêta pas ni ne diminua sa cadence. Quand elle l'atteignit, elle attrapa le devant de son chandail de ses deux mains, l'attira à elle et pressa sa bouche contre la sienne. Une chaleur l'envahit tout entière quand elle rapprocha son visage plus près du sien. Les bras de Tamani s'enroulèrent autour d'elle, et leurs corps se fondirent ensemble avec un naturel qu'elle ne prit pas la peine

de questionner. Ses lèvres s'emplirent de la douceur de sa bouche, et Tamani la serra contre lui comme s'il pouvait la tirer à l'intérieur de lui-même afin qu'elle fasse un avec lui.

Et pendant un instant, elle se sentit ainsi. Comme si leur baiser avait comblé le gouffre entre leurs deux mondes, même si ce n'était que pour un bref moment radieux.

Un soupir qui portait le poids des ans s'échappa de Tamani comme un frisson quand leurs visages se séparèrent.

— Merci, murmura Tamani, presque trop doucement pour être entendu.

— Je...

Laurel songea à David, attendant son retour à la maison. Pourquoi, lorsqu'elle se trouvait avec l'un, ne pouvait-elle penser qu'à l'autre ? C'était injuste de se sentir déchirée tout le temps. Pour elle, pour David et pour Tamani. Elle leva les yeux, se forçant à rencontrer son regard.

— J'ignore ce qui va se passer. Cependant, mes parents courent un danger. Ils ont besoin de moi, Tam.

Laurel sentit une larme glisser sur sa joue.

— Je dois les protéger.

— Je sais. Je n'aurais pas dû demander.

— Si ce n'était pas pour eux, je...

Je quoi ? pensa Laurel.

Elle ne savait pas quoi répondre.

— Je ne me souviens pas de la petite fée qui t'a offert la bague, Tam. Je ne me souviens pas de toi. Mais quelque chose... une partie de moi s'en souvient. Quelque chose en moi se soucie de toi depuis cette époque.

Elle baissa la tête.

— Et je me soucie de toi maintenant.

Tamani eut un sourire étrange et mélancolique.

— Merci pour cette lueur d'espoir, quoiqu'éphémère.

— Il y a toujours de l'espoir, Tamani.

— Il y en a maintenant.

Elle hocha la tête, força ses doigts à relâcher le chandail de Tamani et repartit là d'où elle était venue.

FIN